VICTOR HUGO

ET

LES MYSTÈRES DE JERSEY

Un manuscrit inédit

de

Xavier Durrieu

(Les séances chez Leguével)

Texte établi, présenté et annoté par

Jean-Claude Fizaine

VICTOR HUGO

ET

LES MYSTÈRES DE JERSEY

Un manuscrit inédit

de

Xavier Durrieu

(Les séances chez Leguével)

Texte établi, présenté et annoté par

Jean-Claude Fizaine

Illustration de la couverture : *Le Tricheur*, de Michelangelo Mensi da Caravaggio, Kimsell Art Museum, Forth Worth, USA.

Les démystifications de l'occulte sont aussi absurdes que l'occulte lui-même. Les preuves de fraude font partie de l'occultisme et pour ainsi dire de son mystère.

(Philippe Muray, *Le XIXe siècle à travers les âges*, p. 576)

--

Mon mari, qui ne nie rien, et prêt toujours aux expériences...

(Adèle Hugo, *Victor Hugo raconté*, p. 285)

Avant-propos

La commémoration de la mort de Victor Hugo en 1985 est indirectement à l'origine de la présente publication. Parmi les nombreux événements auxquels elle donna lieu, la remarquable exposition consacrée par Françoise Duplessy à *Victor Hugo et le spiritisme* (à la bibliothèque Sainte-Geneviève) avait, entre autres choses, attiré l'attention sur un manuscrit inédit prêté par une ville du sud de la France. Xavier Durrieu, de passage à Jersey, y avait noté des procès-verbaux de séances de tables parlantes inconnues des publications existantes, ou négligées par elles, volontairement ou non. L'intérêt de ce document n'avait pas échappé à Max Milner, expert en fantasmagories qui, s'il n'a pas publié d'article sur ce sujet, n'en pensait pas moins. Peu satisfait d'un rapport intelligent mais hâtif établi à sa demande sur ce document, il nous avait suggéré, lors d'une visite qu'il nous rendait à Montpellier, d'y aller voir, puisque nous étions fixés en Languedoc-Roussillon. Il nous a paru que l'édition complète et scrupuleuse de ce texte, dont nous n'avons pu lui faire l'hommage de son vivant, n'était pas inutile. La transcription et l'interprétation du manuscrit n'auraient pu être menées à bien sans la patience et la perspicacité de Michèle Fizaine. Une première esquisse du texte d'accompagnement a été présentée oralement en 2002 au colloque de Cérisy « Victor Hugo et la langue », mais n'a pas été recueillie dans les *Actes*.

Il est possible que la Maison de Victor Hugo possède dans ses fonds des documents de nature à permettre aux chercheurs qui y auront accès de compléter et d'amender notre travail.

Nous remercions le conservateur et le personnel de la Bibliothèque municipale de Saint-Girons, le directeur des archives départementales de l'Ariège pour l'obligeance avec laquelle ils ont mis leurs ressources à notre disposition.

I

PRÉSENTATION

Le troisième pilier

Victor Hugo n'est pas, n'a jamais été un personnage consensuel. Sa gloire internationale et commerciale, dans le monde occidental, repose sur trois piliers : l'enviable énergie sexuelle qu'il a conservée, dit-on, jusqu'aux abords de la mort, *Les Misérables*, et enfin le succès avec lequel il a fait parler les tables[1]. Chacun de ces trois piliers est fait d'un alliage d'éléments contraires : la fascination et le scandale, l'admiration et le blâme, la dévotion et l'éclat de rire, ce qui assure aux faiseurs de livres un chiffre d'affaire appréciable. Loin derrière *Les Misérables*, le flux financier que génère le troisième pilier, celui de l'occulte, tend de nos jours à rejoindre, voire à dépasser celui que nourrit depuis toujours l'intérêt du public pour les choses du sexe. Peut-être faut-il admettre, comme nous y convie Jann Matlock dans un passage de son analyse brillante et contestable[2], que depuis la mort de Dieu constatée dans le monde occidental, rien n'est plus rentable que d'exhiber et d'exploiter son cadavre omniprésent. C'est ainsi que par provocation un auteur[3] a pu feindre de voir dans cette rencontre de Victor Hugo avec l'occulte la clef d'un dix-neuvième siècle dont un autre champion de la même cause avait déjà dénoncé la stupidité.

Ce qui frappe, si l'on ose dire, c'est la paresse lassante avec laquelle la plupart des auteurs se passent sans scrupule de main en main les pépites extravagantes d'une pseudo érudition nourrie d'affirmations sans preuves et

---

[1] C'est ce qu'expliquait aux étudiants d'Oxford Mario Vargas Llosa, grand écrivain qui s'improvisait professeur. Il a tiré de ce cours un livre (*La Tentation de l'impossible – Victor Hugo et* Les Misérables) où il stigmatise, après Lamartine et bien d'autres, la coupable connivence de Victor Hugo avec ceux qui agitent les classes laborieuses avec de fausses espérances, encourageant ces trois forces du mal : le socialisme, l'anarchie, le terrorisme.

[2] « Ghostly politics », *Diacritics*, volume 30, numéro 3, automne 2000, p. 53-71.

[3] Philippe Muray, *Le XIXe siècle à travers les âges*, Gallimard, coll. « Tel », 1999.

depuis longtemps réfutées, de récits falsifiés, de déductions à dormir debout, à croire qu'ils font tout pour que l'accusation de crédulité imbécile qu'ils font peser sur le pauvre Hugo se retourne contre eux-mêmes. En apportant le résultat d'une étude honnête et minutieuse d'un document dont personne ne parle, nous n'avons nullement l'intention de briser ou d'endommager cette colonne du temple Hugo. Bien au contraire, notre travail, pensons-nous, pourrait contribuer à la consolider.

Un manuscrit fantôme

Le lecteur qui parcourt les comptes rendus des séances de tables parlantes tenues par la famille de Victor Hugo à Jersey de septembre 1953 à octobre 1955, publiés par les soins de Jean et Sheila Gaudon dans le tome IX des *Œuvres complètes* édités au Club français du livre, passe sans trop la remarquer sur une notation dont l'utilité n'apparaît pas à première vue : l'éditeur se croit obligé d'insérer, page 1233, le sous-titre : « Du 29 septembre au 6 décembre 1853 », suivi de la note : « Ce qui suit n'a plus été dit par les tables chez Victor Hugo, mais chez Edmond Leguével, proscrit. La personne qui écrivait le procès-verbal, n'y étant pas habituée, a omis, dans les premières séances, d'indiquer les dates et les heures »[4]. « Ce qui suit », c'est une séance non datée qui fait parler, après un personnage qui se dit habitant de Jupiter, la mère de Xavier Durrieu, puis Jean-Jacques Rousseau. La séance qui vient après est, elle, bien et dûment datée, du 2 décembre, l'heure du début précisée (p. 1236). S'intercale alors un document daté, mais qui ne saurait appartenir à ce qui « a été dit chez Leguével », quoiqu'il appartienne à la période indiquée (p. 1238 ; ce document aurait mieux sa place dans une annexe, puisque ce n'est même pas une « séance »). Réapparition du titre « Entre le 29 septembre et le 6 décembre » pour introduire une séance non datée (nous verrons qu'elle a eu lieu le 3 décembre) dont Jean-Jacques Rousseau est l'unique vedette (p. 1238-39). Puis on revient, avec la séance du 7, aux comptes-rendus « légitimes ».

Quand le lecteur s'arrache à son besoin de rêverie et à la fascination qui l'attire vers les textes flamboyants de 1854-55 pour examiner ces détails, il s'étonne de trouver dans un texte édité par les Gaudon, connus pour leur rigueur habituelle, un dispositif d'un flou aussi bizarre. Pourquoi l'annonce d'un ensemble réduit à deux séances et déterminé par deux dates dont rien ne vient nous dire à quoi elles correspondent ? Comment sait-on qu'elles ont eu lieu dans la période indiquée, en l'absence de toute indication textuelle ? Qui est exactement ce Leguével, dont on nous dit seulement qu'il est proscrit ? Cette énigme s'éclaire et se complique quand on consulte

[4] P. 1233.

l'édition sur laquelle est établie celle des Gaudon : dans *Les Tables tournantes de Jersey*[5] la division en chapitres permet d'isoler, p. 61, chapitre 5, sous le titre « Chez Leguével » l'unique séance ouverte par le Jupitérien, continuée par Marat et Charlotte Corday. Voilà qui est clair, encore qu'il ne soit rien dit de ce « Leguével » : Gérard Audinet lui aussi l'exclut de son panorama des participants dans son ouvrage sur la place des séances de Jersey dans la tradition qui recourt au spiritisme à des fins de création artistique[6].

Mais alors pourquoi cette périphrase « ce qui suit » ? Et pourquoi la date terminale est-elle ici le 8 décembre au lieu du 6 chez les Gaudon ? Ces derniers se sont apparemment contentés de reproduire ces sous-titres, mais ont joint à cet ensemble une seconde séance, ce qui redouble notre perplexité : d'où sort-elle ? Gustave Simon l'avait-il ignorée, ou exclue ? Du moins se prend-on à soupçonner que « ce qui suit » suppose l'existence d'un *corpus* de textes produits dans un laps de temps connu mais sans date précise, dans lequel Gustave Simon a prélevé un document, se réservant peut-être jusqu'au dernier moment d'en ajouter d'autres, ce qu'ont apparemment fait les Gaudon[7].

On touche ici à un problème plus général, qui se pose à tout éditeur de cet ensemble textuel. Tout serait simple si le « cahier » où étaient recueillies les versions élaborées et considérées comme publiables des textes produits lors des séances, « livre » dont l'existence est attestée dès le 7 février 1854[8], nous était parvenu. C'est évidemment ce texte, et lui seul, qui aurait vocation à être livré au public, tout autre document devant venir en annexe, et non pas entrer dans le *corpus* comme une farcissure indigeste. Or on a perdu la trace de ce « cahier », qui couvrait la période capitale qui court du

---

[5] *Procès verbaux des séances présentés et annotés par Gustave Simon*, Louis Conard, libraire éditeur, XCXXIII.

[6] Gérard Audinet, *Entrée des médiums – spiritisme et art de Hugo à Breton*, maison de Victor Hugo, Paris-Musées – Catalogue de l'exposition 18 octobre 2012 - 20 janvier 2013. Le transparent Leguével n'a pas d'effigie connue ; mais de son ami Xavier Durrieu, il existe de nombreuses photographies.

[7] P. 1238-39. Entre les deux s'intercale une séance appartenant à la même période, mais datée du 2 décembre. Le compte-rendu de cette séance est correctement situé, puisqu'elle date en fait du 3 décembre, ce que les éditeurs ne signalent pas, non plus que le lieu : chez Leguével.

[8] *Journal* d'Adèle Hugo, année 1853, p. 105. Elle relate une discussion assez vive entre Charles et son père, qui est beaucoup moins pressé que son fils de publier ce qui est déjà désigné comme « le livre », et dont il refuse la communication même à des fidèles comme Théophile Guérin.

11 septembre 1853 au 31 janvier 1854, et l'on ne sait même pas comment Gustave Simon l'a utilisé pour son édition. Il s'agit donc de le reconstituer à tâtons, en y incluant tout procès-verbal répondant, même partiellement, aux conditions formelles auxquelles se soumettaient les rédacteurs autorisés : mention de la date, de l'heure de début et de fin, avec la liste des officiants et des participants. Il est donc nécessaire de s'interroger sur les règles et les procédures, qu'on devine longues et complexes, qui ont présidé à l'élaboration du « Livre des tables» et qui nous restent en partie opaques. Or le mystère qui entoure les séances tenues « chez Leguével » est particulièrement épais : les procès-verbaux qui les rapportent semblent dériver d'un manuscrit fantôme dont on détecte l'existence indirectement sans qu'il se manifeste matériellement.

Un squelette dans un placard

Cependant il existe un document qui permettra peut-être de lever un coin du voile ; peut-être même donnera-t-il quelques informations sur la manière dont on s'y prenait pour transformer le produit brut de la dictée des esprits qui font parler la table en un document prêt à être imprimé et livré au public. Il s'agit d'une liasse, ou plus exactement d'un ensemble de liasses, qui dort oublié dans des archives de province, et comporte les comptes rendus manuscrits de séances de tables parlantes tenues à Jersey avec la participation du proscrit Leguével, et sans doute chez lui, dont certaines avec la participation des membres de la famille Hugo, et de Victor Hugo lui-même.

Cet ensemble se trouve à la bibliothèque municipale de Saint-Girons ; il appartient au fonds Duclos, du nom de cet abbé qui, chargé de gérer les documents laissés par Xavier Durrieu après sa mort à Barcelone, en 1868, les a confiés à la Bibliothèque municipale de Saint-Girons. La cote C 174-12 rassemble des documents ainsi désignés, inexactement, par les conservateurs : « spiritisme, Jersey, 1853-54 : notes prises par Xavier Durrieu au cours de séances de spiritisme chez Victor Hugo. I liasse, 60 pages ».

Gustave Simon affirme qu'au contraire ces séances ont eu lieu ailleurs que chez Victor Hugo ; mais il est évident que ceux qui avaient la charge d'identifier et de classer les manuscrits de Durrieu en 1868 ne pouvaient le savoir ; disposant surtout des données transmises oralement, ils pouvaient seulement constater que les signatures autographes de la famille Hugo tout entière y figuraient à côté d'autres noms. Sur ces 60 folios, d'ailleurs, seule une quinzaine concerne des séances de tables parlantes tenues à Jersey ; les autres se rapportent à des séances qui ont eu lieu en Espagne, au moins jusqu'en octobre 1854 (voir la note 55, p. 25). Sur la chemise qui enveloppe l'ensemble, on peut lire le titre : « Mystères des tables ». En dessous, en

exergue : « Les exilés, les malheureux ont besoin de causer avec les esprits transmondains ». Encore en dessous, d'une autre écriture, sous un trait : « de Jersey / Chez Victor Hugo ». Il s'agit de feuilles d'un papier de qualité médiocre pliées en deux pour composer une sorte de cahier sans reliure de format environ 12x19, à quoi s'ajoutent quatre feuillets libres. Toutes les pages sont utilisées recto et verso.

Au premier abord ce manuscrit est d'aspect rebutant et on est tenté de le dire inexploitable. Essayons toutefois. On peut conjecturer que les feuilles volantes portent les comptes rendus des premières séances, non datées. Ensuite seulement la décision semble avoir été prise de les enregistrer à la suite sur des feuilles regroupées en liasses. Des dates sont alors inscrites, correspondant probablement aux séances : six pour le mois d'octobre, six pour le mois de décembre. Les notations sont réduites au strict minimum, avec un souci visible d'économiser le papier : la transcription, à la suite, des dialogues tenus avec les « esprits transmondains ». Chaque dialogue est séparé du suivant par un double trait ; ni les circonstances de la séance (la date, l'heure de début et de fin, le lieu, les moyens utilisés), ni l'identité des participants ne sont indiqués. Un titre général s'intercale entre les séances d'octobre et celles de décembre : « Jersey – Diverses séances en décembre 1853 ».

La première date de l'ensemble est « 1er octobre », la dernière, « 11 décembre » ; ce qui recouvre *à peu près* la période attribuée par Gustave Simon et l'édition Gaudon aux séances tenues « chez Leguével » (29 septembre – 6 ou 8 décembre).

L'intérêt de ce manuscrit est donc considérable, d'autant plus que les différents éditeurs, même s'ils ne semblent pas avoir ignoré son existence, ont tenu à la passer sous silence. Outre son caractère négligé, hâtif et en quelque sorte furtif, il faut parler du trait le plus frappant qui le rend presque illisible : le caractère lacunaire du texte. Quand il s'agit des propos tenus par les esprits, la plupart des mots sont en effet tronqués, amputés des dernières lettres, notamment des morphèmes de conjugaison ou d'accord grammatical, ou réduits à quelques lettres initiales, voire à l'initiale seule. Des espaces blancs sont réservés pour compléter les mots ou restaurer les phrases entières qui sont absentes ; car les questions posées par les participants sont traitées encore plus cavalièrement, réduites le plus souvent à un mot caractéristique censé en indiquer la teneur générale et quelquefois à rien : les lignes laissées en blanc pour pouvoir en rétablir le texte donnent seules une idée de leur longueur. D'où l'impression d'avoir affaire à un squelette de procès-verbal, réduit à sa structure d'ensemble, portant des lambeaux de chair, mais dépouillé des muscles et des viscères. La restitution

du texte intégral est donc difficile, souvent conjecturale, quelquefois à la limite du possible.

Il faut toutefois distinguer deux cas : la moitié environ des séances (celles d'octobre, le mois de novembre étant exempt de tout compte rendu) est complètement inédite, et l'on ne dispose d'aucun autre document attestant leur existence ou renseignant sur leur contenu. À partir de décembre, les séances relatées par le manuscrit Durrieu sont en parallèle l'objet de procès-verbaux beaucoup plus complets et mieux présentés, publiés dans l'édition Gaudon.

Saint Xavier le précurseur

Comment les comptes rendus des séances tenues « chez le proscrit Leguével » se sont-elles retrouvées dans les archives de Xavier Durrieu ?

Le nom de Durrieu apparaît pour la première fois dans le *Journal* d'Adèle le 2 septembre 1853[9], pour signaler qu'il a rendu visite à Victor Hugo, lequel l'a invité à venir dîner le lendemain. On peut en conclure qu'il vient alors d'arriver, venant d'Angleterre, et qu'il a fait cette visite protocolaire au grand proscrit peu après son débarquement. Rien ne le destinait à devenir un familier de Marine Terrace. Si les deux hommes étaient tous deux représentants à l'Assemblée constituante, ils n'avaient guère eu l'occasion de se rencontrer, n'étant pas du même bord politique (c'est le moins que l'on puisse dire), et l'ouvrage publié par Durrieu à Londres sur le coup d'État[10], en 1852, ne pouvait contribuer à les rapprocher : l'auteur n'y dissimule nullement ses critiques quant à la conduite des députés de la Montagne.

Le trajet idéologique et politique de Durrieu paraît à première vue assez chaotique. Né le 22 décembre 1814, il a grandi dans une atmosphère cléricale, sous la protection de son frère aîné, secrétaire intime de l'évêque d'Aire – en 1840 il se dira encore « catholique d'instinct et d'éducation » – En 1836 il « monte » à Paris, où il se fait connaître par des articles dans de nombreux journaux et des revues prestigieuses comme la *Revue des deux mondes* ou la *Revue de Paris*. Spécialiste des questions religieuses, il critique la théorie de Pierre Leroux sur la métempsychose et fait l'éloge du socinianisme, tout en se rapprochant des démocrates. En 1848, il est élu représentant de l'Ariège à l'Assemblée constituante, où il siège à l'extrême gauche ; il est un moment compagnon de route de Blanqui, avec qui il fonde

[9] P. 254 et 256.

[10] *Le Coup d'État de Louis Bonaparte. Histoire de la persécution de décembre. Événements, prisons, casemates et pontons*, Bruxelles, 1852.

le club de la Société républicaine centrale, mais se sépare de lui lors de l'affaire du document Taschereau. Écarté par les électeurs de l'Assemblée législative, il retourne au journalisme et fonde *La Révolution*, dont le numéro spécimen sort de 17 septembre 1851, et qui sera, avec *L'Avènement du peuple* (contre le procès duquel il proteste vigoureusement), l'une des cibles favorites du pouvoir : tous les rédacteurs sont condamnés à des peines d'amende et de prison, et Xavier Durrieu lui-même, cité à comparaître le 1er décembre 1851, n'a été sauvé des Assises que par le coup d'État. Campant sur des positions d'extrême gauche, le journal n'est pas tendre pour les hommes de la Montagne (voir par exemple le numéro du 17 novembre), même s'il ne contient aucune attaque personnelle contre Victor Hugo. Le 5 octobre il soutient une polémique contre *La Presse*, et dément le 29 octobre une allégation de *L'Avènement du peuple*[11] qui le disait acheté par le Comité central européen, domicilié à Londres[12]. Lors du coup d'État, Xavier Durrieu est arrêté au divan Lepelletier, puis écroué dans les casemates, avant d'être transféré dans les pontons et sur le Du Guesclin. Libéré, il passe par l'Angleterre avant d'arriver à Jersey : Hugo a recours à lui pour avoir des nouvelles des proscrits de Londres[13].

Xavier Durrieu[14] était accompagné à Jersey d'anciens collaborateurs et de sympathisants, soit qu'arrêtés ensemble le 3 décembre ils fussent partis en prison puis en exil ensemble (c'est le cas notamment d'Hennet de Kesler, qui ne quittera Londres pour Jersey que six mois plus tard) soit qu'ils se soient retrouvés à Londres. Il en fut ainsi pour Edmond Leguével, qui avait été le secrétaire de rédaction du journal, et condamné à ce titre à 3000 francs d'amende et 18 mois de prison (numéro du 20 octobre 1851). Il ne semble pas avoir commencé à effectuer sa peine ; il n'a pas non plus été arrêté dans

[11] Journal dont les fils Hugo étaient rédacteurs.

[12] Voir l'article d'Anne-Claire Ignace, « Guiseppe Mazzini et les démocrates français : débats et reclassements au lendemain du « printemps des peuples », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°36, 2008, p. 133-146.

[13] Voir *Journal* d'Adèle, *1853*, p. 326.

[14] Le présent développement biographique exploite, outre les données disponibles pour tous (Maitron, Cougny, *etc.*), les renseignements issus du fonds Duclos, notamment l'ouvrage monumental de H. Duclos, *Histoire des Ariégeois*, t. 6, p. 567-607. Il indique 1814 pour la date de naissance de Xavier Durrieu. Toutefois certaines données chronologiques qu'il fournit cadreraient mieux avec l'hypothèse 1817 : « bachelier à 17 ans », dit-il, il « monte » à Paris en 1836, ce qui laisserait un intervalle inexpliqué de trois ou quatre ans. Xavier avait encore un frère, Édouard, plus jeune que lui, qui était à ses côtés les jours de l'insurrection contre le coup d'État (*Histoire du coup d'État*..., p. 46, 68), et une sœur.

les jours qui ont suivi le coup d'État : on ignore comment il a pu échapper à la répression. On ne sait d'ailleurs pas grand-chose de lui, sinon qu'il n'était nullement jersiais ni juge[15], mais assurément jeune, sans doute du même âge que Charles ou à peine plus âgé que lui. L'association entre Xavier et Edmond s'explique peut-être aussi par ce qu'il y avait de romanesque dans le destin de chacun d'eux. Durrieu devait beaucoup à une admiratrice, la jeune aristocrate Alphonsine de M. G., qui l'avait aidé, dans des moments décisifs, de son dévouement fidèle, de ses subsides[16] et de son entregent, et qu'il épousera une fois parvenu en Espagne, où il créera un établissement bancaire. Leguével, de son côté, originaire d'une famille aisée du Morbihan, avait emmené avec lui en exil la jeune Lorraine Catherine *Rose* « de » Sernetz, âgée de 25 ans (elle était née le 12 novembre 1828), dont il avait une fille, Rose, encore en bas âge.

Il y avait donc deux groupes parallèles : d'un côté celui que formait autour de Durrieu les rescapés de l'aventure journalistique, plus jeunes que lui, unis dans leur violente hostilité à l'Empire et partageant la même culture politique et philosophique ; de l'autre celui qui réunissait autour de Victor Hugo ses enfants et ses fidèles, avec dans les deux cas ce que la différence d'âge et de génération comporte d'attachement passionné et de malentendus dans une situation d'exil. Durrieu était un spécialiste des questions religieuses et de la théorie politique ; Leguével était franc-maçon[17], ce qui a pu comporter certains avantages quand il s'est agi en 1853 de communiquer avec les esprits transmondains et, trente ans plus tard, pour sa veuve, de se faire octroyer une honnête pension de 600 F au titre de la loi de réparation nationale du 30 juillet 1881[18]. Xavier Durrieu quant à lui portait comme une blessure la douleur de n'avoir pu assister aux derniers instants de sa mère,

---

[15] Contrairement à ce qui s'écrit parfois.

[16] Il lui écrit de Londres le 1er janvier 1853 pour refuser un don en argent (fonds Duclos, C 174 - 9). Il l'épousera une fois parvenu en Espagne.

[17] Comme l'atteste sa signature au bas du compte rendu de la séance du 11 décembre, et de sa lettre du 4 septembre 1857, fonds Duclos, C 174, pièce 12. Les francs-maçons parlent plus couramment de « l'extra-monde ».

[18] *Bulletin des lois*, année 1883, p. 1254. Elle y avait droit légalement, ayant régularisé sa situation avec Edmond, après le retour de celui-ci en France, par leur mariage célébré dans une mairie parisienne le 9 juin 1863. Voir Denise Devos, « La loi de réparation nationale du 30 juillet 1881 : source de l'histoire de la répression de l'insurrection de décembre 1851 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 1 | 1985, mis en ligne le 26 août 2006. URL : http://rh19.revues.org/3 ; DOI : 10.4000/rh19.3. L'article fait mention du rôle joué « parfois » par « la solidarité franc-maçonne ». Le montant des pensions allait de 100 à 1200 f. Voir Sylvie Aprile, *Le Siècle des exilés, Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, CNRS éditions, p. 277-281.

morte durant son exil ; Victor Hugo, moins fragile, le deuil ancien mais irréparable du 11 septembre 1843.

Ce ne fut donc pas par les « anciens[19] » que la contagion des tables se propagea du groupe Hugo au cercle Durrieu, mais par les « jeunes » : les séances des dissidents n'eurent pas lieu « chez Durrieu », mais « chez Leguével ». Les deux fils Hugo et les rédacteurs de *La Révolution* se connaissaient bien, ayant à partager, outre la passion politique, les souvenirs, bien plus grisants, de leurs débuts dans le journalisme de gauche, souvenirs d'anciens combattants à qui l'exil donnait une distance suffisante pour considérer avec humour et nostalgie les dissensions qui les avaient naguère violemment opposés. Kesler, réapparu quatre ou cinq mois après le départ de Durrieu en Espagne, faisait partie des « anciens » : embarqué à son tour dans l'aventure des tables, il a révélé plus tard aux fils Hugo des choses qu'ils ne soupçonnaient même pas, et qui ont fini de dissiper les vieilles causes d'inimitié[20].

La première date qui figure sur le manuscrit du fonds Duclos est le 1er octobre, ce qui laisse supposer que les comptes rendus notés sans date sur des feuilles libres sont relatifs à une ou des séances antérieures. Quant à Hugo, son intérêt très vif pour l'innovation introduite par Delphine de Girardin s'était quelque peu refroidi après le départ de celle-ci, le 14. Il n'a aucune activité « spirite » connue du 15 jusqu'à la séance « expérimentale » et négative du 25[21]. Rien non plus en octobre jusqu'aux séances décevantes du 20 et du 28, la veille des entretiens avec les esprits que Xavier Durrieu jugea assez intéressants pour en enregistrer la teneur. Ainsi l'engouement de ce dernier pour le dialogue avec les esprits, allumé par l'adhésion à la fois prudente et passionnée de Victor Hugo à cette pratique, entretenu par son espoir de pouvoir communiquer avec sa mère morte, a en quelque sorte peut-être contribué à le ranimer chez le poète. En tout cas le commerce avec les esprits a suivi le même cycle – intérêt, curiosité, doute, foi, passion, suivie d'une lente déprise – dans les deux groupes, à ceci près que le cercle Durrieu s'est trouvé brusquement réduit au duo Xavier-Edmond, qui ne pouvait se comparer que de très loin au couple Edmond-Charles, et encore moins à l'ensemble Charles-Victor, lequel bénéficiait en outre d'un entourage jouant parfaitement le rôle d'une caisse de résonance ; d'où pour

[19] Sur cette expression, voir le *Journal* d'Adèle, 1854, p. 423.

[20] Lettre de François Victor à Xavier Durrieu du 19 juin [1854], fonds Duclos, C 174 11(1).

[21] *Journal* d'Adèle, p. 285. Il s'agissait, au terme d'une conversation chez Asplet, de convaincre Pierre Leroux par l'évidence des résultats, tentative qui échoua.

les premiers un dépérissement beaucoup plus rapide, achevé, semble-t-il, , semble-t-il, dès novembre 1854[22].

Un médium, des média

Le mot « média » est un anachronisme, à l'époque où la presse écrite est sans concurrence pour encore un peu moins d'un siècle, mais non la chose : les historiens sont d'accord pour dater de 1836 le moment où *La Presse* ouvrit, avec le financement du journal par la publicité, ce qu'ils appellent *l'ère médiatique*[23]. La parenté entre les deux mots empruntés au latin, l'un au singulier, l'autre au pluriel, n'est pas un effet du hasard : un journaliste et un médium sont des passeurs de frontières, surtout si l'on songe à ce qu'était, au XIXe siècle, un journaliste socialiste, dont la mission était d'établir un lien entre la part la plus déshéritée du peuple et les élites politiques et culturelles ; ajoutez à cela qu'à cette époque le religieux n'était jamais très loin du politique : il convient ici de tenir à distance les sarcasmes faciles et les impertinences amusantes mais brouillonnes de Philippe Muray. À cet égard, Charles Hugo et Edmond Leguével étaient différemment armés ; Charles avaient démontré ses brillantes qualités de rédacteur, et, dans un organe qui se targuait à la fois d'atteindre un lectorat populaire et de maintenir un certain niveau littéraire, sa capacité à produire un effet de « style Hugo » en évitant autant que possible d'imiter servilement et encore plus de caricaturer celui qui en était l'inventeur[24].

Leguével, quant à lui, semble avoir eu un rôle surtout administratif ; il n'a signé aucun article remarquable : la rubrique qui lui était confiée était celle des nouvelles locales du Morbihan, dont le rôle était apparemment d'étoffer un lectorat qu'on devine assez clairsemé dans ces contrées, malgré la présence d'une courageuse franc-maçonnerie s'efforçant de briser l'étouffante hégémonie du légitimisme.

Aussi est-il explicable que leurs relations avec les esprits auxquels, devenus médiums, ils donnaient accès auprès des humains suivissent les « genres » journalistiques du temps : l'enquête, l'entretien, l'événement – pour parler au lecteur d'aujourd'hui : le reportage, l'interview, le *scoop.*

---

[22] Du moins si l'on s'en tient aux dates que portent les documents conservés. Mais le 8 mai 1855, Hugo parle d'une question à poser à la table au nom de Durrieu. Voir la note 55.

[23] Maire-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *1836, l'an I de l'ère médiatique*, éditions du nouveau monde, 2001.

[24] Voir sur ce sujet la thèse de Michèle Fizaine, *Victor Hugo et* L'Événement : *journalisme et littérature*, Montpellier, 1994. Thèse consultable à la Bibliothèque Jacques Seebacher, Université Paris-Diderot.

On reconnaît dans les séances tenues chez Leguével en octobre les grandes figures du panthéon idéologique des proscrits. L'ensemble Bacon-Rousseau-Kant fait penser à l'article du proscrit Marlet qui paraîtra le 24 janvier 1854 dans le journal *L'Homme* sur « Bacon, Descartes, Kant », et auquel Victor Hugo prêtera assez d'attention pour en noter pour lui-même un bref résumé, même si ce Kant-ci, obstinément associé à « l'illusion », semble plus proche du Kant sceptique de Victor Cousin. Le rôle relativement positif joué par Malthus, opposé au nataliste Rousseau, donne une touche de modernité, préfigurant celui que jouera Machiavel un peu plus tard. Ce qui caractérise les visiteurs du cercle Durrieu, c'est le nombre de figures liées à la Révolution de 1789, chargées de donner leur avis sur celle de 1848. C'était un sujet dans l'air du temps, lié au retentissement de l'ouvrage de Ferrari sur Machiavel[25]. L'originalité du groupe consiste à convoquer des figures mineures : Buzot, Lebas, Paoli, Dupin, Pétion, dans une démarche d'enquête, au moins à l'état d'esquisse. Rousseau seul apporte une contribution de quelque importance, à la jonction du politique, du religieux et de la morale. C'est par lui, ainsi que par Marat, que se fera la transition entre les séances Durrieu et celles des Hugo. La marque propre du breton Leguével est l'abondance des références à la chouannerie : La Rouërie, Larochejacquelein, les inconnus (Villebon, victime des chouans), ce qui est manifeste surtout dans la séance du 28 octobre. Ce jour-là, il est certain qu'il était seul à officier, avec Durrieu, avec qui il règle un compte en convoquant un esprit qui le raille de son hésitation à accepter la vérité de la franc-maçonnerie : ce soir-là Victor Hugo interrogeait la table en compagnie de sa femme et d'un hôte de passage, sans résultat notable, et ses fils assistaient à l'Assemblée de proscrits qui traitait de l'affaire Hubert. En fait on ne trouve aucune trace certaine d'une présence de Charles dans les séances d'octobre. Un soupçon serait permis pour la séance non datée (du 29 septembre ?), l' « ombre de la nuit » pouvant être une première esquisse de « l'Ombre du sépulcre » qui surgit le 11 décembre d'une manière décisive pour régler les détails de la séparation entre les deux groupes. Mais l'Ombre du sépulcre est apparue dès le 12 septembre chez les Hugo, et a été nommée non par l'esprit lui-même, mais par un participant, sans doute Charles (dans son rôle non de médium, mais d'interrogeant). Et celle du cercle Durrieu n'a pas du tout les même caractères ni les mêmes attributions :

> Je suis l'ombre de la nuit
> [Question] – mon nom est une idée
> [Question] – De l'~~impos~~[de l'impossible] (?)
> [Question] – Je n'ai pas de nom

[25] Giuseppe Ferrari, *Machiavel, juge des révolutions de notre temps*, Publié en 1849, réédité pour la première fois en 2003, aux éditions Payot, collection « Critique de la politique ».

[Question] – Je serai prêt quand il faudra l'impossible.

Cet accent militant, présageant un acte politique à venir (engagement révolutionnaire, attentat ?) est très éloigné de l'aspect mystique que revêt le personnage chez les Hugo. Ce serait plus vraisemblablement l'ombre (ou l'écho) de la création originale, connue par ouï-dire ou par la lecture furtive d'une copie. Du reste aucune entité abstraite ne prendra la parole chez Leguével : « l'illusion » qui apparaît deux fois ne parle pas, et le mot représente et résume plutôt le discours de Kant, auquel il est régulièrement associé ; Leguével ignore évidemment l'avis donné par Victor Hugo, que des abstractions, n'ayant pas d'âme, ne pouvaient « parler » dans la table[26]. Pauline Roland, qui vient parler le 28 octobre, sort des *Châtiments*, plus précisément du poème qui lui est dédié, publié le 26 dans *Le Constitutionnel* de Jersey[27], dont elle développe la philosophie:

> Roland (Pauline)
> – [...] Ce grand élargissement [agrandit][28] le cercle de l'humanité. Rayez le mot « autorité » ; sans cela vous mourrez esclaves ou transportés. Napoléon vous aura servi plus que vous-mêmes. Le Deux décembre a fondé l'égalité de l'homme et de la femme devant la pensée. Continuez l'ouvrage du brigand. Il a sacré la femme par la souffrance : reconnaissez son droit puisque vous lui imposez des devoirs. Hommes de l'avenir, croyez une voix du passé ! Vos mères, vos femmes ne seront vos égales que lorsqu'elles pourront s'asseoir au même banquet politique.
> Mme Leguével – [Peux-tu me donner un] conseil ?
> – Souviens-toi !
> – Vois-tu ce que je pense ?
> – Je t'ai parlé quand j'avais une voix humaine ; maintenant je te dis : souviens-toi !
> – [Un autre] conseil ?
> – J'ai dit.
> – [La Révolution affranchira-t-elle les femmes] ?
> – Doute ! C'est là le cancer qui ronge le cœur humain.
> –

Rose Leguével a bien compris que c'était le moment de s'exprimer, mais, par excès d'indépendance d'esprit, elle manque son entrée dans le cercle fermé des interlocuteurs accrédités des esprits.

---

[26] *Journal* d'Adèle, *1853*, p. 280, à la date du 21 septembre. À un esprit très agressif qui prétend se nommer « Sire Maladie » Victor Hugo répond « La Maladie n'a pas d'âme [...] Tu es une idée, tu n'as pas d'âme ».

[27] *Journal* d'Adèle, 1853, p. 366 *sqq*.

[28] Les mots entre crochets comblent les vides du manuscrit, d'une manière toujours conjecturale.

Quelques jours plus tôt (le 22) un autre visiteur, Saint-Arnaud, était venu de l'univers de *Châtiments*, lors d'une séance mouvementée où l'on comprit immédiatement que l'on avait affaire à un malfaiteur – mais lequel ? :

– Mort.
– Qui ?
– Nom de teste, maudit.
– [Es-tu] Teste ?
– Non.
– [Ce n'est donc pas] ton nom ?
– Aveugles !
On lit mieux et on voit :
– Nom détesté, maudit !
– [Peux-tu nous dire] ton nom ?
– Non.
– [As-tu vraiment voulu venir] ici ?
– Oui.
– [Parle]
– Aujourd'hui je ne puis ; vous m'avez désiré, je reviendrai.
– Va, tu peux [t'en aller].
– Vous m'avez maudit ! Ah ! Mon Dieu !
– Es-tu Saint Arnaud ?
– Oui.
Dans une conversation précédente [il avait été question de lui].
– [Peux-tu nous] parler ?
– Non.
– Pourquoi ?
– Je l'ai dit !
– [Es-tu puni à cause du] coup d'État ?
– Dans trois mois je reviendrai.
– Iras-tu aussi voir les Hugo à Jersey ?
– Oui.
– Les as-tu vus ?
– Non.
– Faudra-t-il qu'ils t'appellent ?
– Oui.
– [Viendras-tu quand on] t'appellera ? [quand tu seras chez] eux parle donc !
– Dans trois mois je vivrai, aujourd'hui je ne vis pas.
– [Cela a-t-il] quelque rapport avec ta situation présente ?
– Le linceul qui me couvre n'est pas levé.
– [Là où tu es, as-tu connaissance de] nos préoccupations ?
– Oui.
– Parle.
– Je serai maudit.
– [Quand aurons-nous rétabli] la république ?
– J'ai dit.

L'incident de séance initial est révélateur de l'état d'esprit du groupe et des techniques de communication avec les esprits. La mort de Jean-Baptiste Teste, l'infortuné protagoniste du retentissant procès Teste-Cubières, qui en 1847 avait aggravé le discrédit où tombait le régime de Louis-Philippe,

n'était certes pas un *scoop*, puisqu'elle remontait au 20 avril 1852. Mais un journaliste d'opposition comme Xavier Durrieu se souvenait que c'était le Prince-Président qui l'avait fait élargir le 13 août 1849. Quant à Saint Arnaud, aventurier devenu maréchal de France, déjà célèbre pour ses crimes de guerre en Algérie, il avait été un de ceux qui commandaient la fusillade sur les boulevards, le 3 décembre. À ce titre il était particulièrement haï par les opposants à l'Empire[29]. Des rumeurs sur sa mort circulaient-elles ? Ce n'est pas impossible (sa mauvaise santé était notoire, et en février ses proches le disaient dans un état à peu près désespéré), mais on n'en a aucune trace. Les amateurs de paranormal trouveront extraordinaire que deux mois avant que soit déclarée la guerre contre la Russie, dans laquelle il jouera un rôle important, son âme soit venue prédire sa mort, survenue le 29 septembre de l'année suivante, soit un an plus tard (et non trois mois), à une semaine près, événement auquel Victor Hugo consacra un poème d'une violence extrême[30]. Également étonnant : les participants de la séance semblent avoir soupçonné qu'il se trompait d'adresse, et qu'il aurait plus logiquement visité « les Hugo, à Jersey », ces deux derniers mots pouvant indiquer que Durrieu se pensait vraiment comme un hôte de passage sur l'île.
En somme les deux groupes semblent avoir fonctionné à la fois en symbiose et en concurrence.

Unis par un vicaire

Chez Leguével comme chez les Hugo, aucun compte-rendu ne concerne une séance qui aurait eu lieu en novembre. Ce mois, où Victor Hugo surveille la dernière étape de la publication des *Châtiments*, où les proscrits sont très affairés à traiter l'affaire de l'espion Hubert, est marqué par une double évolution, en sens contraire, de son opinion sur les tables. En théorie il leur attribue la plus haute importance, jusqu'à leur confier, au grand scandale d'Auguste Vacquerie, la mission impossible de convertir la société moderne au spiritualisme[31]. Dans la pratique (mais est-ce vraiment contradictoire ?) il

---

[29] Il était l'un des personnages visés par le pamphlet du colonel Charras *Les Trois maréchaux* (1852).

[30] « Saint-Arnaud », écrit en octobre 1854, publié dans l'édition des *Châtiments* de 1870.

[31] *Journal* d'Adèle, *1853*, p. 339-46. Cette question philosophique recouvre en réalité l'opposition politique entre les deux centres qui, de Londres, se disputaient les faveurs des exilés : la Commune révolutionnaire, autour de Félix Pyat, de tendance athée, et le Comité central démocratique européen, animé par Giuseppe Mazzini et Ledru-Rollin, qui restaient fidèle à l'inspiration religieuse du romantisme. Victor Hugo ne choisit pas ; dans un texte un peu postérieur (et non public) il dit toute son estime pour les qualités humaines de

les défie avec une choquante désinvolture, et les soumet à de nouvelles épreuves de divination, auxquelles bien entendu elles échouent. Ce qui se passe pendant ce temps-là, c'est la réunion des deux jeunes équipes en une seule. Quand et comment ? On ne peut le dire, sinon que, au vu des documents disponibles, c'est beaucoup plus tard que le 29 septembre, date proposée par les éditeurs des comptes rendus hugoliens ; au plus tôt à la fin du mois de novembre. Car les données du document Durrieu ne sont pas crédibles sur ce point : si la date du 2 décembre pour la visite de Marat est confirmée par l'accord entre le compte rendu de Durrieu et celui des Hugo, le manuscrit Durrieu inscrit sous la mention « Diverses séances, en décembre 1853 », et avant le deux décembre, une succession de douze visiteurs, dont quatre dont les propos sont aussi mentionnés par les manuscrits du groupe Hugo ; et deux fois Mme Durrieu, sans parler de passants aussi considérables et diserts que Nicolas 1er, Robespierre et Jésus. Or il est très improbable que tout cela se soit produit dans la seule journée du 1er décembre. Il faut donc que la conjonction se soit produite à un moment donné du mois de novembre.

La caractéristique de ces séances communes est que l'on y voit se réconcilier, voire dialoguer entre elles des figures appartenant à des univers extrêmement opposés ; Marat et Charlotte Corday, Robespierre et Jésus, et pour fini, Marat et Victor Hugo, le tout sous le patronage de Jean-Jacques Rousseau, comme si le père spirituel de la Révolution pouvait aider à la réconciliation entre des tenants du socialisme révolutionnaire et ceux de la démocratie parlementaire.

Jean-Jacques Rousseau est un des premiers écrivains importants à visiter la table de Leguével ; c'est en le faisant parler que par deux fois, le 3 puis le 7 décembre, Charles relaie efficacement Edmond dans le rôle de médium, tout en affirmant que la présence du second est nécessaire, quelle que puisse être la blessure d'amour propre qu'il a pu ressentir à être ainsi supplanté [32]. Rousseau assure ainsi la continuité entre les deux groupes. Assez curieusement, c'est lui qui est convoqué lors des toutes premières séances chez Leguével pour couvrir de son autorité la pratique des tables :

⊟ Mille fois je rêvai la voie ouverte. Pourquoi l'esprit n'aurait-il pas la perception de l'invisible ? La mort ne détruit pas l'affinité. L'âme [un mot illisible] suit l'âme aimée.
– Ton nom ?
– Rousseau.

Mazzini, mais le classe dans la même catégorie politique que Blanqui, celle des « comploteurs », M, t. 10, p. 1191.

[32] M, p. 1238 et 1240. D'autant plus que Charles insiste : « je suis exceptionnel ».

– Parle.
– L'humanité, malheureuse de son scepticisme orgueilleux et menteur, regarde avec dédain rouler les mondes, son Dieu est le hasard. Hommes aveugles, vous passez votre vie, vous usez votre intelligence à nier ce qui pourrait vous donner sinon le bonheur, du moins la [f..] croyance qui console, la force qui soutient.

Quand il revient le 19 octobre, sa prédication, sous l'égide du vicaire savoyard, se cantonne dans de fades préceptes moralisants :

– [Qui est là ?]
– Dupin.
– [Lequel ?]
– L'ami du Genevois.
–[Que penses-tu de Jean-Jacques ?
– Rousseau était vraiment sage ; il n'est ... (plus rien).

La conversation, interrompue par l'intervention de Paoli, sollicité de donner son avis sur Napoléon, puis par un échange où il est question de la mère de Xavier Durrieu, reprend :

[...]
– Vous tentez Dieu ; vous voulez lever le voile de l'avenir ; vous ne savez donc pas que, si ce mur s'envolait, la raison humaine s'obscurcirait ?
[...].
– Qui [est là ?]
–J.-J. Rousseau.
[...]
– Le dévouement est fils de la conscience.
Xavier Durrieu – Crois-tu [que ta philosophie réponde aux problèmes qui se posent à l'époque] où nous sommes ?
– Oui, encore ; le vicaire savoyard est un honnête homme : ses principes sont le désintéressement, l'abnégation ; si l'homme se pénétrait de ses devoirs, les républicains n'auraient pas besoin d'autre catéchisme.
– Mais la vraie preuve métaphysique de l'existence de Dieu, [l'as-tu trouvée] ?
– J'ai trouvé la preuve de l'existence de Dieu dans la nature, dans mon cœur, dans l'homme et jusque dans le cœur des méchants.
– Oui [il y a beaucoup] de [bons] sentiments dans ton livre ; mais [peut-on en] déduire [une preuve] irréfutable au point de vue métaphysique ?
– La science philosophique n'aura point de bornes ; comme l'humanité, elle est infinie.
– [Donc tu ne peux donner une] réponse affirmative à ma question ?
Mme Leguével – [Comment dois-je éduquer] ma fille ?
– Fais-en une honnête femme.

Rose Leguével est admise cette fois-ci comme interlocutrice des esprits ; elle n'est pas grossièrement rabrouée et renvoyée à la culture des rosiers

comme le sera Adèle, le 18, par le même Rousseau[33] lors d'une séance chez les Hugo.

La « Profession de foi du vicaire savoyard » est une référence essentielle pour Xavier Durrieu : il en cite de mémoire une phrase, en la déformant[34], dans sa question du 3 décembre. Le 7 décembre, c'est le penseur politique qui est mis à contribution. Et l'on soupçonne que Victor Hugo, partisan et bénéficiaire de la « délégation des pouvoirs » pourrait être la cible de l'allusion aux politiciens modernes dont « l'ambition égoïste [est] non seulement un vice exécrable, mais une monstruosité » qu'il faut rendre « impossible »[35]. C'est aussi probablement Rousseau qui motive l'apparition de son antithèse, Malthus[36]. Dans la constellation de références qui se déploie à partir d'une lecture de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, qui inclut aussi Zénon, Socrate, Jésus, il ne faut pas oublier Diderot, qui fait une apparition furtive le 7 décembre (ignorée du manuscrit Durrieu). Ce dialogue avec Rousseau, auquel Victor Hugo mettra fin assez brutalement en lui reprochant ses graves manquements à ses devoirs de père, se prolonge toutefois silencieusement jusque dans les séances où, un an plus tard[37], les tables réfuteront l'affirmation de Rousseau, visant le matérialisme de Diderot, selon laquelle «le monde n'est pas un grand animal qui se meu[t] de lui-même » et affirmant, fidèle au dualisme cartésien, que l'idée d'une matière douée de sensibilité est incompréhensible[38].

Rousseau et son vicaire assurent donc la continuité ; mais quelle différence de qualité, le 3 décembre, puis le 7, dans les séances communes avec les Hugo ! Dès que Charles prend les choses en main, le style change : une rafale d'antithèses énigmatiques témoigne d'une toute autre ambition que

---

[33] M, p. 1263. Le greffier (sans doute Vacquerie) ne juge même pas la question qu'Adèle « veut poser » sur « les femmes mariées qui n'ont pas d'enfants » (et probablement, *horribile dictu*, n'en veulent pas) digne de figurer *in extenso* sur son procès-verbal : pour ne pas souiller ce précieux papier, il se borne à en donner sommairement la teneur. Le nom de Rose revient dans la réponse de Rousseau comme une obsession. Un bon romancier ferait œuvre d'histoire en imaginant l'effet de la rencontre d'Adèle la rebelle bâillonnée avec Rose l'aventureuse (et heureuse) compagne d'un proscrit.

[34] Le texte de Rousseau est : « C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé de ta grandeur ». *Èmile*, édition Garnier, p. 348.

[35] P. 1241.

[36] Séance du 31 octobre. *Cf.* ce que dit Victor Hugo, lors de la séance du 18 décembre (M, p. 1263).

[37] Les 28 et 29 décembre 1854.

[38] *Èmile*, p. 329.

les prédications emphatiques et creuses des séances précédentes[39]. Une certaine défiance semble régner entre les deux équipes : le livre hugolien des tables ne retient pas Napoléon III (déjà venu !) et élimine aussi Nicolas 1^er^, convoqué aux premiers bruits de bottes au moyen Orient, qui ne tenait pourtant pas des propos insignifiants[40]. Chacun marque son territoire ; Durrieu traite par le mépris les « révélations » sur les migrations interstellaires ; tout au long du mois d'octobre Leguével s'amuse à frôler les régions occupées par les Hugo : la « Mater » qui s'annonce ne dit que cette exclamation équivoque : « Oh ! Victor ! » (aucun Victor parmi les proches de Leguével) ; le Dupin qui arrive n'est pas celui qui est stigmatisé dans *Châtiments* ; une ombre se présente comme « Victor » : enfin lui-même ? Non, c'est le maréchal d'empire ! Saint-Arnaud préfère pour s'exprimer la table de Leguével à celle des Hugo ; Lesurques et Lacenaire, décapités illustres, viennent appuyer le combat de Victor Hugo contre la peine de mort ; on les ignore chez les Hugo : le poète guillotiné Chénier sera combien plus mémorable !

Jésus : sacre ou perdition du médium ?

Il est difficile de dater précisément la séance où Jésus répond à Robespierre. Elle n'est pas donnée par le compte rendu de Durrieu ; l'ordre seul de l'enregistrement la situe « en décembre », avant le 2. Il est sûr cependant que les fils Hugo y assistaient. Les deux médiums ont probablement officié à tour de rôle : c'est ce que donne à penser le contraste entre les deux parties du compte rendu, très lacunaire pour Robespierre, complet (à sa façon) pour son interlocuteur, effet vraisemblable d'une partialité de Durrieu en faveur de Leguével. L'intervention de Robespierre bénéficie en tout cas d'une mise en scène très réussie.

Robespierre.
– Parle.
– Louis XIV a dit « j'ai failli attendre ». Moi j'ai attendu.
– [Question]
– Je ne prends jamais [...]
[...]
– Je m'appelle Némésis.
– [...] Personne ne m'a jamais fait attendre pas même le [bourreau] (?) . – Silence, mes chiens.

[39] M, p. 1238.

[40] Les commentaires de Durrieu « autre personne » ne se comprennent que si ces interventions appartiennent à la même séance que celle de Marat.

L'irruption de Némésis, fille d'Ananké, déesse de la Vengeance et de la Nuit, saluée par ses chiens hurlant à la mort quand passe la grande ombre de Robespierre, comme un mixte d'Artémis et d'Hécate, illustre avec beaucoup d'à-propos une vision mythologique de la Terreur : Robespierre a éliminé le roi pour prendre sa couronne, mais à son tour il succombe au bourreau, qui reste le seul maître. Ce que Jésus (sans doute par l'intermédiaire cette fois de Leguével) ne manque pas de relever et de condamner :

Jésus

– Robespierre a tort. L'orgueil triomphe avec la terreur mais il retombe sur la fatalité. La terrible couronne de Robespierre est implacable. Seule la couronne d'épines de Jésus est pitié et pardon.
– [Que penses-tu de la Terreur ?]
– De toutes les épines qui font saigner ma tête la plus douloureuse est le triomphe de mes bourreaux.
– [La Révolution a-t-elle mis fin à ton culte ?]
– Je suis nécessaire aux hommes, je suis immortel comme un Dieu.
– Pour qui nous demandes-tu de nous sacrifier ?
– Pour l'homme ; non pour Dieu.
– [Le christianisme est-il condamné par le] progrès ?
– Les croyances ont eu leur temps, c'est aux idées à les remplacer. L'homme a cru pour éviter de penser ; maintenant il faut qu'il pense pour arriver à croire.
– [Pouvons-nous répéter ce que] tu dis ?
– Non.
– [Qui nous révélera la] nouvelle croyance ?
– Dieu. Les dieux ne sont que les effets changeants et périssables du verbe éternel ; ils seront mis en fuite par l'idée. Les dieux sont la misérable première forme de Dieu.
– [Quelle] affinité y a-t-il entre Dieu et les hommes ?
– Les religions mourront dans l'homme quand Dieu sera immanent en lui.
– [Comment cela ?]
– J'ai dit.
– [Comment pourra-t-on entrer en] rapport avec Dieu sans l'intermédiaire des religions ?
– l'homme verra briller Dieu sur lui comme il voit le jour par un ciel nuageux ; il le sentira, il le respirera, il en vivra ; de même que l'on devine le soleil à travers le nuage, il devinera Dieu au fond du mystère.
– [Sur] quel support ?
– Celui de la nature. La prière sera le dernier mot de la pensée.
– [Es-tu venu sur terre pour rapprocher la] pensée [humaine de l'] esprit [divin]?
– Descendre dans l'homme, c'est monter vers Dieu.
– [Donc il y a du divin dans l'homme?]
– Lui-même n'est pas l'ouvrier de cette œuvre ; mon ouvrier, c'est mon amour ; mon œuvre c'est l'humanité, ma récompense c'est le ciel.
– [Donne-nous un conseil.]

> – la Vertu c'est le travail, le crime c'est l'oisiveté ; quiconque travaille gagne non pas toujours sa vie dans ce monde, mais dans l'autre, il la gagne. L'oisif c'est le vice même, il ménage sa vie, il tue sa résurrection[41].

C'est du pur Leguével : à part une maxime bien frappée (« l'homme a cru pour éviter de penser, maintenant il faut qu'il pense pour arriver à croire ») c'est l'exposé intéressant, mais assez conventionnel, de la doctrine franc-maçonne.

La séance se termine par une série de portraits qui assignent un rôle aux assistants – exercice usuel lors des séances mondaines, auquel Charles se livre lui-même à l'occasion :

Charles Hugo :	– rêverie
François-Victor Hugo	– peur de lui-même
Mme Leguevel	– joie d'enfant
Edmond Leguevel	– vision
Théophile Guérin	– modestie de cœur
Xavier Durrieu	– indécision

Il est irréfutable que cette liste témoigne d'une activité réunissant autour d'une table la famille Hugo, à l'exclusion de Vacquerie (qui signera cependant l'engagement du 11 décembre et a peut-être été le greffier des comptes-rendus annexés au Livre des tables) et le groupe Durrieu, qui pourrait n'avoir eu qu'une durée très inférieure à ce que donnent à penser les différents éditeurs des comptes rendus hugoliens. Edmond Leguével, fort de ses convictions, y revendique une suprématie de Voyant qui lui sera bientôt contestée, et dans laquelle il sera définitivement supplanté par Charles lors de la séance du 11 décembre.

Ainsi l'apparition de Jésus lors des activités médiumniques marque-t-elle le triomphe du médium en même temps que sa chute imminente. Le Jésus de Charles tiendra des propos beaucoup plus éloquents, qui provoqueront, le 22 mars 1855, la question suivante de Victor Hugo :

> Connais-tu des vers que j'ai faits il y a dix-huit mois et que j'ai terminés ces jours-ci et qui sont par le fond et par beaucoup de détails identiques à ce que tu viens de nous dire ? [...] Dis-moi si tu as connaissance de ces vers ?
> – Non.
> *(M. V. Hugo sort)*

[41] Ces sentences qui fleurent bon la franc-maçonnerie pourraient être aussi des épigrammes contre les fils Hugo, désœuvrés notoires. Leur père n'était pas le dernier à enfoncer le clou : voir par exemple le *Journal* d'Adèle, *1853*, p. 351-363.

Cette sortie soudaine semble avoir pétrifié tout le monde, sauf Jules Allix, le seul à oser une question qu'il avait longuement ruminée, avant qu'on ferme la séance en toute hâte[42]. Le *Journal* d'Adèle confirme le mécontentement de Victor Hugo exprimé le lendemain devant ses enfants au sujet de ces « fuites » particulièrement dangereuses parce que rigoureusement incontrôlables[43]. Pour les prévenir, Hugo ne craindra pas d'infliger à ses proches la lecture de quelque deux mille vers d'un immense poème en cours et inédit, *Ascension dans les ténèbres* – qui, ironie du sort, le restera de son vivant. Après quoi Jésus s'abstiendra de revenir, et c'en sera fini des grandes envolées théologico-métaphysiques, c'en est fait de l'enthousiasme pour les esprits et de la gloire du médium.

Marat le scandaleux

Et Marat ? La première fois (le 1er décembre ?[44]) qu'il a fait à l'équipe composée de Charles et de Xavier Durrieu l'honneur de venir parler, il a joué le rôle d'un expert en institutions démocratiques, à qui Leguével demande son avis sur la délégation des pouvoirs (Durrieu lui posera, le 7 décembre, la même question) ; mais Marat, qui se souvient apparemment d'avoir appartenu à la Convention, ne le soutient pas dans sa condamnation du système représentatif. Le 2 décembre, le duo formé par Leguével et Charles fait parler un Marat qui n'est pas le publiciste qui pousse la foule aux crimes les plus sanglants, mais le théoricien des institutions républicaines, ce qu'il fut en effet, tout autant que Rousseau. Qu'on en juge, puisqu'il propose de « combiner Babeuf et Fourier avec Jésus »[45]! De fait, Marat parlant par l'entremise de Charles reprend avec plus d'éclat et de

---

[42] M, p. 1462.

[43] *Journal* d'Adèle, *1855*, p. 84.

[44] On peut le déduire du manuscrit Durrieu, qui ne donne pas directement la date. En prenant congé, Marat promet de revenir le lendemain (M, p. 1235), et effectivement la séance du 2 lui est consacrée.

[45] M, p. 1237. Ce mariage choquant est à cette époque un lieu commun de l'idéologie socialiste. Le procureur Ziangiagomi appelle les jurés à condamner un des membres du complot de l'hippodrome et de l'Opéra-comique (dont faisait partie Jules Allix) au motif, entre autres charges, qu'il a chez lui « placé un buste de Robespierre à côté de l'évangile » ; *Cour d'assises de Paris, Complots dits de l'Hippodrome et de l'Opéra-comique*, p. 18. L'intervention de Victor Hugo, le 5 décembre, quelles que soient les arrière-pensées de ceux qui l'on provoquée, aura un effet salubre : aux doux rêveurs de la révolution qui, comme Jules Allix et ses compagnons, préparent des attentats sans voir que la moitié des conjurés sont des agents de police, il rappellera ce que c'est que la révolution selon Marat. Le 22 mars 1855 Jésus-Christ dira par l'entremise de Charles: « les tables sont le quatre-vingt-neuf des archanges » – pas le quatre-vingt –treize.

force la teneur des propos que Jésus inspirait au médium Leguével : la croix…

> … est infaillible aux yeux de la conscience. Le martyre et la preuve sont complets. La guillotine de Babeuf en face de celle de Louis XVI ne prouve ni l'un ni l'autre ; isolée, la croix est indivisible. La guillotine de 93 n'est qu'une ruine aujourd'hui, la croix est monument[46].

Sur quoi Durrieu, épuisé, demande une pause pour méditer ces propos. Marat promet de revenir « lundi, à 9 h », c'est-à-dire le 5 : c'est la première séance à laquelle Victor Hugo assistera chez Leguével. Il présente la séance ainsi, le 6 décembre :

> J'ai été hier chez Leguével pour assister aux tables. Quand je suis rentré chez lui, Marat était là. Alors la table s'est agitée et a dit : « Hugo me fait peur ».
> Puis elle a parlé. Alors Marat, je dois le dire, m'a donné complètement raison. Il m'a dit que dans le passé, si j'avais été comme lui, de la Révolution de 93, j'aurais fait tomber la tête de Louis XVI, préférant la France au Roi, préférant être régicide que parricide.
> Ceci a fait le plus grand effet sur les proscrits qui se trouvaient présents. Ils étaient dans la stupeur, en voyant Marat me rendre hommage[47].

Sur le début de la séance aucun autre témoignage n'a été, à ce jour, conservé. Nous avons seulement le compte rendu établi par Hugo lui-même et celui de Durrieu, malheureusement incomplet, comme si Durrieu était arrivé encore plus en retard, juste à temps pour attraper au vol un dialogue déjà commencé. On peut douter que Victor Hugo se soit rendu chez le « jeune » Leguével (ce qui faisait événement) par simple curiosité, comme il le suggère, en ignorant que les séances y étaient depuis quelque temps consacrées à la comparution des grandes personnalités de la Révolution de 1793, et que Marat avait fixé un rendez-vous pour ce jour-là. Qu'il ait tenu tête à celui qu'on tient pour l'apologiste des massacres de septembre, on le croit. Mais Marat avait marqué des points lui aussi…

Dans les propos rapportés par Adèle, Hugo enchaîne avec ce commentaire :

---

[46] *Ibid*, p. 1238. M imprime « mouvement ». Tout fait sens quand les esprits parlent, mais le manuscrit Durrieu et le contexte invitent à lire plutôt « monument », antithèse de « ruine ».

[47] *Journal* d'Adèle, 1853, p. 407.

> Du reste, le phénomène des Tables est une chose extrêmement curieuse ; que ce soit l'action de celui qui tient la table, et qui fait un mirage de sa pensée, que ce soit la présence d'un tiers, le phénomène des tables est de toutes manières on ne peut plus curieux à étudier[48].

En réalité, il fallait beaucoup d'aplomb ou d'humour pour mêler Jean-Paul Marat à l'affaire des tables. Non que ce disciple de Rousseau fût particulièrement athée, mais, dénonciateur des « *Charlatans modernes* », il avait peu d'indulgence pour ceux qui remplaçaient les mystères du christianisme par les « prestiges » des charlatans. Outre la satisfaction d'avoir été le plus fort dans la controverse, c'est la mise en scène dramatique réalisée à l'aide des tables qui séduit Hugo à ce moment et lui inspire cette belle expression : « le mirage de sa pensée ».

Des rayons et des ombres sur le mystère

Le manuscrit Durrieu apporte donc quelques renseignements nouveaux, mais lacunaires, sur les dates et les lieux où ont été tenues certaines séances publiées dans l'édition Gaudon des comptes-rendus. Il est sûr par exemple que la première séance Marat a eu lieu chez Leguével, comme le disent les éditeurs, sans que l'on puisse préciser la date, sans doute début décembre ou fin novembre. C'est surtout la première où il est manifeste que Charles et Leguével officiaient ensemble. Le 2 décembre a eu lieu la deuxième séance Marat (M, p. 1236-1238) chez Leguével, ce que J. et S. Gaudon ne précisent pas, tandis que Gustave Simon ne publie rien de la séance elle-même ; pour celle du lendemain 3 décembre[49], également omise par Gustave Simon, seul Durrieu donne la date, l'édition Gaudon se contentant de l'inclure dans l'ensemble de « ce qui suit, du 29 septembre au 6 décembre »[50]. Une censure encore plus rigoureuse s'est exercée sur la séance lors de laquelle, le 5 décembre, Victor Hugo a affronté Marat, puisque le manuscrit qui l'enregistrait a été séparé de l'ensemble qui devait composer le « livre des tables »[51] (à quel moment ? à l'initiative de qui ?), si bien que dans M elle est reléguée en fin du recueil : c'est le *Journal* d'Adèle Hugo, dont les données sont recoupées par le compte rendu du 2 décembre, qui permet de la dater exactement et de la situer chez Leguével. Pour la riche séance du 7 en revanche, qui donne la parole successivement à Rousseau, Marion

---

[48] *Ibid.*, p. 408.

[49] M, p. 1238.

[50] Mais en la plaçant au bon endroit.

[51] M, p. 1484.

Delorme, Diogène et Socrate, l'édition Gaudon ne précise pas que cette séance, comme les autres, a eu lieu chez Leguével[52]; Gustave Simon l'omet, elle aussi. Quant à la séance du 8 décembre, Adèle, une fois encore, est d'un grand secours pour deviner ce que ne disent pas les textes. Séance tenue chez Victor Hugo, comme J. et S. Gaudon s'en sont aperçus, alors que Gustave Simon l'incluait dans l'ensemble des séances « dissidentes ». Il faut dire qu'elle a quelque chose d'exceptionnel, dans le prolongement ou l'accompagnement d'une réception en l'honneur de ceux qui allaient changer de lieu d'exil. Six jours exactement avant le départ de Durrieu et Leguével pour l'Espagne, fixé au 14 décembre, Victor Hugo reçoit et régale ses compagnons d'exil ; fête bien arrosée sans doute, où Xavier Durrieu, qui n'avait ordinairement rien d'un boute-en-train, chante des chansons « espagnoles »[53]. Aussi bien se dispensera-t-il, pour une fois, de prendre des notes... Les esprits eux aussi se montrent à la hauteur, servant à l'assistance un *scoop* superbe, l'interview d'Annibal, si merveilleuse que Mme Hugo (qui ne boit pas) se met à tenir le rôle du témoin sceptique et soupçonneux[54].

Les séances suivantes sont marquées par l'entrée en scène d'André Chénier, qu'elles aient lieu « chez Leguével » (le 9 et le 11) ou « chez Victor Hugo », le 10, avec, pour la deuxième fois, la participation active de Victor Hugo, ce qui serait impossible si elles n'étaient prises en main par Charles, et enregistrées désormais selon un protocole bien défini, qui implique une intention de publication, si vague soit-elle, tandis que les brouillons de Durrieu semblent bien n'avoir eu qu'une fonction mémorielle. Lors de la séance du 11, visiblement vécue comme « la dernière », l'imminence de la séparation rend nécessaire l'accord de tous sur la publicité à donner à ces séances. La question est traitée avec une solennité extrême, avec la visitation de « l'ombre du sépulcre », et une sorte de précision juridique, qui réserve au « Voyant » le droit de donner le signal de la levée du secret. Dans un deuxième temps Charles est désigné comme étant ce voyant. Cet engagement donne lieu à la collecte, sur une copie faite *ad hoc*, des signatures apposées par les participants, y compris celle de Victor Hugo. En bonne règle, un exemplaire des engagements pris, avec le double aspect des devoirs à l'égard d'une révélation mystérieuse et des droits à une sorte de propriété intellectuelle sur les textes produits, devrait se retrouver dans les

---

[52] M, p. 1239-40.

[53] Catalanes, plus probablement : on parlait le catalan, « le patois » disaient les touristes, dans le village du Couserans où il a vécu enfant, et il a séjourné jusqu'à sa mort à Barcelone, capitale de la Catalogne. Bien entendu il pratiquait aussi parfaitement le castillan. *Journal* d'Adèle, p. 414.

[54] M, p. 1245.

archives de la famille Hugo, mais les éditions des comptes rendus n'en disent mot, de même qu'elles font silence sur les conditions très particulières où ce document a été élaboré et sur sa fonction très précise.

Cette obsession du secret est apparue très tôt chez les Hugo. La crainte de fuites malveillantes remonte en fait à la bataille d' *Hernani*. À Jersey il s'agissait de protéger les textes eux-mêmes, et non de rendre clandestin le fait d'interroger les esprits à l'aide des tables ; on n'est donc pas vraiment devant une pratique de secte, visant à créer une religion nouvelle. Chez Durrieu le blanquiste et Leguével le maçon un certain vocabulaire mystique pourrait donner le change, mais, imprégnés comme ils l'étaient de la culture de ces *sociétés secrètes* dont un chapitre des *Misérables* évoque l'influence sous la monarchie de Juillet[55], leurs buts étaient d'abord l'élaboration collective d'une théorie et d'une stratégie révolutionnaires, ensuite l'agitation politique.
Le document signé le 11 décembre répond à ces préoccupations : pas de hiérarchie, tout le monde peut être médium, à condition de se donner une formation, mais l'efficacité conduit à privilégier ceux qui ont le plus de « fluide » magnétique. La production de nouveaux textes est libre. Réduit, comme il le semble, à un tête-à-tête entre Xavier Durrieu et Edmond Leguével, le groupe d'Espagne ne recrutera pas[56] et ne produira plus grand chose. Cette règle conduira, chez les Hugo, à deux excès : d'une part l'éparpillement individuel, puisque chacun testera de son côté ses capacités magnétiques, pour des résultats toujours décevants ; d'autre part et conséquemment un déséquilibre en faveur du médium le plus efficace, progressivement promu au rang de « révélateur »[57] en face de catéchumènes. L'extraordinaire productivité des « gens de Jersey » a persisté tant que se sont maintenus la tension et l'équilibre entre ces trois pôles : le « voyant » ; son public à la fois acquis et rétif, dont il faut toujours reconquérir l'admiration et ranimer l'attention[58] ; enfin la présence de Victor Hugo et de ses manuscrits; l'existence de quelques incrédules joue le

[55] IV, I, 5.

[56] Toutefois des séances en espagnol pourraient suggérer l'existence au moins d'un participant local. Le 8 mars 1855, Hugo annonce qu'il a à poser « une question venue d'Espagne », que l'esprit de service traite avec une dérision insultante (M, p. 1459).

[57] La substitution de « civilisateurs » à « révélateurs » dans le procès-verbal de la communication de Socrate (voir M, p. 1241) révèle un certain malaise devant ce qu'on pourrait appeler la « tentation sectaire » inhérente à une pratique comme celle des tables.

[58] La dissipation devenue habituelle des assistants est attestée, lors de la séance du 18 février, par la demande adressée par l'intervenant à Victor Hugo, de l'aider à les rendre attentifs : M, p. 1455.

rôle d'une sécurité, un peu comme la mise à la masse d'un circuit électrique. En revanche, pour la divulgation des textes publiables, les règles du secret sont très strictes, mais liées au problème de la propriété intellectuelle de textes produits par un atelier d'écriture collective plutôt qu'à la conquête du monde par une religion nouvelle.

Les variantes

Le manuscrit Durrieu ne pouvait guère servir à l'édition des textes produits : reconstituer à partir de « Dieu est la p de la n du t » le texte « Dieu est la planète de la nuit du tombeau [59]» est quasiment impossible. On est en effet dans la situation du philologue ayant à déchiffrer un manuscrit ancien incomplet et très dégradé. Tel qu'il est, toutefois, ce document est utile pour l'établissement du texte, grâce aux variantes qu'il offre par rapport au texte publié. Dans ce même discours de Rousseau enregistré le 3 décembre, on constate que le texte noté par Durrieu est différent en certains points de celui qui a été édité. Dès les premiers mots le texte reçu dit « Jour et ***nuit*** sont synonymes », tandis que le texte noté par Durrieu est « Jour et ***ciel*** sont synonymes ». Le manuscrit est (pour une fois !) très clair, et ne permet pas de supposer une erreur de lecture, mais le texte qu'il donne énonce une platitude. Le texte transformé est apparemment un non-sens. En fait il ne s'agit probablement pas d'une erreur, mais d'une correction stylistique. Aux métaphores claires mais banales qui posent les équivalences spiritualistes Jour - ciel, ciel - Dieu, nuit - terre la version corrigée substitue un texte vigoureusement paradoxal, une sorte d'oxymore énigmatique tant il est présenté brutalement. Le copiste se souvient sans doute de cet autre paradoxe prononcé par « Napoléon » : « La nuit est plus lumineuse que le jour[60] » pour transformer cette trouvaille poétique très « hugolienne[61] » en une définition péremptoire. Ainsi le texte, fuyant la banalité qui affadit souvent les énoncés spiritualistes, devient, avant la lettre, « surréaliste », suggérant l'existence d'un espace où les contraires sont équivalents. Il est permis de supposer que Charles, meilleur médium, même après coup, a corrigé le texte transmis par un copiste trop fidèle à la lettre du texte. Autre variante, moins évidente, car elle résulte de la troncature : « j'ai *désiré* Dieu ; ressuscité je le vois » alors que le texte de Durrieu inviterait à lire : « j'ai *deviné* Dieu... ». Une autre correction – une suppression – semble bien avoir pour but d'atténuer le spiritualisme exacerbé professé par l'âme de Rousseau : après les mots « les soleils de l'intelligence », Rousseau

[59] M, p. 1238.

[60] M, p. 1233.

[61] Non sans un souvenir de Racine à Uzès : « Nos nuits sont plus belles que vos jours ».

ajoutait « *Ils ne brillent que dans la mort* » ; répétition trop explicite d'une idée déjà présente, mais avec quelle obscurité oraculaire ! dans la métaphore citée ci-dessus. Certaines absurdités, nous le verrons, sont dues aux erreurs du copiste ; mais dans l'ensemble l'effet d'obscurité est recherché et produit volontairement, au besoin par de discrètes retouches. Il ne serait pas absurde d'étudier la stylistique des tables, tâche dont on se dispense ordinairement un peu vite en disant que c'est « du pur Hugo, en moins bien ».

On peut suivre ces corrections tantôt minimes, tantôt importantes, dès les premières séances communes. Ainsi dans la communication de Charlotte Corday, au lieu de la question « aurais-tu commis ton *action* » on lit sur le manuscrit Durrieu « ton *crime* » qui reflète le parti-pris blanquiste[62]. Les deux versions du discours de Marat tenu le 2 décembre sont identiques, sauf à la fin. « La croix est indivisible » dit bizarrement le texte édité, alors que le mot tronqué du manuscrit Durrieu orienterait vers la leçon « ind*isc*utable», quoique la leçon finalement retenue soit à la rigueur compatible avec le contexte. En revanche au lieu de « la croix est ***mouvement*** » le manuscrit semble bien porter « monument », ce qui semble plus satisfaisant, faisant antithèse à « ruine ». Suppressions stylistiques aussi, pour ôter des précisions inutiles ou des antithèses mal venues dans le dialogue entre Hugo et Marat[63]. Après « ... la tête qui la niait » venait l'explication, bien superflue, « *L'intention constitue la différence* ». Après la phrase magnifique « Le sang que j'ai aux mains se fait lumière sur les tiennes », le livre des tables supprime l'emphase banale et les métaphores ridicules de « *Je me cache dans le tombeau du passé : tu te lèves dans le berceau de l'avenir* ». Enfin, après « oui, le monde libre ! », il omet l'injonction « *Montez au créneau* » qui suit de trop près *Stella* et le Josué de Jéricho. Dans ce cas précis on ne jurerait pas que ce n'est pas Victor Hugo lui-même qui a revu un texte qui, pour n'être pas le sien, aurait cependant reçu une sorte de label de qualité du seul fait d'être publié *avec* le sien. Car il est évident qu'au moins les textes des questions, quant à eux, ont été soigneusement revus et corrigés, sinon écrits en totalité après coup.

Dans d'autres cas les corrections sont conformistes : une main prude efface la définition très sensuelle que Marion Delorme donne de l'amour : « C'est la lèvre qui touche la lèvre ; c'est le regard qui boit le regard[64] ». Enfin, pour les propos de Socrate[65], de discrètes retouches orientent le texte vers une

---

[62] M, p. 1235.

[63] M, p. 1484.

[64] M, p. 1241.

[65] M, p. 1241.

philosophie du progrès plutôt que vers un spiritualisme exacerbé : le mot « civilisateurs » remplace « *révélateurs* », aux connotations trop religieuses, et les calvaires deviennent « infranchissables » dans l'absolu, tandis que le texte primitif ajoutait « aux vivants ».

Il faut enfin évoquer le cas des vers de Chénier : notre manuscrit fait apparaître que la version publiée est une mise au net, mais la transcription plus que lacunaire de Durrieu, apparemment peu intéressé par les amours de Néère et de Chromis, donne quelques exemples de vers refaits et effacés du compte rendu. Ainsi trouve-t-on « Néère veut mourir, *[car] Chromis infidèle / va demander à d'autres femmes qu'elle...* » avant la version refaite « Néère veut mourir, *les sylphes dans les bois...* ». On relève enfin, et surtout, pour les séances du 10 et du 11, ces indications précieuses : « corrections dans cette pièce [...] charge Ch Hugo » et « aussi corrections dans cette pièce ([...] chez V. Hugo) », la première seule ayant sa transcription développée et édulcorée dans le compte rendu publié : « Qui charges-tu de continuer ce travail ? – Charles Hugo »[66], mais « corriger » est tout autre chose que « continuer » : c'est avouer que les textes publiés ont été mis au point, à tête reposée mais toujours inspirée, dans la chambre de Charles.

Tachygraphie ou cryptographie ?

Dans ce cas précis on pourrait croire que le manuscrit Durrieu est utilisable comme un document de contrôle, qui nous offre une version des séances à l'état brut, telles qu'elles se sont déroulées « réellement ». En fait, les choses ne sont pas aussi simples, et la pratique de la troncation que révèle ce document n'est pas aisée à interpréter.

Il y a des cas où le procès-verbal semble avoir été rédigé sur le champ (à moins qu'il soit, chose improbable, la copie d'un tel procès-verbal non retouché). C'est le cas des incidents de transmission, enregistrés tels quels. L'exemple le plus clair nous en est donné lors de la séance du 22 octobre, déjà citée plus haut, où Saint-Arnaud vient parler : « – Mort. – qui ? nom de teste maudit. – Teste ? – non – [...] ton nom ? – Aveugles ! – On lit mieux et on voit : – **nom détesté, maudit ! ».** Aucun délai, ou presque, ne semble s'intercaler entre l'émission des signes sonores et leur transcription littérale ; il faut dire « presque », car la première transcription, erronée, résulte tout de même déjà d'une tentative du « second » pour délimiter des mots, proposant une interprétation désavouée par l'émetteur des signes, qui refuse de donner lui-même la solution.

---

[66] *Ibid.*, p. 1250.

D'autres indices donnent au contraire à penser que l'enregistrement a eu lieu en « léger différé », pour laisser au secrétaire au moins le temps de se faire une opinion sur l'intérêt des propos tenus ; ainsi on trouve souvent chez Durrieu (et chez lui seul) des mentions telles que : « après des trivialités » (septembre, « Lucifer ») ; « choses incohérentes aboutissant à » (19 octobre, « Kaleb ») ; « résultats insignifiants » (décembre, « l'habitant de Jupiter »). Le manuscrit des Hugo donne *in extenso* le texte de tels « résultats insignifiants » ; mais les échanges publiés laissant apercevoir que certains dialogues ont été laissés de côté comme « inconvenants », et sans doute détruits : Henri Guillemin a retrouvé, dans des conditions inconnues de nous, le dialogue de « Marat » avec Hugo, longtemps soustrait à la curiosité des chercheurs ; que ne donnerait-on pas pour avoir, s'il a vraiment existé, l'équivalent avec « Sade » !□

Dans cet ordre d'idées, il est inévitable de s'interroger sur la nature et la signification de cette pratique qui consiste non à abréger, mais à tronquer systématiquement les mots. La première hypothèse qui vient à l'esprit est qu'il s'agit d'une sorte de tachygraphie, comme pouvait en utiliser des journalistes dont la fonction était de rendre compte des séances de l'Assemblée. Les comptes rendus « hugoliens » des premières séances, moins soignés que les suivants, conservent encore des traces qui prouvent l'usage de telles abréviations dans le groupe Hugo. Ainsi, p. 1214, on trouve » Mad H » pour « madame Hugo » ; plus difficile, p. 1218 « mon temp » pour « mon tempérament ». Un indice inverse, et peut-être encore plus sûr, atteste que le secrétaire chargé de la mise au net était préparé à compléter des mots tronqués. On ne comprend pas autrement pourquoi, dans la séance Machiavel, on trouverait le mot « Phalariste [67]» – (que n'a sûrement pas dicté la table[68]) si le copiste n'était habitué à rencontrer des mots qu'on lui avait laissé le soin de compléter, sur le modèle *Évaris - te*[69]. Ces abréviations se rencontrent dans les questions posées par les assistants, mais surtout dans les propos laborieusement transcrits à partir des frappements. C'est très net dans le manuscrit Durrieu pour la transcription de la séance du 29 octobre avec Kant. Les commentaires et les indications « de régie » sont « en clair » ; en revanche la troncation apparait pour les propos tenus par Kant ; soit en direct, soit en différé, le compte rendu semble enregistrer le verbatim de la communication : c'est probablement « la table » elle-même qui abrégeait, et non les récepteurs du message.

---

[67] M, p. 1261.

[68] Voir M, p. 1459.

[69] Ou même socialis(te). Ou spiritualis(te).

□

Le développement qui suit n'intéressera personne : les spiritistes et les channellistes de tous bords ne s'intéressent pas aux modalités de la transmission, mais à sa réalité effective et à son contenu :les pratiquants ont tous leurs propres recettes. Et les hugoliens patentés, soucieux de se tenir à l'abri de la contagion, ont jusqu'à présent mis en quarantaine un texte dont l'origine est par trop incontrôlable[70]. Paradoxalement, grâce à ses imperfections mêmes, le manuscrit Durrieu peut nous permettre de comprendre un peu mieux la complexité et la précision du dispositif mis en place pour produire ces textes. Comme tout message, ils ont un émetteur, qu'il convient de laisser en dehors des investigations. C'est « un tiers », comme le dit Charles Hugo[71] : qu'on le désigne comme « l'inconscient » de qui on voudra, n'a aucune importance[i]. Il y a un message, qui a la caractéristique d'être présenté sous une forme numérique (une suite de nombres) ; le « médium », premier chaînon de la réception, le convertit en littéral oralisé, déterminant des lettres à partir d'une séquence de sons et les nommant une à une (à voix haute ou basse) à son second. C'est pourquoi il fallait qu'ils fussent deux dans l'équipe de réception : le second était chargé de passer à l'étape importante du littéral écrit. Mais s'il se bornait à noter les lettres à mesure qu'elles étaient identifiées par comptage, le résultat serait un ruban de lettres sans accents, sans apostrophes, sans majuscules, sans ponctuation, sans signe de démarcation de mot, un peu comme se présente un manuscrit antique ; Il y en a quelques exemples, mais courts et le plus souvent quand aucun sens n'a pu être trouvé. En réalité, comme beaucoup de chercheurs l'ont remarqué, selon cette méthode il aurait été rigoureusement impossible d'écouler dans le temps donné un trafic aussi

[70] Attitude dont sourient nos collègues d'outre-Atlantique ; voir Jann Mattlock, « Ghostly politics », *Diacritics*, « *Post-mortem, the State of Death as a Modern Construct*, vol. 30, n°3 (2000), p. 53-71. L'auteur énumère p. 58 les explications données par les critiques français, selon lui, pour cette surprenante chute de Victor Hugo dans l'addiction aux tables tournantes, dont la dernière est qu'en exil « il avait tourné un tantinet zinzin » (« the exil drove [him] a wee bit batty »), opinion qu'il attribue, un peu légèrement, à J.-B. Barrère.

[71] *Journal* d'Adèle, *1853*, p. 278. L'expérience que propose Hugo prouve bien que dans son esprit le médium pouvait bien anticiper la fin de la dictée des lettres par la table, que son dispositif aurait tout simplement « court-circuitée ».

volumineux que celui des grandes sessions[72]. En fait la fonction du second est plus importante et plus délicate : elle consiste à couper la chaîne des lettres en fonction des mots qu'il parvient à identifier. Ce que Charles appelait « deviner » : « J'ai deviné Munito »[73], ce qui demandait « du fluide ». La troncation dans le texte écrit pourrait donc s'expliquer si cette opération avait lieu avant même que la dictée du mot soit terminée : une fois « deviné » le mot qui est en cours de frappe, l'émetteur (théoriquement omniscient) en est informé, et cesse ses frappements dès que le message est désambiguïsé, pour passer immédiatement au mot suivant. C'est cette procédure qui dans le manuscrit Durrieu donne lieu à l'incident déjà noté lors de l'apparition de Saint-Arnaud, où le « second » a cru devoir pratiquer une coupure de mot inadéquate : à partir de « nomdeteste », il a *deviné* « nom de Teste » alors qu'il fallait lire « nom détesté ». Plus nettement encore, lors du dialogue avec Buzot le compte rendu porte : « Le ~~de la G~~ drapeau de la gauche ... » qui ne s'explique que si l'émetteur du message a cru déjà « deviné » ce qui devait suivre la lettre initiale « d », formant le mot « drapeau » et croyait pouvoir frapper les mots « ... de la gauche » avant de revenir en arrière pour rattraper l'erreur commise.

Il fallait une grande proximité entre le médium et son second, qui devait avoir une bonne connaissance du champ lexical où allait s'inscrire le message pour deviner promptement ce qui allait suivre : de là sans doute les fréquents changements que notent les procès verbaux. De là aussi l'importance des anaphores dans ces textes, puisque un mot apparu une fois pouvait faire retour à plusieurs reprises à l'aide de sa seule initiale : quand la guillotine revient, elle s'annonce comme « la g ». Et celles des antithèses, « berceau » par exemple rendant prévisible « tombeau » et vice-versa. Ces hypothèses semblent confirmées par l'aspect des enregistrements effectués par Victor Hugo lui-même. Ainsi, lors de la séance du 4 juin 1855 (Manuscrit NAF 16434, p. 25)[74] les deux ou trois premières lettres sont

---

[72] Le dernier en date, et le plus attentif aux détails techniques, est Naoki Inagaki, peut-être parce qu'il est familier d'une culture moins effarouchée par les fantômes que la nôtre depuis les Lumières : « Victor Hugo, auteur possible de textes des « Tables parlantes » : comparaison entre leurs Procès-verbaux et les « notes » prises par Hugo », *Actes du colloque franco-japonais sur la genèse de l'œuvre dans la littérature française*, textes réunis par Kazugoshi Yoshitowa et Noriko Tagushi, p. 99-113.

[73] M, p. 1223. Avait-il trouvé le nom de ce chien, qui sans être écrasé eut le bonheur d'inspirer quelque temps les rédacteurs de faits divers en 1815, mais qui était en 1853 complètement oublié, sur le manuscrit où sa mère avait commencé à rédiger le *Victor Hugo raconté* ? On le trouve tout au début de son travail, p. 274.

[74] Cette séance a ceci de particulier que pour la première fois le messager a exigé qu'on éteigne toutes les lumières.

inscrites en caractères isolés, mais les suivantes en écriture cursive, avec des lettres liées, ce qui permet de déterminer le moment où l'identification du mot commencé a fait cesser l'épellation d'une série de lettres en attente d'un sens. On aura donc « d i v » frappé et noté, puis « *erses* » non frappé et écrit en cursive (économie : 65 / 101 frappements, soit 64,56%) ; « p ar a » frappé et noté, puis « *dis* » (économie : 51,5 ou 53%, suivant le statut qu'on donne au second « a ») ; « s u p *érieur* » (économie : 76%). Dans le fac similé emprunté à Maurice Levaillant par Naoki Inagaki on constate très nettement ces différences de graphies. Seuls les mots « Josué » (nom propre, imprévisible en début de séance) et « épiderme », mot très éloigné du champ lexical créé par le contexte, sont entièrement écrits en script ; une analyse plus fine montre que l'hypothèse « épi » suivi d'un déterminant n'a été abandonnée qu'à partir de la lettre antépénultième. Peut-être est-ce l'étroitesse du groupe Leguével autant que la banalité des textes ordinairement produits qui y rendaient possible un recours encore plus hardi à ce système. Car frapper « vic s » pour « vicaire savoyard », « c dep » pour « couronne d'épines » offrait certes une économie de respectivement 67,5 % et 81,6% de frappements, mais il ne s'agit plus alors seulement de tachygraphie, mais de cryptographie. Aux initiés de s'y retrouver.

Le tandem composé par le médium et son assistant fonctionnait donc comme un unique « récepteur », qui lui-même était en interaction permanente avec l'émetteur dématérialisé, capable d'entendre et de lire les propos des récepteurs et « presque » leurs pensées, Naoki Inagaki refusant le « presque » – et avec les assistants. On demandait en somme au second d'avoir lui aussi une certaine sorte de fluide, l'oreille fine et l'intuition vive et sûre. Dans l'idéal bien sûr, conformément à la tradition mesmérienne qui était, en France en tout cas, l'ancêtre de la pratique des tables, c'est toute l'assistance qui devait, en formant une chaîne magnétique[75], participer non seulement à la réception du message, mais à sa configuration[76], ce qui se

[75] Une illustration publiée par Guillume Cuchet (*Les Voix d'outre-tombe*, Seuil, 2007, p. 67) illustre ce dispositif ; la table joue un peu le rôle du baquet mesmérien.

[76] Voir Robert Darnton, *La Fin des Lumières : le mesmérisme et la Révolution*, Perrin, 1984, dont la dernière partie s'intitule « De Mesmer à Victor Hugo ». Il y a des indices chez Leguével d'une transmission du fluide par contact: « Il le sait puisqu'il tremble » (M, p. 1234) ; « toi dont je sens la main » (p. 1256). C'était peut-être aussi la pratique importée par Delphine de Girardin, ce qui expliquerait qu'il n'y ait pas de verbatim de la séance du 11 septembre : voir le *Journal* d'Adèle, p. 276. L'adoption du guéridon et la décision d'établir un compte rendu formalisé de chaque séance impliquaient une rupture avec le modèle mesmérien.

fera à peu près à Marine Terrace, sur un modèle analogue dans son principe, lors de certaines séances de versification.

Les raisons d'une censure

Ainsi donc il apparaît que les anomalies que l'on constate dans la publication des comptes rendus de la famille Hugo sont comme la cicatrice d'une opération de coupure mal recousue, enveloppée dans une censure globale, qui concerne tous les documents qui se rapportaient aux séances de tables parlantes, et qui, comme le souligne Jann Mattlock[77], n'a pas été voulue par Victor Hugo : il n'a certes pas publié le *Livre des Tables* dont le manuscrit était tout prêt, mais n'a pas non plus ordonné sa destruction, ni fait, dans son testament « littéraire », aucune exception parmi les manuscrits qu'il léguait à la Bibliothèque Nationale. La soustraction des quatre cahiers de comptes rendus à l'inventaire du notaire Gâtine est donc, sauf à conjecturer des consignes données oralement, ce qui semble peu probable, le fait de ses exécuteurs testamentaires, qui sans doute avaient leurs raisons, tout comme leurs successeurs avaient les leurs de faire silence sur cet épisode honteux de leur grand homme. Un secret si maladroitement et si obstinément entretenu a eu finalement moins d'avantages que d'inconvénients, le principal était de laisser proliférer les indiscrétions et les hypothèses les plus fausses et les plus folles.

La seule question qui nous intéresse ici, c'est celle des restrictions que s'est imposées à lui-même Gustave Simon, lorsqu'il a pris la décision de lever cette censure, en 1923. Comme le relève Gérard Audinet, cette publication était à double tranchant : d'une part il apportait la caution d'un nom illustre aux théories spiritistes et *métapsychiques* dont il s'était entiché sous l'influence de son ami Charles Richet, mais de l'autre il compromettait l'autorité déjà contestée de ce nom par la soudaine révélation d'une pratique jusque-là obstinément (et vainement) dissimulée et démentie[78]. Il estimait probablement qu'à ce moment le parfum de scandale ou de ridicule attaché à la pratique des tables tournantes était largement évaporé maintenant que l'on parlait du *spiritisme* comme de *la* véritable religion *spiritualiste*[79]. En

---

[77] *Op. cit.*, p. 56.

[78] Gérard Audinet, op. cit., p. 96.

[79] L'idée a encore des défenseurs aujourd'hui, au XXIe siècle. Voir Nicole Édelman, « Le spiritisme, dernier avatar du christianisme ? », *Actes du colloque « Les religions du XIXe siècle »*, 26-28 novembre 2009, textes recueillis et publiés par Sophie Guermès et Bertrand Marchal, Août-Septembre 2011.

1921 Léon Denis[80], le successeur d'Allan Kardec, faisait tous ses efforts, non sans succès, pour dissoudre l'irrationnel brut des Tables dans l'eau tiède d'un spiritualisme laïc qui avait inspiré à son père Jules, outre une haine implacable du coup d'État et de son auteur, cette bible laïque qui s'appelait *La Religion naturelle* (publiée en 1856). Loin d'être déconsidéré pour avoir cédé à un emballement ridicule, Hugo, dans cette conjoncture, pouvait être accrédité comme précurseur de ce qui se présentait comme une religion laïque alternative au catholicisme, sauvegardant l'essentiel du spiritualisme chrétien sans renoncer aux joies d'un solide anticléricalisme.

Pour cela il fallait que rien ne vînt altérer la légende édifiante et attendrissante d'une pratique entièrement motivée par la volonté d'évoquer l'âme de sa fille défunte, alors que même les biographes *low coast*[81] peinent à colmater la lacune la plus surprenante de ces procès-verbaux : la quasi absence de Léopoldine tout au long des confrontations avec l'invisible. Par un cercle fréquent dans une certaine pratique de ce qu'on appelle histoire littéraire, on a interprété l'épisode des tables, sans même en connaître le détail, à partir des *Contemplations*, puis expliqué *Les Contemplations* par les tables. Il fallait donc reléguer dans l'ombre les séances qui manifestaient sans aucune équivoque la dimension *politique* qui avait au départ motivé l'irrésistible attrait exercé par les tables sur l'esprit de Victor Hugo et mettre l'accent sur le sirop spiritualiste dont les esprits enrobaient leurs propos. Robespierre et Marat devaient rester marginaux : leur réputation sulfureuse faisait qu'il était difficile de leur demander comment ils se trouvaient dans l'au-delà, et ils appartiennent à l'univers de *Châtiments* bien plus qu'à celui des *Contemplations*. Les séances menées sous le patronage de Leguével, et qui s'achèvent avec la magnifique séance où Hugo se trouve en situation de rendre des comptes à Marat, et réciproquement, venu juger les révolutionnaires vivants qu'il traite sans aucune indulgence, est une illustration étonnante du mot célèbre que Karl Marx emprunta à Hegel:

> La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se

[80] C'était le contemporain de Gustave Simon : deux ans seulement séparent leurs dates de naissance. Il a publié en 1921 un premier volume de sa Somme doctrinale, *Synthèse doctrinale et pratique du spiritualisme*.

[81] Façon de parler : leurs gains sont proportionnels à leur audience, non à la qualité de leur travail ; mais ils traitent leurs lecteurs avec les mêmes égards que les compagnies du même nom leurs passagers. L'un d'eux (qu'on nous pardonnera de ne pas nommer) n'affirme-t-il pas que le 11 septembre la table pour répondre à la question « qui es-tu ? » a frappé « L....E...O... *etc.* », ce que nous savons être faux : ce n'était pas seulement pour tirer à la ligne. Il est vrai que depuis il y a eu bien pire...

> transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à cette époque de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté. C'est ainsi que [...] la révolution de 1848 ne sut rien faire de mieux que de parodier, tantôt 1789 tantôt la tradition révolutionnaire de 1793 à 1795[82].

Sans vouloir ôter à Marx le mérite de l'originalité, une thèse analogue était déjà énoncée dans le livre de Giuseppe Ferrari, *Machiavel, juge des révolutions de notre temps*[83], qui attribuait cette fonction de fantôme-juge à Machiavel, qu'il plaçait, en bon patriote italien, à l'origine du processus révolutionnaire qui de 1789 à 1848 fit lentement monter l'Europe vers la lumière et la liberté : Machiavel apparaîtra dans la table peu de temps après le départ de Durrieu et de Leguével, et la question de la survivance de l'âme se trouvera étroitement liée, dans le dialogue que Victor Hugo entretient avec lui, à celle de la survie de l'élan révolutionnaire dans la nuit de l'exil et de l'empire. C'est dans cette seconde problématique que s'enracinent manifestement les grandes constructions métaphysiques qui occuperont Hugo, après les tables, des *Contemplations* aux *Misérables*.

Au temps de la république laïque mais conservatrice il n'était guère question de donner à entendre la voix de Marat, ni surtout de suggérer que Victor Hugo eût pu avoir la moindre accointance avec un tel monstre[84]. Non seulement Marat, mais toutes les séances de tables organisées indépendamment du deuil de « Soror [85]» devaient disparaître. La seule mention qui en est faite (« du 29 septembre au 8 décembre ») est fausse : elle sert à masquer la solution de continuité qui avait beaucoup atténué, en novembre 1853, la fascination du poète pour les manifestations des esprits, et suggère que c'est la seule pensée de la fille morte qui l'a renchainé à cette addiction.

---

[82] *Le 18-brumaire de Louis Bonaparte*, Éditions sociales, 1949, p. 13. Texte cité par Jann Matlock, *op. cit.*

[83] Publié en 1849, réédité pour la première fois en 2003, aux éditions Payot, collection « Critique de la politique ».

[84] Ce que Jann Mattlock appelle la *depoliticization* de la figure de Hugo sous la IIIe République.

[85] M, p. 1189.

Conclusion

Pour autant les séances « chez Leguével » écartées de l'édition des comptes rendus ne doivent nullement y être intégralement réintroduites ; l'honnêteté intellectuelle commande en revanche d'y faire figurer au moins celle aux quelles Victor Hugo a participé et d'utiliser les données qu'elles apportent pour une meilleure édition des textes. Pour un historien elles ont l'intérêt de fournir une radioscopie – une « analyse spectrale », comme on disait naguère – de l'idéologie républicaine au moment du coup d'État. Mais en somme l'épisode Leguével tient une toute petite place dans cette grande aventure de l'écriture tabulaire où s'est engagé le *goum* de Jersey à la suite de Charles (nous nous sommes jusqu'ici toujours abstenus de parler de « spiritisme » à propos de l'expérience de Jersey, non seulement parce que le terme est un anachronisme – il n'apparaît que deux ans après la fin des séances de Jersey, et il n'entre dans le vocabulaire courant, grâce à la presse, qu'en 1863, à l'occasion d'un scandale[86] – mais parce qu'il impose rétroactivement une interprétation partielle et partiale de cette pratique). Si le minuscule gravier qui a nom Leguével a gêné la conscience de Gustave Simon au point qu'il lui fallait absolument se débarrasser de ce *scrupule*, comme aurait dit Charles Hugo en excellent latiniste, c'est qu'il est une objection aux interprétations exclusivement mystiques ou spiritualistes de l'expérience de Jersey qu'il entendait faire prévaloir.

« Ralentir travaux » : par un effet de hasard objectif qui aurait ravi André Breton s'il l'avait connu de son vivant, c'est l'injonction implicite que Victor Hugo adresse aux esprits la nuit du 1er au 2 mai 1855, lorsqu'il s'aperçoit, lors des séances du 8 au 22 mars 1855, que son ombre sépulcrale est en passe d'écrire un double spectral de ses propres œuvres plus vite que lui-même, sinon mieux. Il mène alors à toute allure son grand poème *Solitudines Caeli* à un point d'achèvement suffisant pour être produit au grand jour, lors d'une lecture nocturne, dans l'espoir de le soustraire à la concurrence des ouvriers de l'invisible. C'est une fin de non-recevoir adressée à l'esprit qui proposait la veille un compromis apaisant :

> Nous avons une observation à faire ; il y a souvent dans nos paroles des rencontres avec ce que vous écrivez. Il paraît que cela gêne de grands travaux. [...][87]

Et de donner les termes d'un pacte assez inégal : aux esprits le fond, au poète les mots ! On comprend la réaction de Victor Hugo. Les propos sur le rêve qui viennent ensuite expliquer cette folle course de vitesse entre le

[86] Voir Guillaume Cuchet, *op. cit.*, p. 392.

[87] M, p. 1465.

poète et le médium rappellent opportunément qu'au premier étage de Marine Terrace une simple cloison séparait les rêves ou les travaux nocturnes du fils et les insomnies du père, lequel pour obéir au précepte « *Mille passus…* » s'absentait régulièrement tous les après-midi, laissant sa chambre vide sans clef sur la porte… et ses manuscrits en désordre. Il est sûr que les esprits lisaient les œuvres passées et à venir de leurs hôtes : comment ? La question leur a souvent été posée, sans autre réponse que celle que résume un vers admirable des *Contemplations* : sache, dit le spectre,

> Que tout a conscience en la création ;
> Et l'oreille pourrait avoir sa vision [...][88]

Des esprits on pourrait dire : « *Oculos non habent, et audiunt ; aures non habent, et vident* ».

La collaboration qui allia et opposa Leguével et Charles dans une sorte de rivalité fraternelle a pu ainsi se prolonger dans une autre joute, autrement redoutable ; il fallait du fluide et des munitions pour tenir le rythme d'une improvisation menée à toute allure sur des thèmes longtemps médités par lui-même et par son partenaire. Le plus grand intérêt des tables ne serait-il pas, plutôt que d'introduire dans l'exil un merveilleux sur lequel ironisera Karl Marx dans un passage du *Capital* que Walter Benjamin a commenté avant tout le monde[89], d'autoriser cette mise en commun de la création ?

Ralentir travaux est le titre que neuf ans après la publication de Gustave Simon, André Breton donnera au recueil de poèmes écrits selon la méthode de l'écriture automatique en collaboration avec Paul Éluard et René Char. Breton dans sa préface choisit d'équivoquer sur le mot « table » :

> Tout le monde a vu une table mais quand nous disons une table le malheur est que cette table à ce moment pour M. Breton est une table de café (car il boit), pour M. Char une table de jeu (car il ne joue pas), pour M. Éluard une table d'opération (car il est passé ce matin place de l'Opéra). Si l'un de ces messieurs dit ici : une table, vous voyez ce qui en résulte. Table rase une fois faite de ceux qui les écoutent prononcer le mot table, l'un après

[88] *Les Contemplations*, édition « Bouquins », p. 534.

[89] Ce qu'oublie de mentionner Jann Mattlock, qui cite à son tour ce passage, *op. cit.*, p. 66. Victor Hugo n'a pas connu les textes de Marx, mais il conseillait à ses fils d'étudier l'économie politique, s'ils voulaient épargner à la prochaine révolution des violences analogues à celles de juin 1848 ; voir le *Journal* d'Adèle Hugo, *1855*, p. 226, 4 juin. S'ils avaient suivi cet excellent conseil, il y avait de bonnes chances pour que Charles, doué et anticonformiste comme il était, devînt marxiste.

> l'autre, la poésie suit son cours, comme le Tarn dans les ravissantes inondations du Sud-Ouest[90].

La table adoptée par Charles, ce joueur impénitent, pouvait être, à l'aide d'une douteuse béquille spiritualiste, l'outil choisi pour définir une poésie capable d'affronter les conséquences du désastre politique du 2 décembre 1851. Les expériences de Jersey, dans leur inspiration première, étaient *bifrons* : tournées vers les traditions et les croyances millénaires de l'humanité, elles étaient aussi orientées vers un refus des normes et des règles venues du passé. C'est cette seconde voie que pour Gustave Simon il importait de fermer, et que les surréalistes, écrivains et artistes, ont tenté de rouvrir, en empruntant à Sade un explosif plus puissant encore que celui que pouvait fournir Marat.

[90] *Ralentir travaux*, édition présentée par Jean-Claude Mathieu, José Corti, 1989, p. 25.

II

LE MANUSCRIT

Saint-Girons
Bibliothèque municipale

FONDS DUCLOS

[Lettre de M. l'abbé Duclos annonçant au maire de Saint–Girons l'envoi de sa bibliothèque. Paris, 1896.]

Fichier :

« Duclos Xavier : correspondance et manuscrits de XAVIER DURRIEU, journaliste, écrivain, député de l'Ariège en 1848. Il s'exila en Espagne après le coup d'État de décembre 1851 où il s'adonna à des affaires industrielles (création d'une banque, etc.). Cette correspondance a été recueillie par l'abbé Duclos à Barcelone des mains d'un ancien député de la Constituante [Théodore Raynal, 1818–1896, négociant à Narbonne, représentant de l'Aude à l'Assemblée constituante (gauche modérée)], ami de XAVIER DURRIEU et témoin de sa mort. Xavier Durrieu est né à Castillon [en Couserans] en décembre 1814 et mort à Barcelone en 1868. Cette correspondance est numérotée C 174 n° de 9 à 12 bis. »

C 174–11

Correspondance 1848–1867
– pièce n° 1 : lettre à Xavier Durrieu de Victor Hugo fils, ads « 19 juin [1855]
– pièce n° 2 : lettre à Xavier Durrieu de Victor Hugo fils, ads » Marine–Terrace Jeudi 10 août » [1858]
– pièce n° 3 : lettre du même, ads « samedi 2 Xbre » (barré) [1854]
– pièce n° 3 bis : brouillon de lettre a, ns nd « Monsieur, je lis dans votre numéro d'hier, 11 août :

C 174–12

« Durrieu (Xavier), spiritisme, Jersey, 1853–54 : notes prises par Xavier Durrieu au cours de séances de spiritisme chez Victor Hugo. 1 liasse : 60 p. (phrases et mots inachevés).

C 174–12 bis
– pièce n° 13 : note biographique sur Xavier Durrieu par sa sœur.
– pièce n° 14 : note biographique sur Xavier Durrieu par sa sœur.
– pièce n° 15 : notes manuscrites sur « la comète de 1858 ».
– pièce n° 16 : biographie des membres de l'Assemblée Nationale, Durrieu (Xavier) [article de journal]

Principes de la présente édition

La transcription reproduit aussi fidèlement que possible la disposition matérielle des lignes d'écriture sur la page : retraits en début de ligne, espaces réservés pour compléter les mots tronqués ou enregistrer après coup des phrases entières soit dans les propos des esprits, soit dans les questions des participants. Les signes de ponctuation, ou leur absence, ont été respectés : le signe composé |. –| est d'un usage très fréquent non seulement pour introduire des propos rapportés, mais aussi avec des fonctions assez diverses.
Les feuillets n'ont été pas numérotés par Durrieu ni par les conservateurs de la bibliothèque. La pagination indiquée pour la commodité est purement arbitraire.
Pour faciliter la lecture tout en respectant l'aspect du manuscrit, les lettres manquantes à la fin des mots tronqués ont été restituées dans une police plus petite de couleur rouge ; quand il s'agit de mots ou de phrases entières, ils sont ajoutés dans la même police, et mis entre crochets. Ces restitutions sont évidemment toujours conjecturales et discutables.

Elles n'ont pas été faites systématiquement pour les séances dont il existe un compte rendu complet, pour lesquelles on pourra se reporter à l'édition existante.

Pour les sessions communes aux deux groupes (Durrieu et Hugo) le procès-verbal du groupe Hugo, beaucoup plus développé, est imprimé en vis-à-vis, sur la page de droite, d'après l'édition Gaudon. Les variantes ponctuelles sont surlignées en jaune. Les dialogues ou fragments de dialogues propres à un procès-verbal d'une séance commune, et qui n'apparaissent pas dans l'autre, sont imprimées en caractères gras.

Références :

La seule édition scientifique des comptes rendus des séances de tables tournantes chez Victor Hugo, établie par Jean et Sheila Gaudon, est donnée dans le tome IX des *Œuvres complètes*, Club Français du livre, édition préparée sous la direction de Jean Massin, 1968, p. 1167 à 1488.
Elle est désignée dans nos notes par la lettre M (comme « Massin »), suivie du numéro de page.

Le *Journal de l'exil* rédigé par Adèle Hugo, édité par Frances Vernor Guille, Lettres modernes, Minard, 1960-2002, est désigné sous la forme : *Journal* d'Adèle, suivi de l'année couverte par le volume.

Mystères des tables [1]

–

Les exilés, les malheureux
ont besoin de causer avec les esprits
transmondains

———

de Jersey
chez Victor Hugo[2].

[1] Première chemise, contenant les deux ensembles, Jersey et Espagne.

[2] Les deux dernières lignes sont d'une autre écriture, sans doute celle de l'abbé Duclos.

N° 9 C 174

(60 pages)
Tables qui parlaient
Chez Victor Hugo
à Jersey

Xavier Durrieu
en était[3]

---

[3] Deuxième chemise, contenant les séances de Jersey, chez Leguével et chez Victor Hugo.

Bacon, que penses-tu de l'influence de ta doctrine sur la philosophie
Rép. Chice[4]

Je suis l'ombre de la nuit
– mon nom est une idée[5]
– De l'~~mpam~~
– Je n'ai pas de nom
– Je serai prêt quand ł il faudra l'impossible

L'illusion[6]

==========

Mille fois je rêvai la voie ou-
verte pourquoi l es ł prit n'aurait–il [pas]
la perception de l'invisible la mort
ne détruit pas la ffinité. La me ~~des te~~[4]
suit lame aimée. – ton nom : Rousseau.
parle : L'humanité malheureuse de Lscp scepticisme

Bas du r°
Haut du v°

orgueilleux et menteur, regarde avec
dedain rouler ~~las~~ les mondes, son Dieu
est le hasard hommes aveugles, vous
passez votre vie, vous usez votre intel-
ligence à nier ce qui pourrait vous donner
sinon le bonheur, du moins la f
croyance qui console, la force
qui soutient !

---

[4] Ecriture très fine, au crayon, peu appuyée.

[5] *Cf.* le *Journal* d'Adèle 21 septembre, p. 280 : Victor Hugo : – « Tu es une idée, tu n'as pas d'âme ».

[6] Grande écriture, appuyée; lettres liées entre elles.

==========

suis né à Cayenne, ~~11 ans~~
Payet – monique – Donne nous un
conseil – Le cœur d'une mère est comme
le père jour vénérable ta re
leper[7]

Bas du Feuillet détaché, verso

Début des trois folios isolés (15x22 cm)

Haut de f°1 r°

==========

– mère .– – il ne me connaît plus.–
oh ! victor…

==========

après des trivialités : – Lucifer –
– il est vrai qu'après ce que tu as écrit, tu ne dois
pas croire en moi. – que penses-tu
et que peut être tes efforts seront vains. – Est-il possible [que Bonaparte soit]
victorieux ? – non. – [Quel est ton] nom ? – Lucifer.
– Es–tu sûr des forces ? –
philosophiques ? oui ? – parle, explique
. – on n'explique pas ; le
monde est si ignorant
ris, une volonté, plus forte que la tienne
ruinera toutes tes erreurs . –
– fais ta rubrique ; tu auras alors peut–être raison

==========

1^er^ octobre
– noms confus ; paroles incohérentes . –

==========

Buzot . –
Lacheté ! honte ! infamie ! Le ~~de la G~~ drapeau
de la gauche porte cette devise. Les morts mêmes en rougissent .–
– Girondins ? – Vain rêve ! Les Girondins
comme les montagnards, rêvaient la perfectibilité humaine. Nous voulions [chasser]
les rois ; Marat, Robespierre en appelaient trop aux passions ; la
passion les perdit . – réponse évasive

. – Vous etiez des Girondins en 1848 ; à cette

bas de f°1 recto

[7] Crayon, grande écriture appuyée. Une tache de bougie (lettres effacées). Pas de mot interrompu.

haut de f°1 verso

époque Vergniaud, Barbaroux eussent été montagnards
– Explique–toi . – L'idée devait produire les Girondins –
Est–ce toujours Buzot ? – non
==========
fargeau . – riego – pas de réponse .–
==========
19 octobre
Mère . – De qui ? – Xavier . – [Peux–tu me donner un]
conseil ? – La souffrance agrandit. L'exil est la
couronne du croyant . –
pensée ? – Oui – – homme, fils, n'en oublie
jamais les obligations; la mère, amour , hum[anité] ?[ilité] ?, voilà
mon conseil ! – Dois-je reprendre
? – prie, pense . –
encouragement ? – rêve ! qu'est-ce que [le]
rêve ? – vois !
==========
– Commines . –
Louis XI contre les grands? – Le premier coup de hache dans l'arbre
de la royauté, Louis XI le donna ; c'était une faute : le roi se
suicida. – point de vue humain
? – Louis XI était bonne créature, en abattant
les tours féodales, il ne pensait qu'au trône . – [Peux–tu t'exprimer]
en vieux français ? – les termes sont changés ; nos histoires ne sont
que des vieilleries ; vous ne m'entendriez pas. – nous sommes en etat
: ? – La Balue vous intéresse ; la cage
de fer, les Bastilles, les cachots créent les martyrs … – toujours
Commines ? – non
==========

Bas du folio1 verso
Haut du f°2 détaché, recto

–Dupin.– – L'ami de genevois[8].–

de jean–jacques ? – Rousseau était vraiment
sage ; il n'est … – (plus rien)
==========

–paoli . –

Napoléon ? – Ouragan révolutionnaire, il a rugi ; les rois ont été
terrassés. pour eux l'empereur, c'est le peuple révolté . – mais

---

[8] Claude Dupin, époux de la bienfaitrice de Rousseau en 1742–43, et non Dupin aîné, l'ennemi de Victor Hugo.

[qu'en est–il de la] mission que Napoléon [devait] remplir ?
–Napoléon avait oublié Bonaparte. Marengo menait fatale
ment à Waterloo.
–
pensée de Le Gall[9] ? –
oui
– Demande à ta mère. – à qui
? – Vous tentez Dieu ; vous voulez lever le voile
de lavenir ; vous ne savez donc pas que, si ce mur s'envolait,
la raison humaine s'obscurcirait ? – (pensée de
) – [Est–ce] toujours paoli ? – non

– qui ? j .j. rousseau – à qui
à ta mère ? – à tous – que prétendais tu ? .– Le devoue
ment est fils de la conscience .– X.– D. : – crois–tu

nos regards[10]
où nous sommes ? – Oui, encore ; le vicaire savoyard est un
honnête homme; ses principes sont le désintéressement, l'abnégation;
si l'homme se pénétrait de ses devoirs, les républicains nauraient
pas besoin d'autre catechisme . – mais la vraie preuve
métaphysique de l'existence de Dieu

? – j'ai trouvé la preuve de l'existence de
Dieu

Bas de f°2 r°
Haut de f°2 v°

dans la nature, dans mon coeur, dans l'homme et jusque
dans le coeur des méchants . – oui, [il y a beaucoup]
de [bons] sentiments dans ton livre ; mais [peut–on en]
déduire [une preuve]
irréfutable au point de vue métaphysique ? – La science
philosophique n'aura point de bornes ; comme l'humanité, elle est infinie.
–
– [Donc tu donnes une] réponse affirmative à ma question ?
– Mme Leguevel
– [Comment dois-je éduquer] ma fille ? – fais en une honnête femme

---

– Crudet Kaleb[11] . – choses incohérentes aboutissant à : –

---

[9] Plutôt que d'un Breton inconnu, ne s'agirait-il pas plutôt de Franz-Joseph Gall (1758–1828), inventeur de la phrénologie, dont la pensée était très discutée ?

[10] Ajout post. Lecture très douteuse.

– il n'y a rien de plus bête qun homme désespéré. – Anet[12]. Pas de résultat –
========== =====

22 octobre
– Mort . – qui ? – nom de teste maudit. – Teste ? –
– non – ton nom ? Aveugles ! – On lit mieux et on voit : –
nom détesté, maudit ! – ton nom ? – non. –
ici ? – oui – – aujourd'hui, je ne
puis ; vous mavez désiré, je reviendrai . – Va, tu peux
. – Vous m'avez maudit ! – ah ! mon Dieu ! – es–tu
Saint–Arnaud[13] ? –oui – (dans une conversation précédente [il avait été
question de lui] . – parler ? non – pourquoi ?
je l'ai dit ! coup d'état ? – Dans trois mois,
Je reviendrai . – iras–tu aussi voir les hugo à jersey[14] ? oui.
Les as–tu vus ? – non . – faudra–t–il qu'ils t'appellent ? – oui.
– tappellera ? – eux parle donc ! – Dans trois
mois, je vivrai ; aujourd'hui, je ne vis pas. – quelque

Bas de f°2 v° Haut du f°3 r° (folio détaché)

rapport [avec] ta situation présente ? – Le linceul qui me couvre
n'est pas levé. –
[connais–tu] nos préoccupations ? –
oui . – parle. – je serai maudit. – quand [viendra l'heure de la]
république ? – jai dit
==========
– fargeau
– henri – saint. –
–[Pourquoi as–tu voté la] mort de Louis XVI ? – J'ai voté
la mort
de Louis XVI, comme [je] voterai la mort de Bonaparte vous
aurez le devoir de venger le droit lhonneur, la vérité, la
justice. Louis XVI est une idée, un principe
Napoléon nest quun fait, un crime, un forfait, un vol.
– [Faut–il abolir la] peine de mort ,
politique surtout, [au] temps où
nous sommes ? – il y a deux options, démocratie et vengeance

---

[11] « Crudet », lecture douteuse. Caleb est un personnage du roman de Walter Scott, *The Bride of Lammermoor* (paru en 1819, traduit en français la même année). *Cf.* Adèle 1853, p. 348, 16 novembre.

[12] Claude Anet, encore un « ami » de J.-J. Rousseau.

[13] Son nom revenait souvent dans la conversation des proscrits ; *cf.* Adèle 1853, *possim.*

[14] Saint-Arnaud ne figure pas parmi les visiteurs venus faire parler la table de la famille Hugo.

souvenez–vous toujours que votre vie ne vous appartient
pas. – que ferais tu, toi, demain,
de Bonaparte ? – si je revenais, je serais
pris, et jugé comme un honnête [homme]. – mais toi, esprit
quel conseil [nous donnes–tu]? – Dieu a donné à l'homme
la conscience . – Encore un mot . – Abnégation.
==========
petion – pas de résultat – grand'mère de Leguevel
résultat personnel
==========
Fais ta prière ! – à qui ? – au sage. – quel
est ? au sot[15] ? – ? – au savant. La
même personne ? – non – à tous.

Bas du f° 3 recto

Haut du f° 3 verso.

– [Dis–nous ton] nom ? – mon nom est Zénon[16]. – pourquoi
[donnes–tu] ce conseil ? – la prière console ; la résignation est la négation
de la liberté humaine. – [n'est-ce pas un] démenti
[à] tes principes de stoïcisme ? – notre résignation fatale tuait
l'esprit, l'âme même . Mahomet est notre disciple. –
– X D. nécessité de la religion
pas ultérieur, philosophique – , métaphysique ?
– le dôme du futur temple devrait être le ciel.
– X D : [Donne–nous un] conseil
[au sujet de ce à quoi] je pense ?
– persévère
==========

[15] Lecture douteuse ; on pourrait lire « pot... » avec une troncation (?).

[16] Il est fort possible que ce nom vienne de la « Profession de foi du vicaire savoyard » (ch. VII, éd. Garnier, p. 100), ainsi que, le 7 décembre, Diogène, qui dialogue avec lui dans le texte de Rousseau, et, bien entendu, Socrate. Il y aurait alors une confusion entre Zénon d'Élée, dont Diogène réfutait un paradoxe célèbre par le mouvement, et Zénon de Cition, philosophe stoïcien, actif plus d'un siècle plus tard.

28 octobre

roland (pauline)[17] .– – ce grand élargissement [agrandit] le cercle de lhumanité; rayez le mot autorité sans cela vous mourrez esclaves ou transportés. Napoléon vous aura servi plus que vous-mêmes. Le Deux décembre a fondé légalité de l'homme et de la femme devant la pensée. Continuez louvrage du brigand . il a sacré la femme par la souffrance : reconnaissez son droit , puisque vous lui imposez des devoirs. hommes de l'avenir, croyez une voix du passé ! Vos mères, vos femmes ne seront vos egales que lorsqu' elles pourront sasseoir au même banquet politique . – Mme Leguevel : [peux–tu me donner un] conseil ? – souviens– toi ! – Vois- tu ce que je pense ? – je t'ai parlé, quand j'avais une voix humaine maintenant, je te dis : souviens-toi ! –[Je voudrais un autre] conseil ? – j'ai dit . – – Doute ! c'est là le cancer qui ronge le coeur humain . –

Bas du f° 3 v°
Fin des trois folios isolés

Début de la liasse (F° doubles, pliés et insérés l'un dans l'autre. Même papier, même format que les précédents : 15x22.)

Haut du f°4 r°

– tataw . – Lelan véloce . – huron des grands lacs .– mort le 28 août 1777 –

sont

– assassinés par les hommes de l'Oregon, alors que je voulais appeler aux armes, pour chasser les voleurs blancs .–

– Louisiane .– . – français.

annales colonies ? – non. – [quel est l'] avenir de ta race ? – vous lavez corrompue exterminée

---

après quelques hésitation, dans les commencements : – Bourreau – qui ? – Xavier – pourquoi ? – parceque tu es le bourreau de ton esprit – comment ? – Années perdues . –

conseil ? quand lhomme voit briller dans les ténèbres la lueur qui peut le diriger, pourquoi détourne t-il la vue ? . – ton nom ? Xy Xy . –

– Vous riez… – le même ? – non

---

[17] Victor Hugo lui a consacré un poème de *Châtiments* (V, 11), qui a été publié dans *Le Constitutionnel* de Jersey *le* 26 octobre, le jour même où paraissait le recueil. Voir le *Journal* d'Adèle, 1853, p. 366 *sqq*.

ma vie ne vaut pas ma mort. – Verrussot.– pas de résultat

Gautier Villabon, normand, – fusillé à Vire par les chouans en 1793 – [étais–tu] républicain ? – oui .– république [de] l'avenir ? – La foi vous le donnera

– mort. – mort .– Rouërie (le marquis)[18].
[Comment juges–tu] ton entreprise ? – ma conviction me poussait,

Bas du f° 4 r°
Haut du f° 4 v°

ma conscience était tranquille .– avenir de la france de la monarchie, royauté ou empire ? – Les rois ont pris à tâche de détruire le prestige de la royauté; cet empereur traîne dans la boue et le sang le dernier manteau impérial – à nos préoccupations ? – – faites mieux que vos devanciers; n'oubliez jamais que la Terreur emporte ceux qui la décrètent , qu'ils sappellent robespierre ou napoléon !
– [Quel est ton avis sur la] république de 1848 ?
– La Vendée ne pourra lutter qu'avec la Convention .–
– [tu ne réponds pas sur la] république de 1848 ! – je reviendrai
– pourquoi nous quitter ? – j'ai dit.

29 octobre
(Dans une précédente séance, Kant s'était présenté à une heure du matin. On le pria d'accorder un rendez–vous qu'il fixa lui–même au 29 octobre à 9 heures du soir). – on lui demanda : resteras–tu longtemps avec nous ? – il repondit : – qui sait ? – le 29, vers 9 h du soir, un personnage se présenta et dit : – répétez vos leçons.
pourquoi ? – pauvres humains ! – ton nom ? – mon nom ? rien . –
– raison ? — qu'est ce que la pensée ?
rien. – ton nom ? – illusion . –
Kant viendra–t–il ? – oui . – quand ? – quart d'heure. – serais–tu Kant ? – illusion . – parle : – Erreur, reste . – faut–il attendre Kant ? – oui . – (on cesse l'expérience.)

Bas du f°4 v°

[18] Armand Tuffin de la Rouërie (1750–1793), Breton, royaliste libéral et franc–maçon, héros de la guerre d'affranchissement en Amérique et organisateur de la résistance à la Révolution, précurseur de la chouannerie.

Haut du f° 5 r°

– au bout d'un quart d'heure : Kant. –
Laffinité existante entre lesprit
et la matiere, entre l'intelligence et la matière organisée, mal étudiée,
ou mal comprise, a causé bien des erreurs . La philosophie a montré bien
des mecomptes ; le flambeau que le créateur a donné à l'humanité
sest plus dune fois éteint ; sa raison a marché à tâtons ; sa pensée sest
obscurcie; et tout cela parce que lon a confondu raison, matière,
intelligence et machine, créature et créateur –

Il ne surgit pas dans l'esprit humain
une seule pensée qui nait sa realisation possible . – Kant sait-il
? – voulez–vous me revoir ? – [tu veux vraiment]
t'en aller ? – oui. – reviendras–tu la première fois
ou [nous le] desirerons . – oui. –
conseil ? – Veille ! – plus clair ?
– Dissèque !

==========

–Larochejacquelein.– – henri
Ton neveu ?[19] – son blason est couvert. – [quel est l'avenir de la]
monarchie en france ? – Vous demandez au Vendéen
ce qu'il pense ? vous interrogez le conventionnel.
[ce n'est] plus Larochejacquelein ? – non – qui ?

Bas du f° 4 r°

Haut du f° 4 v°

– Lebas[20]. – [Que penses–tu de] robespierre ? – thermidor,
époque fatale ! – revolution française ? – L'avenir
n'appartient pas à l'homme, mais Dieu lui a donné une conscience
qui enfante la conviction, une raison qui lui fait voir la vérité
– que penses–tu des republicains [et de leur action depuis]
2 ans ? – il ne m'est pas possible.... – continue
– non . – mot, t'en aller ? – Robespierre

==========

31 octobre
– Malthus – – amour, humanité
Deux mots bien mal compris, ou deux idées bien mal entendues !
vous faites de belles théories sur
la réformation de l'humanité , et vous passez sur tous les défauts
et les vices de lindividu humain . –

---

[19] Auguste Larochejacquelein (1784–1868) était, bien que beaucoup plus jeune que lui, frère et non neveu de Henri et Louis, les héros de l'armée vendéenne ; il était exilé depuis 1830 en Espagne, où il servait les carlistes. Il faisait ainsi le lien entre la Bretagne, lieu d'origine de Leguével et l'Espagne, lieu de destination du groupe.

[20] Philippe le Bas (1765-1794), Fidèle de Robespierre, qu'il a suivi jusque dans la mort.

– Vous avez compris Malthus ; il a pris brutalement le scalpel et la enfoncé dans le coeur de la société ; il la vue gangrenée, et, voyant l'impuissance de la volonté humaine, il a été Malthus.

==========

– poniatowski – appelle

Bas de f° 5 v°
Haut de f° 6 r°

Napoléon III ? – Napoléon III la Seine ! poniatowski[21] l'Elbe !

==========

– rapp[22]. – aujourd'hui de ton devoir (de) passer à l'empereur ? n'aurait–il pas mieux valu la consacrer à la France ? – le génie de Napoléon m'éblouissait ![23]

==========

– Victor (le maréchal) [24] – Que vois-tu (en) france (en ce) moment ? – je vois une forêt ; le chef des voleurs se cache ; il fuit la lumière comme le hibou ; le soleil de l'orient lui fait peur . – Explique–toi . – Bonaparte rêve ; napoléon dort. – Explique–toi encore . – le dôme des invalides recouvre le dernier des empereurs . – Dis avec precision ce que tu as vu en france
en ce moment ? –
– L'expiation commence . – Encore un mot. – france ! france !

==========

– Xira . – Quel pays ? – More. – d'où ? – je fus valencien – [où es–tu] mort ? – Tunis – Quand ? – (hésitation) –dis d ton nom ? – Odry[25]. – pourquoi xira ? – mes enfants, le more valencien ne vaut pas mieux que le more de pantin. – te souviens–tu [de]
Bressant[26] ? – rendez–vous bourgeois.
– parle donc ! – farceur ! – qui ? Devinez !

==========

– Mourir . – ma. – Maniel[27].– [As-tu quelque chose à] nous dire ? – Volez, on vous elevera une colonne ;

---

[21] Joseph Antoni, maréchal d'Empire, qui s'illustra glorieusement et fut tué à la bataille de Leipzig (1763–1813), au bord de l'Elbe. Il ouvre ici la série des maréchaux.
[22] Le général Jean Rapp, aide de camp de Napoléon Ier (1771–1821).
[23] Cette séance a été complétée après coup ; mots soulignés : encre bleue.
[24] Claude–Victor Perrin, « maréchal Victor », duc de Bellune (1764–1841. Il a fit ses débuts au siège de Toulon, sous les ordres de Bonaparte.
[25] Jacques–Charles Odry (1780–1853) était un acteur comique très apprécié du public parisien.
[26] Bressant (Prosper), 1815–1886, avait de grands succès depuis 1846 au théâtre du Gymnase.
[27] Lecture douteuse. À rapprocher peut–être de « Damaniels », un des noms supposés de « l'Ombre » lors de la séance du 13 septembre chez Victor Hugo (Massin, p. 1199).

calomniez, vous serez un homme d'esprit. Pauvres

Bas de f° 6 r°

Haut de f° 6 v°

enfants ! voilà votre société ! – il y a [en toi beaucoup d']
amertume . pourquoi ? – je fus condamné comme faussaire et jétais
innocent ; le chagrin m'a tué. – où ? – Rochefort ? – où [as–tu été]
condamné ? – Epinal. – quand ? – il y a 49 ans. – quel
age [avais-tu] alors – 29 ans. – ton innocence , du
moins, a-t-elle reconnue sur la terre ? – non. – as-tu un
dédommagement là où tu es ? – Dieu. – Es-tu heureux ? –
– heureux les justes ! – Encore un mot !
– Aimez-vous et n'accusez jamais légèrement !

==========

jersey

Diverses séances, en décembre

– vient une personne qui se dit Napoléon III endormi –

– or et sang sont les eaux de mon fleuve. jai voulu boire lor ; j'ai bu le sang

[Que penses-tu de ton oncle ?]

– j'use mes ongles à le déchirer[28]

– autre personne qui se dit Nicolas[29] **endormi**

– je suis la force luttant contre linfinité de l'idée. –

. – si tu veux, la logique est pour moi ;

mais le droit est contre moi. Talleyrand est la logique ; le peuple est le droit.

– jesus

Bas du f°6 v°

Haut du f° 7 r°

est notre proie ; nous l'exploitons de notre mieux ;

le culte catholique et le culte grec

sont les voleurs entre lesquels il a été crucifié . –

– Les religions sont filles de la grande Ayeule

la conscience : elles naissent et meurent, la conscience seule est éternelle

---

– autre personne qui se dit habitant de jupiter résultat insignifiant

---

– Morte. – – mère . – il le sait puisq il tremble ! – D – oui –

ton am parf l'air de mon tomb

c'est une fl qui b avec délices les larm dont tu l'arroses.

– ô mon f ! lutte et souffre ! l'exil est compr du tomb . le ciel dit à la tombe : je suis la patrie ! la tombe dit à l'exil : je suis le ciel ![30]

– Marat .–

Lamartine est un enf

Haut de folio 7 v°

biberon. –

rép ? –

deux ans .

(11 lignes)

(Pas de variante)

et en fait le calv de lidée

---

[28] Visite ignorée par Massin. (*Cf.* la séance du 12–13 septembre, p. 1192–1197), de même que la suivante, qui a pourtant eu lieu lors de la même séance.

[29] Nicolas 1er, tsar. Les hostilités entre la Russie et la Turquie avaient commencé. Absent de Massin.

[30] Voir Massin, p. 1234, « du 29 septembre 1853 au 6 décembre 1853 ».

Séances de décembre 1853
Comptes rendus du groupe Hugo

Du 29 septembre au 6 décembre 1853

Ce qui suit n'a pas été dit par les tables chez Victor Hugo, mais chez Edmond Leguevel, proscrit. La personne qui écrivait le procès-verbal, n'y étant pas habituée, a omis, dans les premières séance (*sic*), d'indiquer les dates et les heures.

Présents : Charles Hugo, Leguevel, Mme Leguevel, Durrieu, Théophile Guérin, Vickery.
Charles et Vickery *tiennent la table*.

– Qui es-tu ?
– Tyatafia.
– Le mot que tu viens de dire est-il d'une langue à nous connue ?
– Non.
– Est-ce la langue d'un peuple de ce globe ?
– Non.
– Tu es donc un être qui habite un autre globe que le nôtre ?
– Oui.
– Laquelle ?
– Jupiter.
– Les êtres qui habitent Jupiter ont-ils une âme et un corps ? Sont-ils composés comme nous de matière et d'esprit ?
– *(Pas de réponse.)*
– Sous le rapport métaphysique, les habitants de Jupiter sont-ils aussi avancés que nous ?
– Non. – Jupiter est-il donc une planète moins heureuse que la nôtre ?
– Oui.
– Selon qu'ils se sont bien ou mal conduits, les êtres humains sont-ils, après leur mort, dans des globes malheureux ou dans des terres heureuses ?
– Y a-t-il, dans Jupiter, comme ici, malaise matériel et malaise moral ?
– Oui.
– Y en a-t-il parmi nous qui sommes réunis ici qui iront dans des planètes moins heureuses que celles-ci ?
– X.X.
– Ignores-tu donc comment nous remplirons le reste de notre vie ?
– Oui.

(*Agitation de la table. Tournoiement. Xavier Durrieu et Charles tiennent la table*.)

– Qui es-tu ?
– Morte.
– Ton nom ?
– Mère.
– De qui ?
– Il le sait puisqu'il tremble.
– Veux-tu dire de qui tu es la mère ?
– Oui.

==========

Charlotte Corday
ton action ? est-ce un crime ? – non. –
– err ? – oui. – parle et caracté . – fanat
de l'innocence dev le sacrifice du crim , hécat volont
qui vient sur le bûcher *[pour]* étouffer la flamme et qui ne voit pas que cette flamme éclaire le monde ! –
Marat ? – Victime qui
se fit bourr. – Vois– tu Marat? — non. Je
suis son remords et il est le mien. – Vous aimez–vous ?
– Deux plaies saign ; mais leurs lèvres ne se
baisent pas. – amour *[dans]* ta vie ? – oui. – [lequel] *[pour qui*]? – la pitié
– amour terrestre ? – non. – maint ,
hom révol
[crime] *[action]* ? – non – Eta republicaine ? – oui
revol gra malgré le s ? – oui – quel est le
senti [tu vois] revol ? – la pitié
– prochaine ? – Deux ans – la rev proch employer[31]

Bas de folio 7 v°. Fin de la liasse commençant à 3 r°

Début de la deuxième liasse
Haut du folio 8 r°

==========

Mater Durrieu [es-tu heureuse]
dans [le monde où tu es ?] J'ai du chagrin
mon fils souffre. – [Comment juges-tu la] conduite de ton fils ? – la france est le
port ; les revolutions sont les fleuves, le rocher, c'est lexil la france est
la grande naufragée. – Entre Durrieu. Agitation de la table. – Veux-tu
ten aller ? – oui. hélas ! – *(Durrieu n'a eu que plus tard connaissance de ce qui précède.)*[32]
==========

[31] Cf M IX, p. 1235. Les mots en romain entre [ ] sont supprimés dans M; entre [] et en italiques, ce sont des ajouts (là où le manuscrit ne laisse pas d'espace blanc) ou des variantes introduits par M. le compte rendu de M comporte, outre la réponse à cette question, plusieurs échanges, et la venue de Robespierre. Leur absence du manuscrit Durrieu s'explique peut-être par un accident matériel : la coupure correspond à un bas de folio et à une fin de liasse. Peut-être aussi Robespierre n'était-il pas le bienvenu dans ce compte rendu. Voir plus bas.

[32] Entre * : écriture de Durrieu, ajout post.

– De qui ?
– Durrieu.
Durrieu. – Est-ce moi ?
– Oui.
– M'aimes-tu ? car moi je t'aime et je pense toujours à toi.
– Oui, ton amour parfume l'air de mon tombeau. C'est une fleur qui boit avec délices les larmes dont tu l'arroses. O mon fils, lutte et souffre. L'exil est compris du tombeau. Le ciel dit à la tombe : je suis la patrie . La tombe dit à l'exil : je suis le ciel.

(*Agitation, tournoiement de la table.*)

– Qui es-tu ?
– Marat.
– Parle-nous.
– Lamartine est un enfant. Thiers un sot, Lacretelle est un crétin, Louis Blanc un penseur, Cabet un rêveur. Le peuple seul est historien ; le fusil est l'outil, les révolutions sont la besogne, l'œuvre c'est la république universelle. Retroussez vos manches, mes vieux faubourgs ! L'âme de la Bastille triomphe aux Tuileries. Le spectre reparaît et remplace la statue sur la colonne de la Liberté !
– Es-tu content des républicains de 48 ?
– Non.
– Caractérise-les.
– Républicains au biberon.
– Crois-tu la république prochaine ?
– Oui.
– Dans combien d'années ?
– Deux ans.
– Que penses-tu de la délégation des pouvoirs ?
– Transition nécessaire. L'humanité ne marche qu'à pas lents, les révolutions sont ses bottes de sept lieues. Elle enjambe de temps en temps les Monts-blancs. En 89, elle a franchi le vieux rempart de la monarchie, elle a planté l'étendard de la souveraineté du peuple sur l'autorité démantelée. En 1848, elle a pris le drapeau et elle l'a secoué sur le monde. La poussière tombée de ses plis fructifiera, mais il faut du temps. La prochaine révolution formulera le dogme, la seconde l'appliquera.
– Que penses-tu de Robespierre ?
– Robespierre est le front de la Révolution. Sa tête décolorée, mais lumineuse, rayonne du fond du panier de la guillotine, et en fait le calvaire de l'idée.
– Reviendras-tu ?
– Demain matin.
– Quelle heure ?
– 9 heures.
– Est-il nécessaire que Charles y soit ?
– Oui.
– Sais-tu si Robespierre peut venir ?
– Oui.
– peut-on voir Charlotte Corday ?
– Oui.
– Quand ?
– Demain.
– Que penses-tu d'elle ?
– Vyshig.
–A-t-on commis une erreur ?

Début de la deuxième liasse
Haut du folio 8 r°

==========

Robespierre[33]
– parle. Louis XIV dit j'ai failli attendre[34]**. Moi j'ai attendu**[35] **– je ne prends jamais**
– je m'appelle nemesis
– personne ne ma jamais fait attendre pas même le [bourreau] *(?)*
– silence, mes chiens !

==========

Jésus
–Robespierre a tort. L'orgueil triomphe avec la terreur mais il retombe sur la fatalité. La terrible couronne de robespierre est implacable seule la couronne depines de jesus est pitié et pardon
– De toutes les epines qui font saigner ma tête, la plus douloureuse est [le] triomphe de mes bourreaux [*question*] – je suis nécessaire aux hommes je suis immortel comme un Dieu – pour l'homme ? non ; pour Dieu. Progrès ? – Les croyances ont eu leur temps cest aux idées à les remplacer ; l'homme a cru pour

Bas du folio 8 r°

Haut du folio 8 v°

éviter de penser ; [maintenant il faut] qu'il pense pour arriver à croire. tu dis ? – non. – nouvelle croyance ? – Dieu.
– les Dieux ne sont que les effets changeants et perissables du verbe éternel ; ils seront mis en fuite [par] lidée Les Dieux sont la misérable première forme de Dieu . – [quelle] affinité entre Dieu et l'homme ? – les religions mourront dans l'homme, quand Dieu sera immanent en lui – [Comment cela] ? – j'ai dit. – Comment [entrer en rapport avec Dieu] sans l'intermédiaire des religions ? – L'homme verra [briller] Dieu sur lui comme il voit le jour par un ciel nuageux ; il le sentira il le respirera, il en vivra ; de même

---

[33] Ajout post. La venue de Robespierre avant le 2 décembre, attestée par M, est ignorée par Durrieu.
[34] Ce détournement d'un mot célèbre de Louis XIV s'explique peut-être par un souvenir de la pièce de George Sand *Le Roi attend*, représentée le 6 avril 1848 : elle suggérait que les artistes désormais travaillaient pour le peuple, non pour le roi. La controverse qu'elle avait suscitée a pu contribuer à graver son souvenir dans les esprits.
[35] Robespierre ici s'identifie au peuple.

(*Pas de réponse. Agitation de la table.*)
– Qui es-tu ?
– Charlotte Corday.
– Dans la sphère où tu te trouves, comment juges-tu ton action ? Est-ce un crime dans le sens absolu du mot ?
– Non. Erreur.
– Caractérise ton action.
– Fanatisme de l'innocence devant les sacrificateurs du crime. Hécatombe volontaire qui vient sur le bûcher pour étouffer la flamme et qui ne voit pas que cette flamme éclaire le monde.
– Que penses-tu de Marat ?
– Victime qui se fit bourreau.
– Vous voyez-vous dans l'autre monde ?
– Non.
– Pourquoi ?
– Je suis son remords et il est le mien.
– Vous aimez-vous l'un l'autre ?
Deux plaies saignent, mais leurs lèvres ne se baisent pas.
– As-tu eu un amour dans ta vie ?
– Oui.
– Pour qui [*lequel*]?
– Pour la pitié.
– Un amour terrestre ?
–Non.
– Maintenant que tu connais les hommes de la Révolution, aurais-tu commis ton action [*crime*] ?
– Non.
– Étais-tu républicaine ?
– Oui.
–Trouves-tu la Révolution grande malgré le sang qu'elle a versé ?
– Oui.
– Quel est le sentiment qui pour toi domine la Révolution ?
– La pitié.
.– La peine de mort sera-t-elle un des moyens qu'emploiera la révolution prochaine ?
– Non.
– Sera-t-elle terrible pour empêcher le retour des hommes qui voulaient la bâillonner ?
– Oui.
– Que penses-tu de Blanqui ?
– L'eau sanglante de la baignoire de Marat l'a baptisé bourreau.
– Est-ce qu'il jouera un rôle ?
– Oui, il essaiera, mais il échouera.
– Devant qui ou devant quoi ?
– Le bon sens.
– Que penses-tu de Ledru-Rollin ?
– Manche de l'outil Danton.
(Agitation de la table)
– Qui est là ?
– Robespierre.
– Que penses-tu de Danton ?
– Mirabeau complet.
– En quoi Danton complète-t-il Mirabeau ?
– Par l'échafaud.

que [l'on] devine le soleil à travers le nuage, il devinera Dieu au fond du mystère . – quel support ? – celui de la nature
prière sera le dernier mot de pensée.
– pensée esprit ? – Descendre
dans l'homme c'est monter vers Dieu.
– lui-même n'est pas l'ouvrier de cette œuvre ; mon ouvrier , c'est mon amour ; mon œuvre c'est l'humanité , ma récompense c'est le ciel. – [Donne-nous un conseil]
– La Vertu, c'est le travail, le crime, c'est l'oisiveté ; quiconque travaille gagne, non pas toujours sa vie dans ce monde, mais dans l'autre, il la gagne . L'oisif c'est le vice même ; il ménage sa vie ; il tue sa resurrection[36] **–**

Ch Hugo : – rêverie
F. V. h – peur de lui–même
Mme Leguevel – joie d'enfant
Edmond Leguevel – vision
théophile Guérin – modestie de cœur

Bas du folio 8 verso
Haut du folio 9 recto

Xavier Durrieu **. – indécision**[37]

---

hudson love
– Envie. Le serpent mord la lime, la dent envie la serre ce qui rampe envie ce qui tombe

---

Judas.
– les trente deniers sont devenus
les trente millions ; le faux apôtre est devenu le faux prêtre judas
sappelle pie IX ; le Christ sappelle lidée ;
le calvaire se nomme l'exil ;
la tombe, c'est le passé ; la résurrection , c'est la république
– Explique-toi.

---

[36] Un des grands thèmes de la prédication maçonnique. *Cf.*"« Wo Tätigkeit thronet und Mussiggang weicht,/ Erhâlt sein Herrschaft das Laster nicht leicht" (« Quand l'action règne, quand l'oisiveté est bannie, / Le vice perd bientôt son empire », Schikaneder, *La Flûte enchantée*.

[37]. La séance est un peu exceptionnelle par la longueur, et aussi par la cohérence et la qualité des propos tenus, où s'exprime une doctrine d'esprit très maçonnique. Pour les portraits qui suivent les propos de Jésus, il se pourrait que les maximes sur l'oisiveté soient aussi des flèches contre les fils Hugo, désœuvrés notoires (leur père n'était pas le dernier à enfoncer le clou, voir le *Journal* d'Adèle, *1853*, p. 353). Seul Leguével est épargné, et même qualifié (par lui–même) de « voyant ».

– Mourir pour la Révolution, c'est se dévouer. Tuer pour elle, c'est se sacrifier.
– Le patriotisme de Danton a-t-il donc été désintéressé ?
– Oui.
– A-t-il failli sans s'être vendu ainsi qu'on l'a soupçonné ?
– Oui.
– Explique-toi.
– Danton est un orage. L'orage ne fléchit pas pour un rayon d'or qui tombe dans la nuée, il faillit parce qu'il n'est qu'une force aveugle obéissant à un souffle invisible.
Que penses-tu de Marat ?
– La gueule du lion dont Danton est la crinière.
–La Révolution est-elle prochaine ?
– Oui.
– Quand aura-t-elle lieu ?
– Dans deux ans.
– Es-tu toujours là.
– Oui.
– Que penses-tu de Saint-Just ?
– Volonté sévère qui ordonne à la mort de lui obéir.
– Que penses-tu d'Hébert ?
– Ongle du lion dont Henriot est la patte.
– Et Vergniaud ?
– Lyre en prose, mise en vers par Lamartine.
– Et Madame Roland ?
– Charmante sirène dans la mer de sang.

(Fin de la séance.)

Vendredi 2 décembre, neuf heures du soir

Présents : M. et Mme Leguevel, Charles Hugo, Victor F. Hugo, Téléki, Guérin, Durrieu.
(Charles et Leguevel *tiennent la table*.)
– Qui est là ?
– Marat.
– Nous pardonnes-tu de t'avoir oublié hier ?
– Oui.
– Charles. – C'est aujourd'hui le deux décembre, qu'en penses-tu ?
– Crime du prêtre et du soldat. Forfait de la religion et de l'armée, assassinat commis par le prêtre, profanation commise par le soldat, alliance de la colombe catholique et du vautour païen, monstrueux accouplement de l'oiseau qui ment avec l'oiseau qui tue.
Durrieu. – Parle encore.
– le bénitier est le grand égout. Le sang du Christ l'a rempli de douceur, les mains du crucifié l'avaient consacré, la patte des bourreaux le déshonore. Bonaparte est l'immondice qu'on trouve au fond du bénitier. Le deux décembre est le dernier amas du fumier du passé. La révolution l'emportera non à l'échafaud mais aux latrines. Elle n'emploiera pas comme nom [*nous*] la terrible charrette du bourreau mais l'ignoble tombereau du vidangeur.
– Quel sera le châtiment de Bonaparte et de ses complices ?

==========

Après quelques séances insignifiantes,
mère. Durrieu – la mère est le fanal des enfants
naufragés . peur présence ? – oui
Prie et pense . –
– L'espérance. – – découvrez-vous !
– tu vas en voyage , tu es pressé [38], nous
nous reverrons dans le m[onde des esprits]; c'est un voyage qui ne coûte
rien

==========

2 décembre 1853[39]
Marat

– crime du p et du s ; forf de la rel et de l'armée ; ass

– Le Bénitier

7 lignes

Bonaparte est limmondice

Bas du folio 9 recto

Haut du folio 9 verso

quon trouve au fond du bénitier. Le 2 decembre est le dernier amas de fumier
du passé : la révolution lemportera non a lechafaud mais aux latrines
elle nemploiera pas comme [nous] [*nom*] la terrible charrette
dubourreau mais l'ignoble tombereau du vidangeur
complices ? – j'ai fait de
lech un sommet je ne v pas qu'on me le s . le sang
oui,.– la fange non ! grâce pour la g . le bagne est la seule boue
qui ne s pas ; et encore je cr pour le b, le b na pas
mer B.
– Babeuf ?

---

[38] Allusion au départ pour l'Espagne programmé et imminent. Victor Hugo l'apprendra de Xavier Durrieu le 9 novembre (*Journal d'Adèle*, p. 325). Les Leguevel et Durrieu partiront le 14 décembre (*ibid.*, p. 434).

[39] Cf. M, 1239. Il nous a paru inutile de reproduire le texte lacunaire de Durrieu quand il est doublé par un compte rendu complet et correct. On se contentera donc de reproduire les sessions qui manquent dans M et de signaler les variantes.

– j'ai fait de l'échafaud un sommet, je ne veux pas qu'on me le salisse ; le sang, oui ; la fange, non. Grâce pour la guillotine. Le bagne est la seule boue qu'il ne souillera pas, et encore je crains pour le bagne. Le bagne n'a pas mérité Bonaparte.
– Veux-tu me permettre de me reposer une demi-heure ?
– Oui.

(La demi-heure est écoulée.)

– Es-tu toujours là, Marat ?
– Oui.
– Leguevel. – Que penses-tu de Babeuf ?
– C'est le rêveur amoureux de l'aurore, mais père de la nuit. Il aspire mais il tâtonne. L'idéal est son but et son écueil. Il trouve le vrai, mais il le trouble avec le faux.
– Mais le vrai une fois trouvé, comment le rendre pratique ?
– Combiner Babeuf et Fourier avec Jésus.
– Explique-toi.
– Babeuf rêve l'égalité dans la communauté. Fourier rêve le bonheur dans le mélange des jouissances ; tous deux ont raison dans l'affirmation, mais il leur manque la preuve. Or la preuve de la vérité, c'est le martyre. Jésus dit la vérité et meurt pour elle ; il couronne ses paraboles avec les gouttes de sang. Ses épines prouvent ses rayons ; la preuve de l'Évangile, c'est le calvaire.
–Durrieu. – Mais Babeuf a eu son martyre. Fourier aussi a eu le sien. Car il a vécu dans la misère, il a été raillé et il est encore méconnu. Comment donc peux-tu affirmer qu'il leur manque la preuve ? Ne
serait-il pas plus exact de dire qu'il y a quelque chose en dehors et indépendamment du martyre, qui est la vérité et la preuve de la vérité ? L'enseignement de Jésus n'aurait pas moins son divin caractère si au lieu de persécuter Jésus et de l'envoyer au calvaire, on avait accueilli son enseignement avec un enthousiasme unanime. Je te demande donc : 1° Contestes-tu que Babeuf et Fourier aient été martyrs dans le sens absolu du mot ? 2° La vérité et la preuve de la vérité ne sont-elles pas indépendantes du martyre ? 3° Quelle est la vérité et la preuve de la vérité ? Veux-tu répondre à la première question ?
– Oui.
– Parle. Voici la première question. Contestes-tu que Babeuf et Fourier aient été des martyrs dans le sens absolu du mot ?
– Oui. Babeuf a été guillotiné et il avait entrevu la vérité, mais Louis XVI aussi, lui qui avait fait régner l'erreur. En d'autres termes, la guillotine a été aveugle, la croix, non. La guillotine a tout frappé, elle n'a rien consacré. La croix a pris Jésus au milieu des hommes, l'a fait ramper sur le
Calvaire, lui a fait boire le fiel, lui a percé le cœur, cloué les pieds, meurtri le front, puis elle a saisi le mal sous la forme du vol et l'a placé sur la montagne, à côté de lui le bien. Par une dernière ironie, elle a voulu que le monde vît éternellement sur le même sommet la grimace du mensonge à côté de la larme sublime de la vérité. En voulant tromper, elle a éclairé. C'est pour cela qu'elle est infaillible aux yeux de la conscience. Le martyre et la preuve sont complets. La guillotine de Babeuf en face de celle de Louis XVUI ne prouve ni l'un ni l'autre ; isolée, la croix est indivisible. (?) (*indiscutable*). La guillotine de 93 n'est qu'une ruine aujourd'hui, la croix est un mouvement (*monument*).
–Durrieu ; – Nous demandons à méditer ta réponse. Veux-tu revenir une autre fois ?
– Oui.
– Quand ?
– Lundi prochain, 9 heures du soir.

11 lignes

C'est le calv
–mais bab martyre et fourier Vérité et
preuv de la v indep de mart

– oui, B a été guil[40]

Bas du folio 9 verso
Haut du folio 10 recto

et il avait entrevu la Ver

14 lignes

Ligne 13 : ...la croix est [indiscutable] [*indivisible*][41]
Ligne 14 : [monument] [*mouvement*][42]

==========

3 décembre

Lesurques.
– jurez–moi tous de combattre l'échafaud !
–si vous saviez pauvres enfants ce que
j'ai souffert, depuis le tribunal jusqu'à léchafaud ! j'ai pleuré
jai prié Dieu, je me suis tordu les bras dans leur horrible camisole de force j'ai crié : je suis innocent ce n'est pas moi ! – Non.
(déchirure) **ont pas même eu un écho pour ma Vie brisée**
croyez moi, un innocent qu'on tue suffit
panier où est tombée une tête est un abyme

Bas de recto folio 10
Haut de verso folio 10

sans fond pour la conscience humaine. une goutte de mon sang remplit locéan
l'océan n'est pas plus puissant ; le sang innocent versé est une marée qui monte éternellement vers Dieu

==========

Lacenaire
– Lechafaud qui tue Lesurques viole la justice en frappant linnocence. Lechafaud qui tue Lacenaire viole la justice en suspectant le repentir[43]

---

[40] Voir *M* 9, p. 1237. Dans le compte rendu de Xavier Durrieu, la longue question de Xavier Durrieu tient en 2 lignes.

[41] Il semble bien que le mot soit tronqué après les lettres « sc » et non la lettre « v ».

[42] Lecture un peu incertaine, mais « monument » est plus probable que la version M, et plus satisfaisant pour le sens.

[43] Absent de *M* 9.

[3 décembre 1853]

– Qui est-là ?
– Jean-Jacques Rousseau.
Durrieu. – Tu as beaucoup souffert et tu as beaucoup aimé, voilà pourquoi nous te sommes profondément sympathiques. On t'a reproché l'orgueil, mais cet orgueil était dominé par l'amour de l'humanité. Tu as commis des fautes, mais tu les a confessées et, à l'accent de ta confession, on sent que tu t'es repenti. Nous t'interrogeons donc avec confiance sur les imminents problèmes que tu as toi-même agités. Je prends la profession de foi du *Vicaire savoyard*. Tu as dit dans la première partie que tu croyais à Dieu, mais que tu ne pourrais le comprendre. Tu as dit en t'adressant à Dieu : « C'est le charme de mon esprit, c'est le ravissement de ma faiblesse de me sentir (lacune) devant toi. » Dans le monde où tu vis maintenant, ton âme a-t-elle de Dieu une perception nette et directe ? Ta croyance en lui se base-t-elle sur une certitude absolue ?
– Jour…
(*Refus d'aller plus loin.*)
Es-tu gênée ?
– Oui.
– Veux-tu que Charles se remette à la table ?
– Oui.
– La présence de Leguevel est-elle nécessaire ?
– Oui.
– Continue ta phrase.
– Jour et nuit (*ciel*) sont synonymes. Ciel et Dieu sont le même mot. Nuit et terre sont synonymes, homme et doute sont le même mot. Le génie est l'aurore, la tombe est le crépuscule, la résurrection est la lumière. Vivant j'ai désiré (*deviné* ?) Dieu ; ressuscité je le vois. Dieu c'est l'astre amour rayonnant dans l'infini et visible pour les yeux de l'âme. Les yeux du corps sont condamnés á ne voir que les
astres de la matière ; l'œil de l'âme peut seul contempler les soleils de l'intelligence [*ils ne brillent que dans la mort*]. Dieu est la planète de la nuit du tombeau ; j'ai été son Herschell.
Durrieu. – Peux-tu nous faire comprendre à nous, dont les yeux ne peuvent maintenant voir que les astres de la matière, en quoi consiste aujourd'hui pour toi cette vision de Dieu par les yeux de l'âme ?
– Oui.
– Parle.
– Je vois devant moi à des profondeurs infinies un abîme éblouissant qui semble m'attirer sans cesse vers lui. Je suis emporté par l'attraction irrésistible du rayonnement. Je vois toujours et je n'arrive jamais. Je suis plongé dans l'infini pour l'éternité. J'ai le vertige de Dieu.
Durrieu. – Es-tu pleinement heureux ?
– Mon bonheur est comme un parfum. Je le respire toujours, il m'échappe toujours. C'est l'enivrement sans cesse renouvelé, jamais rassasié. J'ai la plénitude du bonheur et j'en ai le désir. Je suis Tantale heureux et je reste Tantale.
Charles. – Parmi les sentiments humains y en a-t-il un qui puisse donner une idée humaine du bonheur ?
– Oui.
– Lequel ?
– L'amour.
Charles. – Mais ton bonheur est insatiable et l'amour humain amène toujours la satiété.

jean-jacques r

Blanc de six lignes

. – Jour et [ciel] [*nuit*][44] sont synonymes ; ciel et Dieu
sont le même mot . Nuit et terre sont synonymes ; homme et doute
sont le même mot . le génie est l'aur , la tombe le
crepusc ; la resurr est la lum . Viv j'ai
desiré *(?)* Dieu[45] : ressus je le vois. Dieu, c'est l'astre amour
–ray dans l'inf et vis pour les y de
–l'âme. Les y du corps sont cond à ne v que les
–astres de la nuit. Lóe de l'âme peut s contemp
les sol de l'intel ; [ils ne brillent que dans la mort][46].
Dieu est la p de la n du t

herschell !

(Déchirure)

Bas du folio 10v°

Haut du folio 11 r°

[5 décembre]

champ de bataille pas de notre siècle.
région sereine, toi au–delà de la vie, moi au–dessus
Dans la première révolution aurais–tu dernandé ma tête [*mort*][47]?
– (après [une hésitation]) – En 93, tu t'appelais Danton ; je te tutoyais, nous étions la tête de
la révolution. je nai jamais demandé la tête qui porte l'idée, j'ai
demandé latête qui la niait. – [L'intention constitue (la) différence]
. – Certains historiens se mettent à l'histoire comme les
vers aux [grands] cadavres ; ils y sont la pourriture qui veut
juger la mort.

---

[44] Aucun problème de lecture.

[45] Cf. « Mon fils, tenez votre âme en état de *désirer* toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. », J.-J. Rousseau, op. cit., p. 385. Mais la dernière consonne du mot tronqué semble bien être dev pour deviné.

[46] Phrase omise dans M.

[47] Dans M, p. 1485 les échanges préliminaires entre Victor Hugo et Marat sont beaucoup plus longs. Il est probable que Durrieu est arrivé en retard, une fois la séance déjà commencée.

– Figure-toi mon bonheur comme un bain dans un océan de rayons. L'amour humain a de ces rayons, mais il en faut des éclairs.
Leguevel. – Que penses-tu maintenant du suicide après ce que tu as écrit ?
– Le suicide est l'acte d'un voyageur qui a l'éternité pour voyager et qui a peur d'être en retard. Se suicider, c'est avancer l'heure de sa vie sur sa montre.
Leguevel. – A-t-on le droit de se suicider ?
– Non.
– Est-ce l'acte d'un fou ?
– Oui.
Durrieu. – Pourquoi les hommes ont-ils peur de la mort ? Puisque la vie où tu es est si heureuse, pourquoi la nature a-t-elle voulu que les hommes craignent la mort ?
– Dieu veut que l'homme vive, il lui cache la mort.
Durrieu. – Maintenant que l'homme est en possession de cette révélation n'est-il pas à croire qu'il ne craindra plus de mourir et qu'il sera porté à se suicider ?
– S'il se suicide il expose son paradis.
Durrieu. – Mais au moins, s'il vit tout le temps qu'il a à vivre, il n'aura plus peur de la mort ?
– Non.

[5 décembre 1853]

Victor Hugo. –Tu sais que je n'ai contre toi rien qui ressemble à de la haine. Tu sais que j'ai écrit de toi que ton but était grand. Le sais-tu ?
Marat. – Oui.
– Tu sais que je te regarde comme une des trois grandes figures qui donnent à la Révolution sa signification complète ? Danton, Robespierre et toi, vous êtes les trois rayons dont se compose la foudre révolutionnaire. Le sais-tu ?
– Oui.
– Sais-tu qu'il y a deux ou trois jours tout au plus j'ai fait des vers et même une strophe dont toi et Danton vous êtes le sujet ? Le sais-tu ?
– Non.
– Mais enfin tu sais que mon esprit s'occupe de toi sans amertume et sans fiel. Je respecte dans la grande Révolution le but que tu poursuivais, tout en détestant, pour les temps où nous sommes, les moyens que tu as employés. Par tout ce que je viens de dire, tu sais que je te suis sympathique. .
– Oui.
– Eh bien, maintenant, quoique je sente dans ma sympathie pour toi il y a la réserve absolue du moyen que tu as employé et qu'entre nous, bien que le sentiment et le but soient les mêmes, il y a tout la distance du procédé, dis-moi pourquoi je te fais peur ?
– Je suis la terreur. La terreur a peur devant la pensée. Robespierre, Danton et moi, nous sommes le tonnerre, tu es le rayon. Quand ils se rencontrent dans les cieux, la foudre fuit devant le rayon.
– Tu as été l'homme de l'œuvre fatale, et je prends ce mot *fatale* dans le double sens de fatale et de nécessaire. Cette œuvre nécessaire est aujourd'hui accomplie. Je suis de ceux qui non seulement excusent, mais glorifient les hommes qui, comme toi, ont concouru à la grande régénération humaine. Mais l'œuvre démocratique, dont tu as été l'ouvrier puissant, exige

je laisse mes os à la vermine : je donne mon âme à la vérité . Oui,
tu as raison , tu continue mon œuvre. le sang que j'ai aux mains se fait lumière sur les tiennes. [je me cache dans le tombeau du passé : tu te lèves dans le berceau de l'avenir] .
oui, l'Europe libre ! oui, le monde libre! [Montez au créneau], peuples ressuscités, votre calvaire finit ; votre évangile commence !

– oui les dictatures sont les restes
des chaines brisées par les révolutions et qui s'attachent à leurs mains la révolution future n'aura pas besoin de dictature ; elle sera tellement
forte qu'elle pourra être libre : elle dira à la liberté : Viens et les peuples sagenouilleront devant les deux archanges réconciliés et debout à la porte du ciel !

==========

La mort.
– Duperie républicaine
– je suis la mort ; je tue même l'espérance

Bas du folio 11 r°

[…/…Suite p. ~~80~~ 82]

aujourd'hui des efforts tout différents. Après la destruction du vieux monde, la réorganisation du monde nouveau. Ne penses-tu pas que les grands côtés de l'âme humaine, mansuétude, sérénité, sympathie, amour, sont désormais les conditions de la force et du génie politique ?
– L'orage et la lumière s'épousent dans l'arc-en-ciel.
– Il résulte de ce que tu viens de dire qu'un homme tel que toi, tel que tu as été de ton temps, serait impuissant dans la révolution future et qu'un homme tel que moi eût été inutile dans la révolution passée ; est-ce là ta pensée ?
– Non.
– Pourquoi ?
– Le révolutionnaire n'est pas plus responsable de la révolution que le père, de son fils. Nous avons enfanté la révolution terrible, la révolution Cyclope, qui n'a que l'œil qui pleure. Vous, vous enfanterez la révolution grande, la révolution Alcide, qui étouffe le serpent, mais qui pardonne ; qui triomphe du lion, mais qui n'est pas le tigre. En 93 tu aurais pris comme nous la tête de Louis XVI pour avoir la couronne. Il fallait tuer le roi ou la révolution ; il fallait être régicide ou parricide. Génie oblige. Tu aurais été Danton ou alors tu n'aurais pas été Hugo.
– Nos deux pensées se comprennent. Tu viens d'exposer admirablement comme quoi les mêmes hommes ne feraient pas les mêmes choses et comme quoi les choses changées doivent changer les moyens. Vous avez combattu et détruit le vieux monde, avec sa propre barbarie ; vous avez bien fait. Nous, nous devons construire le monde nouveau avec l'idée pure, et je suis convaincu que tu trouves que nous faisons bien. Vous avez fait la Révolution de France ; nous devons faire la Révolution d'Europe, et, pour cette œuvre-là, le sang versé sur le champ de bataille suffit. Ma maxime à moi, et la maxime des révolutionnaires de l'avenir, doit être celle-ci *: Craindre la mort pour les autres, ne pas la craindre pour soi.* La mort qu'on accepte, c'est le martyre ; le martyre est la couronne suprême de la vérité. La mort qu'on donne à autrui, c'était, en 93, le moyen nécessaire ; ce serait, maintenant, le crime inutile. Réponds-moi et voyons si nos deux pensées, quoique parties de deux points différents, continuent de converger.
– Esprit, écoute. On a fait de la guillotine mon carcan dans l'histoire. Ce n'est pas la tête de Charlotte Corday que le bourreau soufflette, c'est la mienne. Eh bien, cette guillotine, j'en suis fier ; je relève le front devant elle et je regarde fièrement son couteau avec mes yeux de spectre. Je lui dis : « Merci. » Vous, vous avez raison, mais je n'ai pas tort. Vous êtes le champ de bataille. Je suis l'échafaud ; nous nous donnons la main dans le sang. Nous allons par la barbarie à la civilisation. Le fleuve est rouge, qu'importe ! Le port est rayonnant. Nous sommes les nageurs de l'avenir.
– Je fais une différence profonde, et il est impossible que tu ne le saches pas, entre le sang et le sang. Le sang versé sur le champ de bataille et le sang versé sur l'échafaud représentent l'un la lutte, l'autre l'oppression. Tu as raison de dire que l'échafaud et le champ de bataille sont tous les deux la barbarie, mais l'échafaud est encore plus loin de la civilisation que le champ de bataille. C'est le pas de notre siècle. Au siècle prochain la guerre aura disparu, comme l'échafaud. En attendant et dès à présent – pour bien préciser et marquer la différence qu'il y a entre les hommes qui remplissent ta fonction et les hommes qui remplissent la mienne – je vais t'adresser une question en deux parties. Nous causons tous les deux dans la région sereine, toi au-delà de la vie, moi au-dessus. La question que je vais te faire n'a donc rien d'amer dans mon cœur et ne doit pas te troubler. Je t'en

ai dit le but. En voici la première partie : si j'avais vécu dans la première révolution, aurais-tu demandé ma tête ? Veux-tu répondre ?
– Non.
– La deuxième question t'aidera à répondre à la première. Tu feras une réponse collective ; j'aurais mieux aimé une réponse successive. Mais soit ! Voici la deuxième partie : si tu vivais dans la révolution future, demanderais-tu ma mort ?
– Non.
– Tu réponds que tu ne demanderais pas ma mort dans la révolution future. Donc tu peux répondre si tu l'aurais, oui ou non, demandée dans la première ?
Silence de la table.
– Est-ce que tu refuses de répondre à cette question ?
– Non.
– Eh bien, dans la révolution passée, aurais-tu demandé ma tête ? Veux-tu répondre ?
– Oui.
– Parle.
– En 93 tu t'appelais Danton, je te tutoyais ; nous étions la tête de la Révolution. Je n'ai jamais demandé la tête qui portait l'idée ; j'ai demandé la tête qui la niait.
– Tu sais que dans ma pensée, l'histoire est entièrement à refaire. Elle est remplie de 93 faits par les rois et glorifiés par les historiens courtisans. Un seul 93 a été fait par le peuple ; il a été l'objet d'un immense et unique anathème. Je suis de ceux qui, en confrontant tous les crimes du passé avec la grande expiation dont vous avez été les ministres, absolvent et, je le répète, glorifient l'expiation. C'est en donnant la mort que vous avez donné la vie. Nous, nous avons autre chose à faire. Vous avez donné la vie à la France. Nous, vos fils, nous devons donner notre âme au continent. Cette âme, c'est la république. Donc un lien profond unit nos deux œuvres, et vous devez nous comprendre, vous qui êtes mort pour le vôtre. Il ne peut y avoir entre nous aucune haine. Vous avez commencé, nous terminons. Seulement, à mesure que l'œuvre avance, le jour se fait, et ce que vous avez ébauché dans la nuit, nous le complétons dans la lumière. Voilà tout le secret de la douceur que les faux révolutionnaires du passé nous reprochent à nous, les véritables révolutionnaires de l'avenir. Veux-tu parler à ce sujet ?
– Oui.
– Parle.
– Certains historiens se mettent à l'histoire comme les vers se mettent aux [*grands*] cadavres ; ils sont la pourriture qui veut juger la mort. Je laisse mes os à la vermine ; je donne mon âme à la vérité. Oui, tu as raison, tu continues mon œuvre ; le sang que j'ai aux mains se fait lumière sur les tiennes. [*Je me cache dans le tombeau du passé, tu te lèves dans le berceau de l'avenir.*] Oui, l'Europe libre ! Oui, le monde libre ! [*Montez au créneau, peuples ressuscités*] Peuples ressuscités, votre calvaire finit, votre évangile commence !
– Tu viens de prononcer deux fois ce mot : *Libre*, et, à ce sujet, et comme il est impossible que vous, qui êtes dans la lumière de la mort, vous ne voyiez pas toute la clarté de l'avenir, je vais te faire une question sur un point qui me tourmente. La patrie est sainte, mais la liberté est plus haute encore. C'est ce qui fait que Spartacus est plus grand que Léonidas. Eh bien, dans la Révolution future, dans la révolution d'Europe, je m'habitue à cette pensée que la France doit se fondre dans l'unité des peuples, que l'idée de patrie doit s'affaiblir en se généralisant. Mais j'entends dire autour de moi que, dans le rude passage de l'état présent à l'état futur, la liberté aussi devra peut-être être voilée. C'est là ce qui me préoccupe. Je ne voudrais pas, pour la liberté, même une éclipse d'une heure. Rien ne doit s'interposer entre cet astre et l'homme, rien, pas même une révolution. Je te demande donc : aurons-nous la révolution d'Europe sans dictature et par la liberté ? La liberté sera-t-elle le but ? Sera-t-elle le moyen ?

– Oui, les dictatures sont les restes des chaînes brisées par les révolutions et qui s'attachent à leurs mains. La révolution future n'aura as besoin de dictature : elle sera tellement forte qu'elle pourra être

libre. Elle dira à la liberté : Viens ! et les peuples s'agenouilleront devant les deux archanges réconciliés et debout à la porte du ciel.[*]

[*] Même si l'on refuse d'admettre que c'est vraiment l'âme de Marat qui est présente dans la table, il faut reconnaître qu'on trouve ici bien des traits de la rhétorique et de la pensée du vrai Marat, « tel qu'en lui-même l'éternité le change » – qui ne sont pas sans quelque parenté avec les thèmes développés par Victor Hugo à l'époque de *Châtiments* : nécessité de briser les « chaînes de l'esclavage » (titre du principal ouvrage de Marat) ; nécessité pour la révolution de renverser la hiérarchie entre les grands et les petits ; supplication faite au peuple de « se réveiller » ; dénonciation des historiens, des politiques et des faiseurs d'opinion qui par servilité s'efforcent de l'endormir et de l'enfoncer dans le mépris de soi-même (ce développement annonce très littéralement un passage de la conclusion de *William Shakespeare* : « Que l'histoire soit à refaire, cela est évident ...» III, III, 3). D'où le caractère scandaleux de ce texte qui, tout en marquant avec force les différences (notamment sur l'appel à la violence et à une dictature en désespoir de cause), associe la radicalité de Marat et le prophétisme de *Châtiments*.

Haut du f° 11 v°

==========

Odry

– le Diable a perdu sa queue ; je lui ai offert celle des Variétés , les jours où je joue les s ; il a accepté et maintenant

Il [est obligé de] … en coudre tous les trous du pantalon.

==========

7 décembre

Jean-Jacques Rousseau

délégation– dôme de lhum est la pensée.

6 lignes sans variantes

institut. –

dég les vrais int de l'hum

de telle sorte

– oui[48]

==========

Marion Delorme

définir amour ?

L'abeille aime la fleur. . Lamour

[c'est la lèvre qui touche la lèvre ; c'est le regard qui boit le regard].

Lamour

cest labeille parfumée qui apporte le miel à la femme , et qui donne lencens à lam

embaumée.

Bas du folio 11v°

[48] *Cf.* M, p. 1240. Pas de variante.

Mercredi 7 décembre 1853

Présents : M. et Mme Quennec, M. et Mme Leguevel, M. et Mme Guérin, Charles et Victor F. Hugo, Xavier Durrieu.
À la table : Leguevel et Quennec.
– Qui est là ?
– Evididerot.
– Es-tu Diderot ?
– Oui.
– Parle.
– Di.
(La table s'interrompt.)
–Y a-t-il quelque chose qui te gêne ?
(*Silence.*)
– Pourquoi ne dis-tu pas ce qui te gêne ? Parle.
– Impolis envers J.-J. Rousseau.
***(En effet ce soir-là on avait un rendez-vous à six heures avec J.-J. R et on y avait manqué.*)**
Charles Hugo – Nous avons pour toi et pour J.-J. Rousseau une admiration profonde. Nous comptions sur l'indulgence de J.-J. Dans le monde où il est maintenant il voit et il comprend les faiblesses humaines. Nous le prions instamment de nous pardonner. Veux-tu le prier en notre nom de revenir ?
Oui.
– Dans combien de temps ?
– Dans un quart d'heure.
***(Le ¼ d'heure écoulé on reprend. Leguevel et Quennec à la table.*)**
– Qui est-là ?
– J.-J. Rousseau.
– Nous te prions de nous pardonner. Acceptes-tu nos excuses ?
- Oui.
Leguevel. – Tu nous as parlé de deux assemblées auxquelles les partis délèguent leur souveraineté. Cependant dans le traité sur le gouvernement de Pologne tu as dit : « Un des plus grands inconvénients des grands états, celui de tous qui rend la liberté le plus difficile à conserver est que la puissance législative ne peut s'y montrer elle-même et ne peut agir que par députation. Cela a son mal et son bien, mais le mal l'emporte. Le législateur en corps est impossible à corrompre, mais facile à tromper ; ses représentants sont difficilement trompés mais aisément corrompus et il arrive rarement qu'ils ne le soient pas ». Tu croyais comme nous aux inconvénients capitaux de la députation. Pour appliquer [*sic* pour « *expliquer* »] la différence entre cette opinion et la réponse de l'autre soir, on peut alléguer que la délégation ne sera qu'un état transitoire. Mais alors, peux-tu nous die quelle forme gouvernementale ou sociale définitive doit succéder à la délégation ?
– Oui.
– Parle.
– Il y a deux immenses questions agitées pour être résolues par le génie humain, le dôme...

Haut du f° 12 r°

– Diogène . – vertu ? C'est le fond de [mon]
[*d'un*]
t
des f int civil ?
lie

10 lignes sans variante[49]

Socrate
: le coq, cest l'aurore.
Qui me
le nom de Dieu ! son nom n'est ni jup ni Dieu, c'est pensée !

Bas du f° 12 r°

[49] *Cf. M* 9, p. 1241. Pas de variante.

(La table s'interrompt et refuse d'aller plus loin.)
– Es-tu gênée ?
– Oui.
– Par qui ?
– Leguevel.
(Charles prend la place de Leguevel.)
– Veux-tu continuer ?
– Oui.
–... de l'humanité c'est la pensée. L'enceinte des assemblées changera, mais ce dôme restera. Déléguer l'action des hommes c'est pour l'humanité une abdication, mais déléguer la pensée c'est un couronnement. L'action pour être libre doit pouvoir s'isoler. La pensée pour être forte doit pouvoir se fondre. La transition, c'est la délégation des pouvoirs politiques. Le but c'est la fusion des pouvoirs intellectuels. La dernière assemblée de l'avenir, l'assemblée définitive s'appelle institut.
Xavier Durrieu. – Voici comment je comprends la réponse. Aujourd'hui encore la vérité religieuse, morale, politique, sociale, n'est pas complètement dégagée. Elle se fait péniblement jour à travers les erreurs, les préjugés, l'ignorance, les obstacles de toutes sortes que lui opposent les passions mauvaises et les sentiments dépravés. Notre œuvre doit consister à la dégager chaque jour davantage, à définir les vrais intérêts de l'humanité de telle façon que les intérêts d'accident, de privilège et si l'on peut ainsi parler de corruption abandonne tout à fait la lutte. Il faut en d'autres termes que l'ambition égoïste soit, non plus seulement un vice exécrable, mais une monstruosité impossible. N'est-ce pas là le sens précis de ta réponse ?
– Oui.
(Agitation de la table.)
– Est-ce encore J.-J. Rousseau qui est là ?
– Marion Delorme.
Ch. Hugo. – peux-tu nous donner une définition de l'amour ?
– L'abeille aime la fleur, l'une donne le miel, l'autre le parfum *(C'est la lèvre qui touche la lèvre ; c'est le regard qui boit le regard)*. L'amour, c'est l'abeille parfumée qui apporte le miel à la femme et qui donne l'encens à l'homme ; l'amour, c'est la corolle ailée, c'est l'aile embaumée.
(Agitation de la table)
– qui est là ?
– Diogène.
– Le cynique ?
– Oui.
Ch. Hugo ; – Qu'est-ce que la vertu ?
– Le fond d'un (*de mon*) tonneau.
– X. Durrieu. – Explique-toi. Entends-tu par là l'indépendance de l'esprit, le dégagement des intérêts de ce qu'on a jusqu'ici appelé la civilisation ?
– Tous les tonneaux ont une lie, excepté le mien ; au fond de mon tonneau il y a la résignation, c'est-à-dire le devoir ; la philosophie, c'est-à-dire la pensée, l'amour, c'est-à-dire la prière. Ce vin-là s'appelle la vertu.
– X. Durrieu. – Oui, nous voyons que tu étais non seulement grand mais bon. Mais l'indépendance et la bonté ne suffisent pas pour constituer la vertu. Tu avais la

Haut du f° 12 v°

– nous comprenons
Mais tes comp
– Les contemp pour les [révélateurs] [civilisateurs] ne s
rien : l'human est tout Jésus a bu le fiel
et les vér des siè à venir. Err en deçà de mort (*montagnes*)!
Vér
au–d ! Les calv s infranchissables [aux vivants][50] ; les
Sinaïs
sont, de toutes les mont , les plus [près] [*proches*] du ciel ! –

calvaires dans l'av
–
cache Dieu ! –
Justement condamné ? – mes contemp[51]
3 lignes

des c de pierre d'Arist
==========
tonn mar
tenu par un jup bouf . –
lois et la société de ton temps
strepsiade

Bas du folio 12 v°

[50] Omis par M.

[51] *Cf.* M 9, p. 1242. Une variante.

résignation, mais tu n'avais pas l'action. Il ne fallait pas seulement sentir dans le tombeau, il fallait se montrer et agir.
– J'agissais en restant immobile, mon tonneau coulait sur le monde.
(Agitation de la table.)
– Qui est là ?
– Socrate.
X. Durrieu Tu as rempli une mission immense, une mission philosophique et sociale. Obéissais-tu seulement à l'imploration [*inspiration*] de ta conscience et de ton génie ?
– Oui.
– Ce démon familier dont on a tant parlé, n'était-ce donc qu'une invention de tes ennemis.
– Non.
– Qu'était-ce alors ?
– Les grands esprits sont les causeurs de Dieu. Ils ne sont jamais seuls. Leur voix est double. L'homme qui entend, croit qu'ils ont un démon familier. Ce démon, c'est Dieu.
X. Durrieu. – Tu as été condamné pour avoir combattu les dieux, pour avoir ébranlé la foi dans les dogmes du polythéisme grec. Tu as été mis à mort par les défenseurs d'une prétendue morale qui consacrait toutes les agressions et toutes les corruptions. Tu as cherché dans la raison la vraie métaphysique et tu t'es efforcé d'en faire sortir la vraie morale. Voilà pourquoi ta vie a été si grande et ta mort si sublime. Mais pourquoi t'es-tu démenti à la dernière heure ? Pourquoi as-tu demandé que l'on sacrifiât en ton nom un coq à Esculape ?
– La lumière, c'est la science. Esculape était la science, le coq était l'aurore. Ce sacrifice était une parabole.
Durrieu. – Mais de ton temps Esculape était regardé comme un dieu et faisait partie d'un tout appelé le polythéisme. En acceptant la partie, ne craignais-tu pas de consacrer le tout ? Ne semblais-tu pas détruire par cette concession l'effet moral de ton enseignement ?
– Esculape était l'idée avant d'être le dieu. Le dieu Esculape était faux, mais la déesse idée était vraie. Peu importe le nom du dieu, son nom n'est ni Jupiter, ni Dieu, c'est pensée.
Durrieu. – Je ne suis pas complètement satisfait encore ; mais tu m'excuseras car le sais que tu aimais les discussions sincères. Nous comprenons parfaitement ta pensée aujourd'hui, nous qui avons dépassé les Athéniens de 2 000 ans dans les voies de la civilisation, mais crois-tu que tes contemporains étaient, eux, en état de comprendre ?
– Les contemporains pour les civilisateurs [*révélateurs*] ne sont rien. L'humanité est tout. Je devais recevoir la mort puisque je donnais la vie. C'est la loi. Jésus en a bu le fiel, j'ai bu la ciguë, nous sommes les énigmes de notre temps et la vérité des siècles à venir. Erreur en-deçà des montagnes [*de la mort*], vérités au-delà. Les calvaires sont infranchissables [*aux vivants*]. Les Sinaï sont de toutes les montagnes les plus proches [*près*] du ciel.
Durrieu. – La loi dont tu parles est-elle éternelle ? y aura-t-il des calvaires dans l'avenir comme il y en a eu dans le passé ? En un mot, est-il vrai que l'idée ne peut triompher que par le martyre ?

Haut du folio 13 r°

Vrai ? – Oui la dée d'or est celle qui
reç le plus d'enc et pourt la dée d'or est la vraie
dée d'argile.
La touch c'est touch la poche de ses fidèles. On n'est plus
un icono on est un voleur. Soc blasphémait en
attaq Jup : on leut abs s'il eût flatté Mercure. –
bourgeois de ton temps, com souci
par les b d'auj ? – Du jour où le sol
tomberait du ciel, la terre le remplacerait par un tal
d'or. La poche hum
est le f de la consc divine. La consc vient d'en h ; la
morale vient d'en bas. La consc faite pour être la couronne est dev

– Tant que l'erreur sera la loi, la vérité sera le crime, et le martyre le châtiment. Ce code qui empoisonne Socrate et qui crucifie Jésus remplit le ciel quand il s'ouvre et cache Dieu.

Durrieu. – Tu as dit que les vérités des siècles à venir sont des énigmes pour les contemporains mais s'il en est ainsi, n'a-t-il point pu se faire que de ton temps, pour un très grand nombre de consciences, ta condamnation ait paru juste et nécessaire ?

– Mes contemporains m'ont pris pour un criminel. Ils ne se sont point contentés de m'empoisonner,
ils m'ont ridiculisé. Ils m'ont lapidé de leurs éclats de rire. Ma statue est encore défigurée des coups de pierre d'Aristophane.

(*Ici on reprend un rendez-vous avec Socrate pour vendredi soir 7 h.*)

Jeudi 8 décembre 1853, 10 heures et demie du soir.

Cette séance n'a laissé aucune trace dans le manuscrit Durrieu. Cependant elle a eu lieu, et Xavier Durrieu y assistait (mais pas Leguével).
Nous nous contentons d'en donner un résumé succinct et d'en citer un passage significatif.
Premier intervenant : Annibal, interrogé par Victor et Charles Hugo. Après qu'Annibal ait fait une très fantaisiste description de Carthage et assuré que le basque dérive du carthaginois, Mme Hugo intervient :

– Veux-tu répondre à une question que je vais écrire ?
– Oui.
Mme Hugo écrit sa question sans la montrer à personne.
– Parle.
– Crois à ceci. Tu verras ceux que tu désires, et tous croiront.
– Voici ma question : est-ce parce que tu parlais à un poète que tu as fait cette description de Carthage ? Tu n'as nullement répondu à ma question.

(En effet, c'était Moïse qui parlait. Suivent Vestris, Aristote et enfin Cagliostro, que l'on congédie à cause de l'heure tardive (six heures et demie du matin).

Vendredi soir, 9 décembre 1853, 7 heures, chez Leguevel

Présents : M. et Mme Leguevel, Charles Hugo, Guérin, Quennec, Béguin, Xavier Durrieu.
Quennec et Leguevel à la table, pas de résultat satisfaisant. – Béguin remplace Quennec, résultat insignifiant. – Charles touche la table du doigt.

– Qui est là ?
– Socrate.
– Tu as été condamné pour avoir attaqué les dieux, Aristophane a porté contre toi cette accusation dans la comédie des Nuées. Mais Aristophane lui-même a versé le mépris sur les dieux dans ses autres comédies. Veux-tu nous expliquer cette contradiction ?
– Aristophane, c'est l'éclat de rire ; il foudroie demain ce qu'il vante aujourd'hui. C'est un tonnerre. Marotte tenue par un Jupiter bouffon.

– Tu veux dire qu'on attachait moins d'importance aux plaisanteries d'Aristophane qu'à tes arguments. Cependant, par les pièces politiques
==========

André Chénier[52] .–
idylles
accours, jeune Chr ? – oui
Néère
t v courir Ne et se cache Ch
Elle criait :

Elle court dans le b où ch touj fuit.
Elle reprend alors
élégie 37 le vers
Alors je vis sunir ces deux bouches perf
— oui
— ils étaient doux, baisers, vos cal humides [53]!
==========

Bas du folio 13 r°

[52] Avec ce nouveau personnage Charles fait reconnaître sa supériorité comme médium et réoriente le contenu des séances dans un sens plus littéraire et moins idéologique.

[53] *Cf.* M, p. 1248–1249. GS, 91–96 ; *cf. Journal* d'Adèle, p. 420. Pas de variante.

d'Aristophane et même celle des Nuées, on voit que les sarcasmes exerçaient la plus grande influence. Ne serait-il pas vrai de dire que lorsqu'Aristophane demeurait sain et sauf, tu as été persécuté, toi, parce que tu attaquais les lois et la société civile de ton temps ? La scène des Nuées où Strepsiade raille et nie l'intérêt de l'argent, me porte à le croire. Suis-je dans le vrai ?

– Oui, la déesse d'or est celle qui reçoit le plus d'encens, et pourtant la déesse d'or est la vraie déesse aux yeux d'argile. La toucher, c'est toucher la poche de ses fidèles. On n'est plus un iconoclaste, on est un voleur. Socrate blasphémait en attaquant Jupiter, on l'eût absous s'il eût flatté Mercure.

– Tu as donc été persécuté et calomnié par les bourgeois de ton temps, comme les socialistes le sont par les bourgeois d'aujourd'hui,

– Le jour où le soleil tomberait du ciel, la terre le remplacerait par un talent d'or. La poche humaine est le fond de la conscience divine. La conscience vient d'en haut. La morale vient d'en bas. La conscience faite pour être la couronne, est devenue la hotte ; l'homme moderne, et ancien, et futur, c'est le chiffonnier de la borne propriété.

(*Agitation de la table.*)

– Qui est là ?

– André Chénier.

Durrieu. – Tu sais combien nous t'aimons et nous t'admirons, nos sentiments, tu les lis dans nos cœurs. Aussi tes proles seront-elle recueillies avec un religieux respect. Vexu-tu compléter pour nous le fragment de tes idylles qui commence ainsi : C'est l'idylle XII

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle... ?

– Oui.

– Parle.

– Néère a le pied vif, mais Chromis est agile.
Bois, dont Amaryllis est l'oiseau dans Virgile,
Tu vois courir Néère et se cacher Chromis.
Elle criait : « Berger, nos baisers sont permis ;
Deux bouches de vingt ans humides de rosées,
Ce sont plus que deux fleurs, ce sont deux fiancées. »
Elle court dans le bois où toujours Chromis fuit.
Elle reprend alors au milieu de la nuit :
Accours, jeune Chromis.

Guérin. – Veux-tu nous dire, dans l'élégie 37, le vers qui doit suivre celui-ci :
Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides ?

– Oui.

– Parle.

– Ils étaient doux, baisers ! vos calices humides.

Durrieu. –Veux-tu terminer la pièce de vers que tu as composée le 7 thermidor 1794, peu d'instants avant d'aller au supplice ?

– Oui.

– Parle.

– Tyrtée avec Léonidas
Monteront, accouplés, dans leurs rouges charrettes,
C'est le décor de l'Opéra.

Mais mon âme, au fond de leur panier de têtes,
Oiseau chantant, s'envolera !

Haut du folio 13 v° dernier folio de la liasse

– Veux–tu
–oui
Tyrtée, avec Léoni
Mont acc dans leur r ch
cest le déc
Mais mon âme, d f de leur p de t
ois ch , s'envolera !

élégie fg X ? – oui

Dis-lui que je l'att

12 vers

et Cam apparaît

Elégie fg XI, **page 167** veux-tu

? – oui

O souv dam , ess de tourt

Bas du folio 13 v°

Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
Durrieu. – Veux-tu terminer les vers du fragment de tes élégies qui porte le numéro X ? Voici ces vers. Ils s'adressent à l'écho de la vallée et tu lui dis, en terminant, d'aller chercher Camille :
Dont l'œil même du jour ne saurait approcher
Et qu'égaie, en courant, l'eau, fille du rocher,
Des points suivent ces vers inachevés, termine-les veux-tu ?
– Oui.
– Parle.
– Dis-lui que je l'attends, dis-lui que ma pensée,
Comme un oiseau captif s'est vers elle élancée ;
Dis-lui qu'elle est l'aurore, et que je suis la nuit ;
Dis-lui qu'elle est la lyre, et que je suis le bruit ;
Qu'elle vienne ! Je l'aime, et, l'aimant, je l'implore ;
Je l'aime comme l'ombre, et je la crois l'aurore !
Je la veux, pour que l'astre arrive à l'horizon,
Et que l'enfant amour le montre en ma prison !
Cortège des baisers, orchestre des sourires,
Ainsi que des jouets, je vous donne mes lyres.
L'amour chante, le bois ravi souvent se tait.
Le rocher s'illumine, et Camille apparaît.

Ici sortent Béguin et Quennec.

Charles Hugo. – Veux-tu terminer ainsi tous les fragments de ton livre ?
– Oui.
– Veux-tu que nous publiions les fragments complétés ?
– Oui.
Durrieu. – Termine-nous le fragment d'élégie n° XI. Il commence dans l'édition par des points que suivent ces quatre vers coupés eux-mêmes par des interruptions :

Chez toi, dans cet asile où le soir me ramène,
Seul, je mourais d'attendre, et tu ne venais pas
.....
Ces glaces tant de fois belles de ta présence,
.....
Ces coussins odorants d'aromates remplis,

Après ces quatre vers la pièce n'est plus interrompue ; veux-tu nous en dire le commencement en comblant les lacunes qui s'y trouvent ?
– Oui.
– Parle.
– O souvenirs d'amour, essaim de tourterelles
Dont mon cœur est le nid, ouvrez vos blanches ailes !
Accourez ! je vous tiens ! vous n'échapperez plus !
Volages, je vous fais captifs ! – cris superflus !
Vous n'irez plus au ciel, au bois, dans le bocage,
De mon cœur, votre nid, je vous fais une cage.
La nuit vient, et je vais où j'allais le matin.
Chambre, alcôve où dormait son beau corps de satin,
Lampe qui brûle auprès de ma froide inhumaine !
Chez toi, dans ce asile où le sort me ramène,
Seul, je mourais d'attendre et tu ne venais pss.
Capricieuse, en vain je suivais tous tes pas.
Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,
Ces flacons dont ton souffle embaumerait l'essence,
Ces coussins odorants, d'aromates remplis,

Etc., etc.
– Qui charges-tu de continuer ce travail ?

Haut du folio 14 r° (folio isolé)

Elegie fg XIII ? – oui .–
– après que ses yeux…
…rayonnants pour l'âme du poète
– après alors …
…je viens furtif, et trompant la soubrette,

(suivent 13 vers, avec mots tronqués, sans variante et sans mention d'interruption)

corrections dans cette pièce
. charge ch hugo

– Charles Hugo.
Charles Hugo. – Retrouvera-t-on ceux de tes cahiers qu'on a perdus ?
– Non.
Guérin. – Reviendras-tu chaque fois que Charles t'appellera ?
– Oui.
– Veux-tu terminer le fragment d'élégie XIII ? Après ces vers : « Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux etc. » tu arrives au onzième vers dont il ne reste plus que trois mots : « que ses yeux… », puis au quatorzième tu t'arrêtes encore après ce seul mot : « alors !... » Complète ces lacunes.
– Oui.
– Parle.

Que ses yeux rayonnants pour l'âme du poète,
Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour,
Languissent mollement et sont noyés d'amour,
Alors je viens, furtif, et trompant la soubrette
Qui veille sur ses nuits et repose inquiète,
Je m'approche et sans bruit dérobe un baiser
À son cou, fleur où va mon âme se poser.
Et je lui dis : « l'amour est la flamme, ô vestale.
L'amour, lis charmant, dort en toi, le pétale.
Tu ravis, il enivre ; il s'efface, tu luis.
À vous deux vous versez le baume à mes ennuis.
Lui me fait le .....

Ici Chénier s'arrête. Pendant qu'il nous disait les vers qui précèdent, il s'était déjà arrêté 3 fois ; la première fois pour mettre le mot furtif à la place du mot pensif, la deuxième fois pour remplacer le neuvième vers qu'il avait dicté :

L'amour, ô lis, parfum, dort en toi, pétale

et le rétablir tel qu'il est.

– Veux-tu cinq minutes pour achever la pièce ?
– Oui.
– Continue.

– Tu m'avais commencé, lui, l'amour, me complète,
J'étais homme par toi, par lui, je suis poète.
Je dis, et l'entrainant dans l'odorant boudoir
Où l'aube me retrouve à ma place du soir,
Je vais chercher le miel au fond de notre couche,
Et la rose est jalouse en respirant ta bouche.

– Est-ce tout ?
– Oui.

(Nouvel incident dans la composition des derniers vers cités plus haut. Chénier avait d'abord mis, au lieu du vers :

Où l'aube me retrouve à ma place du soir

Celui-ci :

O l'aube entre, où la nuit tombe, où renaît le soir

Mais sur l'observation du peu de portée qu'avait ce vers, il l'a immédiatement remplacé par l'autre.)

François-Victor Hugo. – Quelle est ton opinion sur le mouvement littéraire de 1830 ?

La question paraissant trop importante soulevée à l'heure avancée, on résout qu'on la posera la prochaine fois que Chénier viendra.

11 décembre
–. André Chénier.–
compléter
idylle XII néère ? – oui .–
,ce qui précède
– Où donc va-t-elle ainsi ? reg la marcher

3 vers

Inonde ses paupières

Bas du f° 14 r°

Haut du folio 14 v°

Elle av sur son f le deuil de ses att ,

(11 vers)

N veut mourir, [chromis inf
va dem à d'autres f qu'elle]

N veut mourir, les sylphes dans les bois,

Samedi 10 décembre 1853, 9 heures et demie du soir, chez Victor Hugo.

Présents : Victor Hugo, Mme et Mlle Hugo, les deux fils Hugo, Durrieu, le colonel Taly.

Cette séance a été tout entière consacrée à Chénier, sauf une interruption finale causée par Machiavel, qui accorde à Victor Hugo un rendez-vous pour le jeudi suivant. Comme il n'y en a aucune trace dans le manuscrit Durrieu, il n'y a pas lieu de la reproduire ici.

Dimanche 11 décembre 1853, dix heures, chez Leguevel

Présents : Charles et François-Victor Hugo, Guérin, M. et Mme Leguevel, Xavier Durrieu
À la table : Durrieu et Leguevel.
– Qui est là ?
– Chénier.
Charles Hugo. – Consens-tu à nous compléter ce soir un fragment de tes œuvres ?
– Oui.
Durrieu. – Veux-tu compléter l'idylle intitulée Néère ?
– Oui.
– Est-ce au commencement que doivent se placer les vers que tu vas nous dicter ?
– Oui.
– Dicte.
– Où donc va-t-elle ainsi ? regardez-la marcher.
Elle pleure. Sapho, debout sur son rocher,
Avait moins de rayons dans ses yeux que Néère
Quant l'aube de la mort inonde sa paupière.
Elle avait sur le front le deuil de ses attraits.
Ce front, fait pour le lys, apprenait le cyprès.
Adieu, plaisirs ! adieu, les courses vagabondes !
Autour d'elle tombaient ces longues tresses blondes
Dont Zéphir si souvent, en sortant du fraisier,
Était venu chercher le parfum du rosier.
Néère veut mourir. [*Chromis infidèle*
Va demander à d'autres femmes qu'elle]
Les sylphes dans les bois
Font silence : l'écho veut entendre sa voix.
La nature suspend le bruit que fait la lyre.
Oiseaux, ne chantez plus, une harmonie expire !
Mais, telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Chénier s'interrompt après le dixième vers, pour substituer dans le sixième vers le lys *à* la rose, *dans le neuvième* fraisier *à* rosier *et dans le dixième* fraisier *à* rosier.
Clos à onze heures, repris à minuit. – Leguevel *et* Charles *à la table.*
– Qui es-tu ?
– L'Ombre du sépulcre.
Charles Hugo. – Es-tu la figure qui nous est déjà apparue ?
– Oui.
– As-tu une communication à vous faire ?
– Oui.
– A-t-elle trait à la conversation que nous venons d'avoir ?

On s'était demandé s'il ne conviendrait pas d'interroger les tables sur l'opportunité de la publication des procès-verbaux
font silence :

~~une harm~~

une harm expire !
aussi

corrections dans cette
pièce Chez V
Hugo)

==========

L'ombre du sépulcre .–

– Je vous apporte des ordres .–,

procès-verbaux .– L'esprit vous a parlé – lesp vous
a rev une partie du gr sec maint , sil , bouches prof !
ne montr a nul mortel

n'est pas venu quand l'heure aura sonné, je le dirai au voy . –

– parlez, mais ne révélez pas. – ch hugo :
voyant ? – Celui qui est le plus fac interm
entre vous et nous, – toi, dont je sens la main. – ch hugo :
ceux réussir réussi ?
– tous. – chose à nous dire ? – Aimez !

Bas du folio 14 v°

– Oui.
– Parle.
– Je vous apporte des ordres.
– Ces ordres concernent-ils les procès-verbaux que nous possédons ?
– Oui.
– Parle.
– L'esprit vous a parlé, l'esprit vous a révélé une partie du grand secret. Maintenant, silence, bouches profanes, ne montrez à nul mortel ces pages flamboyantes ! le moment n'est pas venu. Quand l'heure sera sonnée, je le dirai au voyant.
Guérin. – Pourrons-nous nous servir des vérités contenues dans les procès-verbaux ?
– Oui.
Charles Hugo. – Entends-tu que nous ne devrons point dire d'où nous viennent ces vérités ?
– Oui.
Leguevel. – Comment ?
– Parlez, mais ne révélez pas.
Charles Hugo. – Entends-tu que nous ne devons pas dire d'où nous viennent ces vérités ?
– Oui.
– Pouvons-nous engager d'autres personnes à pratiquer le mystère des tables ?
– Oui.
– Ce que tu viens de dire a-t-il trait à une publication dont nous avons parlé hier soir ?
– Oui.
– Le sens de tes paroles doit être ainsi compris, que nous devons faire pénétrer dans nos esprits les vérités qui nous sont révélées, en inspirer nos paroles, initier les hommes qui nous entourent à la pratique du mystère des tables, mais ne rien faire qui puisse compromettre ou dénaturer, aux yeux de ceux à qui nous parlerions, les vérités que tu veux voir triompher avec nous ; ainsi, que nous ne devons songer à rien publier de ces pages avant que toi-même tu sois venue en donner l'ordre au voyant ?
– Oui.
– Les personnes à qui nous avons montré les procès-verbaux peuvent rester dans la confidence ?
– Oui.
Guérin. – Ne faut-il pas conclure de ce que tu dis que nous ne devons communiquer quoi que ce soit de ces procès-verbaux, si ce n'est à des croyants ?
– Oui.
– Dans ce cas pouvons-nous les communiquer ?
– Oui.
Charles Hugo. – Veux-tu nous dire ce que tu entends par le voyant ?
– Oui.
– Parle.
– Celui qui est le plus facile intermédiaire entre nous et vous, toi, dont je sens la main.
Durrieu. – Est-ce Charles Hugo ?
– Oui.
Charles Hugo. – Veux-tu dire que je suis simplement celui qui a le plus de fluide ?
– Oui.

43
45
17
Revue nationale critique génétique
ITEM
PUPS

– Mais tous ceux qui sont aujourd'hui témoins croyants de cette révélation ne peuvent-ils faire, tous au même titre, des initiés ?
– Oui.

Un folio blanc (dernier folio de la chemise « tables qui parlaient » Haut du folio volant 14 a-b : folio double, 16x22 cm, déchirure en haut à droite. Copie du précédent ; écrit au recto seulement ; peu de mots tronqués. A été placé (par qui ?) en tête des documents contenus dans la liasse

Charles hugo : Veux-tu nous dire ce que tu en
– oui. – parle : Celui qui est le plus facile in Déchirure
et vous, toi, dont je sens la main.

Xavier Durrieu : Est-ce Charles hugo ? – Oui

Charles hugo : Veux-tu dire que je suis tout simplement celui qui a
le plus de fluide. – Oui
– mais tous ceux qui sont aujourd'hui témoins-croyants
de cette révélation ne peuvent-ils pas tous, au même titre, faire des
initiés ? oui.

témoins-croyants
Tous, au même titre,
tables, devront pour etre ~~publiés~~ réunis,
et attendre je jour où tu m'avertiras de les publier ?
– il me semble que tu as voulu dire que tous les résultats obtenus par les tables, devront être
envoyés à la même personne, qui sera moi, pour être réunis, et attendre le jour où tu
mavertiras de les publier. –oui
– pour un travail d'utilité publique, peut-on distraire, dans les termes où elles sont conçues, quelques-unes des vérités contenues dans ces procès-verbaux, pour les mêler à une œuvre individuelle, sans citer l'origine ? – **non**.

Xavier-Durrieu : il est donc bien entendu que tu nous permets seulement d'en parler à ceux qui croient, mais que tu nous interdis de citer quoi que ce soit textuellement dans nos écrits ? – oui.

Charles hugo : Veux-tu nommer [*citer*] ceux dentre nous qui peuvent un jour
réussir comme j'ai réussi ? oui.
– nomme – Tous.
Mme Le Guevel : même moi [*Moi-même*] ?
– oui

– Il me semble que tu as voulu dire que tous les résultats obtenus par les tables devraient être envoyés à la même personne, qui sera moi, pour être réunis et attendre le jour de la publication ?
– Oui.
– Pour un travail d'utilité publique, peut-on distraire, dans les termes où elles sont conçues, quelques unes des vérités contenues, dans ces procès-verbaux pour les mêler à une œuvre individuelle, mais sans citer l'origine ?
– Non.
Xavier Durrieu. – Il est donc bien entendu que tu nous permets seulement d'en parler à ceux qui croiront, mais que tu nous interdis d'en citer quoique ce soit textuellement dans nos écrits ?
– Oui.
Charles Hugo. – Veux-tu citer [*nommer*] ceux d'entre nous qui peuvent réussir comme j'ai réussi ?
– Oui.
– Nomme.
– Tous.
– Mme Leguevel. – Moi-même [*même moi*] ?
– Oui.
Charles Hugo. – Mais ne faudra-t-il pas qu'ils acquièrent une longue habitude entre eux, et sans témoins ?
– Oui.
Xavier Durrieu. – Mais si l'un de nous se trouve isolé, pourra-t-il initier des personnes en qui il aura confiance à la pratique du mystère des tables ?
– Oui.
Charles Hugo. – As-u encore quelque chose à nous dire ?
– Oui.
– Parle.
– Aimez !

Charles hugo : Mais ne faudra-t-il pas qu'ils acquièrent une longue habitude, entre eux et sans témoins ?
– oui.
Xavier Durrieu : mais si un de nous se trouve isolé, pourra-t-il initier des personnes en qui il aura confiance à la pratique du mystère des tables ?–oui.

Charles Hugo : as-tu encore quelque chose à nous dire ? – oui
– parle. – Aimez !

Bas du folio14a r°
Haut du folio 14br°

Quennec Charles Hugo

Xavier Durrieu

Ed *(trois points)* Le Guevel
Victor Hugo fils
Théophile Guérin
Rose Leguevel
née de Sernetz
Adèle Victor Hugo
Auguste Vacquerie Victor Hugo
A.Victor Hugo

Bas du folio 14b

ANNEXES

Tableau récapitulatif
des comptes-rendus du manuscrit Durrieu

Réf. mscr	Personnages	Date (m =mscrt M = Massin IX)	Réf. Massin
F° non paginé	Bacon		
«	Ombre de la nuit		
«	Rousseau		
«	L'illusion		
«	né à Cayenne		
«	Payet Monique		
Zéro r°	Mère		
«	Lucifer		
«	Buzot	1er octobre m	
Zéro v°	Fargeau		
«	Riego		
«	Mère de XD	19 octobre m	
«	Commines		
1 recto	Dupin *l'ami du Genevois*		
«	Paoli		
«	J.-J. Rousseau *« le dévouement est fils de la conscience »*		
1 v°	Crudal (?)		
«	Kaleb		
«	Saint-Arnaud	22 octobre m	
2 r°	Fargeau		
«	Pétion		
«	Grand-mère de Leguevel		
«	Un personnage anonyme		
2 v°	Zénon		
2 v°	Pauline Roland	28 octobre m	
3 r°	Tataw		
«	L'Elan véloce, huron des Grands lacs		
«	Xy Xy, *« Bourreau – Qui ? –Xavier »*		
«	Verrussot		
	Gautier Villebon, normand fusillé à Vire		

	par les chouans en 1793		

	La Rouërie		
3 v°	Illusion	29 octobre m	
4 r°	Kant	«	
«	Larochejacquelein	«	
4 v°	Lebas (ami de Robespierre)	«	
«	Malthus	31 octobre m	
«	Poniatowski	«	
5 r°	Victor (le maréchal)	«	
«	Xira, Maure	«	
« 5r° - 5 v°	Momel (?) condamné au bagne comme faussaire	«	
« 5 v°		Jersey Diverses séances, en décembre 1853 m	
5 v°	*vient une personne qui se dit* Napoléon III endormi	1er décembre ? ?	
«	*autre personne qui se dit* Nicolas [Ier] endormi	? « chez Leguevel »	
6 r°	*autre personne qui se dit* habitant de Jupiter	?	1234
«	Morte – mère		1234
«	Marat (« *rép au biberon* ») - *délégation des pouvoirs* ?	? ?	1234
6 v°	Charlotte Corday	?	1235
7 r°	Mater Durrieu	1er décembre ? [chez Leguevel]	
«	Robespierre		
7 v°	Jésus		
	[*Autres séances ?*]		
8 r°	Hudson Lowe		
«	Judas		
«	Mère		
8 r° - 8 v° - 9 r°	Marat « *crime du prêtre et du soldat – Babeuf* »	2 décembre 1853 m « chez Leguevel »	1236-38

9 v°	Lesurques	3 décembre m	
«	Lacenaire	«	
9 v°	Jean-Jacques Rousseau *« Jour et ciel sont synonymes »*	3 décembre m [chez Leguével]	1238
10 r°	Marat (« Tu t'appelais Danton »)	[5 décembre] (Adèle 407) M9, 1238, « lundi prochain » [chez Leguével]	1484
«	La mort	?	
10 v°	Odry	?	
«	Jean-Jacques Rousseau *« le dôme de l'humanité c'est la pensée »*	7 décembre mM [chez Leguével]	1240
«	Marion Delorme		1241
«	Diogène		1241
10 v° - 11 r°	Socrate *« les grands poètes sont les causeurs de Dieu »*		1241
00000000000	Adèle 414 : Xavier Durrieu chante des chansons espagnoles. Charles Hugo, Victor Hugo, XD, deux autres proscrits, Barbieux et Guérin, font parler la table du général Le Flô jusqu'à 7 heures du matin.	8 décembre « Chez Victor Hugo »	1242-1247
11 r°	Socrate *« Aristophane c'est l'éclat de rire »*	9 décembre mM « chez Leguevel »	1248
	André Chénier *idylles*		1248-1249
11 v°	André Chénier, *élégies fgt X et XI*		1249
12 r°	André Chénier, *élégies, fgt XIII*		1250

00000000000	André Chénier, *Mes mânes à Clythie*	10 décembre M « chez Victor Hugo »	1251
12 r° - 12 v°	André Chénier, idylle XII	11 décembre mM « chez Leguevel »	1254-55
12 v°	L'ombre du sépulcre : *« je vous apporte des ordres »*		
13 a et 13 b Folio double portant des marques de pliures horizontales	Copie du folio précédent Le folio 13 b porte les signatures ; Quennec, Charles Hugo, Xavier Durrieu, Ed Leguevel, Victor Hugo fils, Théophile Guérin, Rose Leguével née de Senetz, Adèle Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Victor Hugo, A. Victor Hugo		

En rouge : les séances auxquelles Victor Hugo a participé.
En bleu : renseignements fournis par le manuscrit XD
000000000 : séances dont il n'existe pas de compte rendu dans le manuscrit Durrieu

Les séances en Espagne

Haut du f° 15 r° :
Espagne

==========

Il en subsistait lors de notre dernier passage trois liasses du même type et du même format que celles des séances de Jersey, comportant respectivement quatre, cinq, deux folios, sans compter deux feuilles volantes. Il est possible qu'il y en ait eu davantage à un certain moment.

Il n'a pas paru nécessaire de publier les textes produits lors de ces séances, la lecture offrant les mêmes difficultés que dans l'ensemble précédent.

Le rythme s'est ralenti progressivement. Il y eut trente-trois séances du 27 janvier au 25 février 1854. Cinq séances en mars, mais une en avril, quatre en mai, deux en juin. La dernière séance conservée est datée du 26 juin.

Les interlocuteurs sont, dans l'ordre chronologique : Chateaubriand, le père de L. G. [Le Guével] avec le commentaire :"(séance d'int part)". Auguste L. G. (sans doute le grand-père d'Edmond), Platon, Jésus, Fénelon, César, Pierre le saint, le fils de l'homme, Élie, un anonyme qui déclare « Évite-moi. – Je suis le parjure.– Je suis l'ennemi de la raison. » ; Louvet, Mesmer, Gustave-Adolphe, Dalila, Mollusque, Lacenaire, Nerino («.– pas de résultat »). Emmanuel, Babeuf., etc. Le dernier nom est celui de Mandrin.

LETTRES

(Ne sont recueillies ici que les lettres qui se rapportent à Leguével, à sa femme et aux tables.)

1) François-Victor Hugo à Xavier Durrieu

C 174 11(1)

Je vous fais toutes mes excuses, mon cher Durrieu, pour mon long silence. Je m'attendais à chaque courrier à recevoir de vous une longue lettre que vous m'aviez annoncée et que devait accompagner l'envoi des passeports. Ne voyant rien venir, je commence à m'inquiéter et je vous écris ; nous ne savons ici comment expliquer le retard à une chose que vous nous disiez faite ? Des difficultés nouvelles sont-elles survenues ? Mon père a supposé que les annonces que vous aviez fait insérer dans les journaux avaient éveillé les inquiétudes de l'ambassadeur français à Madrid et l'effroi des Bonapartistes, à la pensée de notre présence en Espagne. Il a supposé que quelque Turgot était intervenu pour faire refuser l'autorisation que vous aviez demandée pour nous et avait peut-être fait revenir M. Sartorius[144] sur sa décision. Y a-t-il du vrai là-dedans ? Écrivez-le nous bien vite. – Mon père a reçu la lettre d'un Espagnol de Madrid qui a été enthousiasmé de l'idée de son arrivée, qui lui offre une maison de campagne aux environs de Séville et qui se propose pour faire des demandes nouvelles, si elles étaient nécessaires. Croyez-vous que nous aurons besoin de ce renfort d'influence ? Y a-t-il en Espagne quelque chose qui ressemble à un été ? Ici, en plein mois de juin, nous faisons du feu, comme en Décembre. Nous sortons dans la rue avec nos manteaux les plus fourrés et nous grelottons. Nous avons eu vendredi une journée sinistre. La proscription a, par une pluie battante, reconduit encore un d'entre nous au cimetière St Jean. C'était, je crois, un de vos amis : c'était Cauwet. Ce malheureux jeune homme, en proie à une goutte remontée, s'est empoisonné en avalant quatorze pilules au lieu de trois, d'une substance très énergique que Barbier lui avait commandée. Il est mort d'une mort horrible, gonflé comme un ballon et ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Ses amis,

[144] Luis José Sartorius Tapia, chef de cabinet d'Isabelle II du 19 septembre 1853 au 17 juillet 1854.

Ribeyrolles, Fulbert, Lefebvre, etc. lui ont caché jusqu'au bout le danger qui le menaçait : il ne s'est pas cru (*add. sup.* senti) un seul instant sur le point de mourir ; une heure avant sa mort, il chantait le chant du *Départ* ! La veille, il avait fait écrire à sa mère qu'il allait mieux. Le lendemain, son mieux c'était la mort. – Cette ignorance de Cauwet a eu des conséquences très regrettables : il n'a pas laissé de testament. C'est plus d'un million, assure-t-on, qui va retourner à sa famille, famille de réactionnaires. N'eût-il légué que le 1/10^{e} de cette somme à la caisse des proscrits, que de bien on pouvait faire, que de misères on pouvait soulager ! La seule chose qui nous manque c'est l'argent. Nous avons du courage, de l'esprit, mais pas un sou. Et quant à Mme Cauwet, que va-t-elle devenir ? son mariage n'était légalisé que par la communauté du malheur et de l'exil, par dix années passées sous le même toit et sus la même alcôve. Mais cette légalité n'est bonne que pour la république future. En attendant, Mme Cauwet va se trouver sans ressources. . – Cette mort a fait un vide immense dans un certain groupe de proscrits : c'était un Mécène pour quelques-uns et un Amphitryon pour beaucoup. Aussi est-il beaucoup pleuré. – Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait connaissance avec un autre de vos amis, Kessler. Je le crois excellent et solide. Il vous aime et nous parlons souvent de vous. Il m'a raconté sur les rapports de *l'Événement* avec la *révolution* des choses que j'ignorais complètement et qui nous ont profondément étonnés notre étonnement a été la meilleure réponse à son reproche rétrospectif. Il est logé avec Guérin dont il est le frère siamois. Nous les voyons tous les jours ! Ils nous gâtent beaucoup, vous voyez. Les miracles continuent toujours ici. Les tables parlent anglais, hongrois et font de la musique. Nous en verrons, il paraît, bien d'autres ! Kessler est plein d'objections. Mais il est plein de courtoisie et de bonne foi. Il vous écrira sans doute quand il sera convaincu ! – *Nous continuons de travailler, n'ayant que cela à faire. Oh ! où y a-t-il un pays où on s'amuse ? Mon père va faire paraître les *Contemplations*, poésies en deux volumes [. C'est*] purement littéraire et nous pensons que cela pourra paraître en France. Nous avons tous fini *Jersey* qui n'attend plus pour paraître que le mot d'un libraire. Vacquerie fait des pièces pour le panier de la censure et pour le théâtre de la république. La chatte fait quatre petits qu'il aime comme un père. Charles a fait un roman (obscène) pour le public bonapartiste mais qui n'est que *vrai* pour nous. Quant à moi, j'ai entrepris, ô mon maître, une traduction de Shakespeare ! Quelle audace ! quelle patience ! quelle fatuité ! je fais une traduction *littérale*, elle aura du moins ce mérite. Et vous, que faites-vous [?], Don Javier, non François ? Et Leguevel, et Mme Leguevel vont-ils toujours *rêver* aux courses de taureaux ? À propos, j'ai vu dernièrement un

combat de dogues : c'est bête et anglais. Au moins, le combat de taureaux doit être beau. Et l'artiste peut admirer en Espagne ce que l'homme de cœur ne voit en Angleterre qu'avec dégoût. Grâce, mon ami, pour cette horrible lettre, écrite sur du papier de proscrit avec une encre de légitimiste. Pardonnez-moi en m'écrivant le double et croyez-moi toujours

Yours

Victor Hugo fils

19 juin [1854]

Ne vous méprenez pas, mon cher ami, sur ce que je vous dis là. Vous avez complètement raison quand vous dites que, jusqu'ici, le mouvement a été enrayé et que la popularité du Lafayette espagnol est, à l'heure qu'il est, une des grandes inquiétudes de la situation. Mais tout me porte à croire jusqu'ici, ou qu'il cédera au mouvement, ou que le mouvement l'emportera. Des hommes comme vous, qui savez l'espagnol, peuvent rendre de grands services 10 août en éclairant ce pauvre pays qu'on va tromper encore - A vous. – Pourquoi donc Soulé a-t-il empêché l'abdication de la reine ?

2) François-Victor Hugo à Xavier Durrieu

C 174-11 (3)

Samedi 2 Xbre [1854]

Je ne vous écrirai que deux mots, mon cher Durrieu, d'abord pour vous gronder de ne pas m'avoir répondu (six semaines sans m'écrire) puis pour vous communiquer le discours que mon père a prononcé ici à l'occasion de l'anniversaire Polonais[145]. Il y a un an, vous étiez à ce banquet et vous y faisiez un beau discours. Maintenant vous voilà bien loin de vos convives ! Votre absence a été sentie à tous les points de vue : et celle de Leguevel aussi. À Londres, l'anniversaire a été beaucoup moins pacifique qu'ici. Le drapeau tricolore ayant été mis dans la salle du meeting, Ledru et Louis Blanc ont refusé très justement de parler. Kossuth seul a passé par-dessus ce crime de lèse-majesté démocratique et a fait un discours immédiatement utile mais où la question Bonaparte, c'est-à-dire la question de justice, est complètement mise de côté. La comité du meeting avait décidé d'avance qu'aucun discours ne serait prononcé avec une attaque quelconque contre l'alliance Palmerston-Bonaparte. De là une protestation de Jones, le chef chartiste, qui à la fin du meeting, s'est élevé violemment contre les dispositions aristocratiques et antilibérales prises par le comité. Il a annoncé la réunion d'un nouveau meeting où cette fois les citoyens auraient le droit d'exprimer leur pensée. Un tapage formidable a suivi cette philippique. On a cassé des chaises et brisé des banquettes. Harmonie qui a dû être peu agréable aux mânes de Kosciuzko. – J'oubliais de vous dire que le citoyen Pujol a envoyé à Ribeyrolles une diatribe contre vous en réponse au factum que vous avez signé, vous et vos camarades de là-bas. Ribeyrolles a refusé l'insertion. Et l'on nous annonce l'arrivée de Pujol qui viendrait sous peu demander des comptes à notre ami de l'Homme pour son refus de publicité. Je vous tiendrai au courant de cette affaire qui ne peut pas vous ennuyer. Je suis avec tristesse la péripétie espagnole. Voilà les Cortès qui escamotent la question dynastique et qui prononcent l'abdication nationale. Quand on connaît la vérité et que, républicain, on voit la droite face-à-face, on s'étonne de l'aveuglement des autres et l'on s'impatiente de voir tout un peuple tâtonner ainsi. Comme le progrès est lent et que nous avons de besogne de propagande à faire. Est-ce que Mme ~~Leguevel~~ est fâchée contre nous qu'elle ne nous écrit plus ? Je demande à connaître notre

[145] 24e anniversaire de la révolution polonaise. *La Guerre d'Orient*, 29 novembre 1854, Massin IX, p. 547.

crime. Mes amitiés à L... Mes tendresses à la petite R... [Rose]. À vous, ingrat !

Victor Hugo fils

---

3) Edmond Leguével à Xavier Durrieu

Genève 4 7bre 1857

Mon cher Durrieu,

Vous n'avez pas répondu à ma lettre du mois de juillet dernier ; c'est la première fois depuis six années que j'ai ce reproche à vous faire. Vous dire que j'en ai été cependant médiocrement surpris, ce serait entrer dans une voie que je veux éviter aussi me contenterai-je de vous affirmer (et c'est aussi la vérité) que j'en ai été et que j'en suis encore vivement affecté. Bien que diverses circonstances et principalement un changement dans votre position ayant, pour ainsi dire, interrompu nos relations, j'avais toujours voulu croire à la parole que vous me donniez il y a peu de temps encore à Madrid. Vous m'écriviez même à cette époque une lettre que vous n'avez pas dû oublier. Mais assez : je ne veux ni faire des récriminations, ni vous ennuyer par des reproches d'un sentimentalisme hors de saison, je sais trop bien ce qu'il en est des liens d'amitié et de (bien) d'autres encore comme des choses matérielles de ce monde. Vous n'avez pas répondu à ma lettre du mois de juillet dernier ; c'est la première fois depuis six années que j'ai ce reproche à vous faire. Vous dire que j'en ai été cependant médiocrement surpris, ce serait entrer dans une voie que je veux éviter aussi me contenterai-je de vous affirmer (et c'est aussi la vérité) que j'en ai été et que j'en suis encore vivement affecté. Bien que diverses circonstances et principalement un changement dans votre position ayant, pour ainsi dire, interrompu nos relations, j'avais toujours voulu croire à la parole que vous me donniez il y a peu de temps encore à Madrid. Vous m'écriviez même à cette époque une lettre que vous n'avez pas dû oublier. Mais assez : je ne veux ni faire des récriminations, ni vous ennuyer par des reproches d'un sentimentalisme hors de saison, je sais trop bien ce qu'il en est des liens d'amitié et de (bien) d'autres encore comme des choses matérielles de ce monde.

Vous allez dire ce que plus d'une fois vous m'avez répété : que j'ai l'esprit malade. Vous vous trompez, mon cher Durrieu, on n'a point l'esprit malade parce qu'on devient sceptique et parce qu'on s'est aperçu que la droiture, dans notre société, est presque toujours un obstacle.

Ne vous méprenez pas cependant sur le sens et sur la portée de mes paroles : croyez que je suis heureux de vous voir sur le chemin de la

fortune, et, plus que personne je désire que les souffrances du passé ne renaissent jamais pour vous.

Vous m'avez naguère offert votre appui et votre influence si je voulais une place dans la société de crédit mobilier Esp^{ol} : je n'oublierai jamais votre bonne volonté, mais à aucun prix je ne pouvais accepter, vous savez d'ailleurs mes motifs : aussi en revenant sur ce chapitre je n'ai d'autre but que celui de vouloir vous rappeler que je n'oublie ni le bien, ni le mal qu'on m'a fait et certainement je me vengerai tôt ou tard du mot de votre ami D.....c.----------

Je viens maintenant au but principal de ma lettre : c'est un service que je vais vous demander et j'ose espérer que vous ne me le refuserez pas.

Voici ce dont il s'agit : par suite des formalités sans nombre qu'il me faut remplir pour entrer en France, je ne vois pas mon voyage possible avant 15 jours, et j'ai promis de payer le billet Lefèvre à la fin de 7bre et je ne puis tenir ma promesse. Pour que je sorte d'embarras, vous ne l'avez pas oublié, il faut que j'obtienne main levée de ma mère, ensuite il me faudra le temps nécessaire pour vendre une propriété. Si une réclamation arrivait chez moi en ce moment, il ne manquerait pas d'en résulter pour moi d'immenses embarras et enfin un grand préjudice. Je vous demande donc de payer le billet Lefèvre et de solder le reliquat de compte d'Alvarès, je vous promets de vous rembourser avant trois mois.

Puis-je compter sur vous ? répondez de suite je vous en prie.
Votre ami dévoué
Edmond Le Guevel
A Genève, chemin des Etrangers au Paquis n° C. 18

PS Mes amitités à Terrail, au Caussonnel ; j'écrirai dans quelques jours à ce dernier
E.L.G.

BIBLIOGRAPHIE

(Ne sont cités que les ouvrages qui ont été mis à contribution pour le présent texte).

Pierre Albouy, « La Préface philosophique des *Misérables* », Actes du colloque sur *Les Misérables* organisé à la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1962, communication recueillie dans *Mythographies*, Librairie Joseph Corti, 1976, p. 121-137.

Sylvie Aprile, *Le Siècle des exilés, Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, CNRS éditions, p. 277-281.

Gérard Audinet, *Entrée des médiums – spiritisme et art de Hugo à Breton*, maison de Victor Hugo, Paris-Musées – Catalogue de l'exposition 18 octobre 2012 - 20 janvier 2013.

Jacques Brengues, *La Franc-maçonneire bretonne – 250 ans de maçonnerie en Bretagne*, Liv'éditions, 1997.

Marc Court, *Histoire et sens d'une crise spirite : Hugo et les tables tournantes de Jersey*, mémoire de DEA préparé sous la direction de Max Milner, Université de Paris III, 1984, dactylographié.

Denise Devos, « La loi de réparation nationale du 30 juillet 1881 : source de l'histoire de la répression de l'insurrection de décembre 1851 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 1 | 1985, mis en ligne le 26 août 2006. URL : http://rh19.revues.org/3 ; DOI : 10.4000/rh19.3

Henri Duclos, *Histoire des Ariégeois (comté de Foix et vicomté du Couserans). De l'esprit et de la force intellectuelle et morale dans l'Ariège et les Pyrénées centrales, Didier, 1881-1887*, t. 6, p. 567-607

Jean et Sheila Gaudon (texte établi par) « Procès-verbaux des séances des tables parlantes à Jersey », *Œuvres complètes de Victor Hugo*, édition chronologique du Club Français du Livre, tome IX, 1968, p. 1167-1490.

Adèle Hugo, *Journal*, introduction et notes de Frances Vernor Guille, Minard, t. 2 : 1853 (1971) ; t. 3 : 1854 (1984) ; t. 4 : 1854 (2002).

Naoki Inagaki, « Victor Hugo, auteur possible de textes des « Tables parlantes » : comparaison entre leurs Procès-verbaux et les « notes » prises par Hugo », *Actes du colloque franco-japonais sur la genèse de l'œuvre*

dans la littérature française, textes réunis par Kazugoshi Yoshitowa et Noriko Tagushi, Paris, Champion, 2011, p. 99-113.

Jann Matlock, « Ghostly politics », *Diacritics*, volume 30, numéro 3, automne 2000, p. 53-71.

Gustave Simon, *Les tables tournantes de Jersey, procès-verbaux des séances présentées et commentés* par, Conard, 1923.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 4

I - Présentation 5

II – Le manuscrit 43
Le fonds Duclos 45
Principes de la présente édition 47
Mystères des tables 49

Annexes

Tableau récapitulatif 103
Les séances en Espagne 107

Lettres
1 –François-Victor Hugo à Xavier Durrieu, 17 juin 1854 108
2 – Du même au même, 2 décembre 1854 111
3 – Edmond Leguével à Xavier Durrieu, 4 septembre 1857 112

Bibliographie 114

TABLE DES MATIÈRES 117

Cette brochure contient le texte des procès-verbaux où Xavier Durrieu, proscrit de passage à Jersey à la fois allié et ennemi politique de Victor Hugo, a enregistré ce que lui ont dit les « esprits transmondains » de penseurs politiques et religieux , ainsi que des acteurs de la première Révolution, de la Vendée et de l'Empire, évoqués grâce à la pratique des « mystères des tables », avec l'aide d'Edmond Leguével, , jeune journaliste et apprenti médium, lui aussi condamné à l'exil.

On connaissait l'existence de ces textes, mais quelques extraits seulement en ont été publiés avec les procès-verbaux propres à la famille Hugo.

Comme ils ne devaient rien à Delphine de Girardin, initiatrice de la famille Hugo, Ils jettent une lumière nouvelle sur la manière dont Victor Hugo s'est laissé finalement convaincre de participer à ces expériences, jusqu'à se prendre au jeu. C'est bien pourquoi ils ont été jusqu'à présent occultés, voire censurés, certains publicistes osant même assurer qu'ils n'ont pas existé.

Jean-Claude Fizaine, professeur émérite de l'Université Paul Valéry (Montpellier 3) auteur d'une thèse sur *L'imaginaire du Christ chez Victor Hugo* » a donc jugé utile de publier les recherches qu'il a menées sur ce manuscrit, d'une lecture difficile, conservé à la Bibliothèque municipale de Saint-Girons.